

L'ACTION UNIVERSITAIRE

Revue Trimestrielle

SOMMAIRE

<i>Éducation et Union canadienne</i>	ROGER DUHAMEL	3
<i>Fidélité lorraine</i>	JEAN HOUPERT	9
<i>Un cas tragique : Gustave Flaubert</i>	C.-D. HERISSON	18
<i>Hans Holbein Le Jeune</i>	CLAIRE GERVAIS	30
<i>Une tentative d'Union européenne</i>	JEAN MALABARD	38
<i>La poésie arabe primitive (suite et fin)</i>	THOMAS GREENWOOD	45
<i>"La pensée de Gonzague de Reynold"</i>	CLAUDE DE BONNAULT	60
<i>Courrier des Lettres</i>	ROGER DUHAMEL	64
<i>Voulez-vous des romans ?</i>	R. D.	72
<i>Par mon hublot</i>	R. D.	97

Directeur : ROGER DUHAMEL,
de l'Académie canadienne-française.

Association des Diplômés de l'Université de Montréal

COMITE EXECUTIF :

M. Ignace Brouillet, président
Dr Origène Dufresne, 1er vice-président
Dr Victorien Dubé, 2e vice-président
Me G. H. Séguin, secrétaire
M. Roland Bureau, trésorier
M. Roger Duhamel, directeur de la Revue
M. Etienne Crevier, président sortant de charge
M. Denis Lazure, président de l'A.G.E.U.M.

Président d'honneur : M. Edouard Montpetit

CONSEIL GENERAL :

Le Comité exécutif et les délégués suivants :

Agronomie : M. Jacques Berthiaume et
M. Raymond Houde.

Chirurgie dentaire : Dr Louis Lépine et
Dr Jean-Paul Trottier.

Droit : Me Ignace Deslauriers et
Me Thomas Ducharme, fils.

Ecole des H.E.C. : M. Roland R. Pouliot et
M. Rosaire Archambault.

Ecole d'hygiène : Mlle A. Martineau et
Mlle G. Charbonneau.

Lettres : M. Raymond David et
M. Maurice Chaput, p.s.s.

Médecine : Dr René Rolland et
Dr François Archambault.

Médecine vétérinaire : Dr Henri-Paul Marois et
Dr L. Cournoyer.

Optométrie : M. Roger Bordeleau et
M. Marcel Gauvreau.

Pharmacie : M. Léopold Bergeron et
M. Roger Larose.

Philosophie : M. Vianney Décarie et
M. Paul Lacoste.

Polytechnique : M. Chs.-E. Tourigny et
M. Louis Larin.

Sciences : M. E. R. Bellemare et
M. Abel Gauthier.

Sciences sociales : Mme Rose DuTilly et
M. François Desmarais.

Théologie : M. l'abbé B. Gingras et
M. P. E. Bolté, p.s.s.

Anciens présidents de l'A.G.E.U.M. : M. Jean-
Guy Décarie, M. l'abbé Guy Pratt et M. Gilles
Bergeron.

Président de l'A.G.E.U.M. : M. Denis Lazure.
Conseillers juridiques : Me André Montpetit et
Me F. Eug. Therrien.

COMITE DU FONDS DES ANCIENS :

M. A.-S. McNichols, Me Maurice Trudeau, c.r., Me Raymond Dupuis, Dr Ernest Charron, Dr Stéphen Langevin, Dr Louis-Charles Simard, Me Daniel Johnson, M. Oswald Mayrand, Hon. Alphonse Raymond, M. J.-A. M. Charbonneau, Me Emery Beaulieu, M. Etienne Crevier, secrétaire, M. Gérard Parizeau, trésorier.

L'Action Universitaire est l'organe de l'Association des Diplômés
de l'Université de Montréal

Les articles publiés dans *l'Action Universitaire* n'engagent que la responsabilité
de leurs signataires.

Rédaction et administration 2900, boulevard du Mont-Royal, Tél. AT. 9451

Impression et expédition : Henri Grisé et Cie Ltée, St-Césaire, Co. Rouville, P. Q.

Abonnement : \$3.00 au Canada et à l'étranger. *L'Action Universitaire* paraît en
octobre, janvier, avril et juin

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa

L'ACTION UNIVERSITAIRE

Revue Trimestrielle

SOMMAIRE

<i>Education et Union canadienne</i>	ROGER DUHAMEL	3
<i>Fidélité lorraine</i>	JEAN HOUPERT	9
<i>Un cas tragique : Gustave Flaubert</i>	C.-D. HERISSON	18
<i>Hans Holbein Le Jeune</i>	CLAIRE GERVAIS	30
<i>Une tentative d'Union européenne</i>	JEAN MALABARD	38
<i>La poésie arabe primitive (suite et fin)</i>	THOMAS GREENWOOD	45
<i>"La pensée de Gonzague de Reynold"</i>	CLAUDE DE BONNAULT	60
<i>Courrier des Lettres</i>	ROGER DUHAMEL	64
<i>Voulez-vous des romans ?</i>	R. D.	72
<i>Par mon hublot</i>	R. D.	97

Directeur : ROGER DUHAMEL,
de l'Académie canadienne-française.

L'EAU
QUI
PENSE
À VOTRE
FOIE

CÉLESTINS



Huit adultes sur dix ont un foie fatigué, encombré, donc déficient. Va-t-il falloir comme tant d'autres vous astreindre à un régime « triste » ?

Inutile, si vous prenez la régulière précaution et si agréable de votre VICHY-CELESTINS quotidien.

Son action spécifique, bien connue, stimule les multiples fonctions du foie, exerce un effet des plus salu-
taires sur le système digestif en général, et constitue un excellent diurétique. Demandez l'avis de votre
médecin.

Pour être "bien", buvez *Vichy!*
CÉLESTINS

EAU MINÉRALE NATURELLE - PROPRIÉTÉ DE L'ÉTAT FRANÇAIS

Méfiez-vous des imitations!!! Exigez « CÉLESTINS »

ÉDUCATION ET UNION CANADIENNE

Des événements de portée intellectuelle survenus au Canada en ces derniers mois, aucun ne paraît plus important que le quatrième congrès des éducateurs de langue française, tenu à Memramcook au début du mois d'août. Importance des délégués, qui représentent l'enseignement français à ses différents degrés dans toutes les provinces de notre pays. Importance du sujet traité, puisqu'il s'agit de dégager les liens étroits et féconds entre l'éducation et l'union canadienne. Importance des assises elles-mêmes, permettant à des gens attelés à la même besogne de se mieux connaître, de se mieux estimer, d'échanger le fruit de leurs expériences propres, de se concerter en vue d'une action d'ensemble inspirée par un idéal commun.

Il a beaucoup été question d'UNITÉ ; nous soutenons que le mot UNION est plus précis et plus juste. L'unité suppose une compénétration des diverses parties composantes jusqu'à ce qu'elles perdent leur identité originale dans une nouvelle réalité à laquelle elles ont donné naissance. Cependant que l'union indique une association, une collaboration sur un pied d'égalité, où chaque élément conserve son être propre. Ne chicanons point sur cette distinction que d'aucuns jugeront subtile et qui nous semble pertinente, puisqu'au congrès de l'ACELF, si le mot unité est souvent revenu sur les lèvres, c'est celui d'union qui demeurerait dans les esprits et dans les coeurs.

N'est-ce pas ainsi qu'il faut l'entendre, en se reportant à l'une des précieuses déclarations du président de l'Association, Mgr Alphonse-Marie Parent, vice-recteur de l'Université Laval, affirmant que "c'est par un système d'éducation française répandu et organisé dans tout le Canada, parallèlement au système d'éducation anglaise, que nous aurons le plus de chances de réaliser l'unité canadienne". Cette union, a-t-on bien pris soin de mettre en relief, ne peut s'établir solidement qu'au niveau des réalités spirituelles. C'est rejeter du même coup les tentatives puériles et naïves d'un rapprochement artificiel, fondé sur les flons-flons des discours digestifs sur la bonne entente ! Que chacun demeure ce qu'il est et vise à dévelop-

per en profondeur ses propres innéités, la patrie canadienne ne pourra qu'en retirer des avantages considérables. Aussi a-t-on sans réserve repoussé toute tendance à l'uniformisation, dont les résultats seraient une éducation hybride, c'est-à-dire un affaiblissement irréparable de la pensée, de la culture, de la langue française dont nous sommes les dépositaires, qu'il nous appartient de faire rayonner toujours davantage.

Un inventaire était indispensable pour savoir exactement de quoi il retourne. Me Gaston Vincent l'a dressé en exposant une lumineuse synthèse de la législation scolaire dans les dix provinces canadiennes. Dans plusieurs d'entre elles, que constatons-nous ? La neutralité confessionnelle, parfois chichement tempérée par l'oraison dominicale, l'autorité prépondérante de l'État s'arrogeant des pouvoirs appartenant à l'Église et aux parents, l'enseignement du français limité à la portion congrue, la double imposition pour les chefs de famille désireux de diriger leurs enfants vers l'école dite séparée, c'est-à-dire franco-catholique. Sombre tableau, dont il faut exclure Terre-Neuve et, à de moindres degrés, le Manitoba et l'Ontario où des situations de fait ont partiellement corrigé les injustices juridiques. Il est admirable que dans des circonstances aussi adverses et malgré d'inévitables défections individuelles nées de la lassitude et du découragement, nos compatriotes des provinces anglophones aient réussi à consolider leurs positions et veuillent envisager l'avenir avec confiance, un avenir dont ils seront les laborieux et obstinés artisans.

Seule la province de Québec a compris en plénitude les exigences fondamentales du pluralisme ethnique et confessionnel. Elle n'a pas cherché à violer les consciences ni à attenter à une culture. Elle a voulu au contraire que s'épanouisse un climat de liberté et de tolérance réciproque. Depuis la Confédération, la minorité anglo-protestante du Québec n'a jamais eu à se plaindre ni à recourir à des réclamations pour obtenir justice. Ses représentants les plus autorisés ne se font pas faute de le proclamer à l'occasion. Il serait excellent qu'ils parvinssent à convaincre leurs coreligionnaires, leurs frères de sang, des autres provinces qu'une grande nation ne peut s'édifier sans le respect réciproque des deux principaux associés. Cet utile travail d'apostolat national constituerait la meilleure récompense pour les Canadiens français, toujours empressés à reconnaître les droits légitimes d'autrui.

Au cours du congrès de l'ACELF, les délégués ont entendu des orateurs invités qui leur ont rendu hommage et ont exprimé leurs vues sur les problèmes de notre pays. Nous en citerons deux, dont nous ne mettons pas en cause la sincérité et la bonne foi, mais dont les propos ont pu laisser dans les esprits une impression trouble. Représentant le gouvernement fédéral, M. Milton Gregg, ministre du Travail, a déclaré qu'à son avis "nous sommes arrivés à l'heure où l'on ne doit trouver et voir au Canada que des Canadiens tout court, chacun fier de ses traditions et de sa langue, afin de contribuer davantage à la beauté de la culture canadienne".

Nous nous associons à ce vœu, partant d'un excellent naturel, encore que nous regrettions l'emploi de l'expression "Canadiens tout court", trop souvent galvaudée par des prédicants à la petite semaine. Dans la pratique, nous devons déplorer que ceux qui s'affublent de ce titre ne soient en général que des Canadiens français qui ont trahi, par action ou par omission. Ces Canadiens tout courts sont vraiment trop courts... Il leur manque une assise solide. Déracinés de leur culture et souvent même de leur langue, ils ne sont que de tristes exemplaires d'un type humain inférieur. Que chacun en prenne son parti : un Canadien français ne fera toujours qu'un piètre Anglais ou un piètre Américain ! En cessant d'être ce qu'il est, il retombe dans le néant. Ce n'est pas ce que souhaite le ministre, bien sûr, mais nous avons cru opportun toutefois de signaler le danger d'une désignation vide de sens.

Le lieutenant-colonel T. L. Bullock, un vétérinaire du 22^e régiment, voit grand, et il a raison. Le Canada français n'est pas limité aux frontières de la province de Québec. (Jean Bruchési, dans sa substantielle allocution du 24 juin dernier, défendait énergiquement cette thèse virile et nécessaire). Selon M. Bullock, l'un des grands obstacles à l'union nationale dont le Canada français est responsable, "c'est votre tendance à vous retirer dans un coin, à vous entourer de murs, ce qui vous amène à vous abstenir à tous les degrés d'une participation franche dans la vie de la communauté canadienne". Le reproche n'est pas entièrement injustifié. Pendant longtemps, certains spécialistes étroits de l'action patriotique ont eu tendance à nous replier sur nous-mêmes et à maintenir une attitude aigrie et uniformément revendicative. Plus d'audace, plus d'agressivité, plus de largeur de vues sont

indispensables. Comment toutefois ne pas remarquer qu'il existe des causes à cette méfiance. Nos compagnons de langue anglaise ne nous ont guère facilité le dialogue . . . Souvent déterminés par un racisme instinctif et inconscient, succombant à ce complexe de supériorité conféré par une victoire et un traité, ils n'ont pas témoigné de cette générosité et de cette équité qui eussent fait tomber nos préventions. Chat échaudé craint l'eau chaude . . . Nous sommes prêts à assumer toutes nos responsabilités au sein de la patrie canadienne, à condition que notre apport soit reconnu et accepté. Ce n'est pas nous qui avons inventé le mythe de la réserve québécoise ! Il n'empêche que M. Bullock a raison quand il nous laisse ce mot d'ordre : "Visez loin, on ne frappe jamais plus loin qu'on ne vise. Visez loin, visez juste, et frappez fort". La leçon ne sera pas perdue.

* * *

Un congrès se termine toujours par des résolutions et des voeux. Ils indiquent une orientation, ils dressent un programme d'action. Nous reproduisons ici, en les approuvant de tout coeur, les conclusions des délégués de l'ACELF :

Considérant que le thème du 4e congrès est l'affirmation du caractère bi-culturel du Canada ;

considérant que le rapport de la Commission royale sur le développement des Arts, des Lettres et des Sciences confirme ce caractère bi-culturel de la nation canadienne ;

l'A.C.E.L.F. se réjouit de ce que ce rapport soit imprégné de spiritualisme et affirme l'élément spiritualiste de notre culture, qu'il porte une attention spéciale aux groupes minoritaires et prône un sain canadianisme.

1) *Emet le voeu que dans la réalisation des recommandations dudit rapport — on préserve et enrichisse le double héritage culturel du peuple canadien et respecte les droits des provinces en matière d'éducation.*

2) *Que le droit naturel et historique des enfants de langue française à être instruits dans leur langue maternelle soit reconnu dans toutes les provinces du Canada, selon l'esprit de la Confédération canadienne, et que tous les moyens possibles soient employés*

pour faire reconnaître ces droits dans la rédaction de la nouvelle Constitution du Canada.

3) *Que tous les organismes responsables de l'instruction, de l'éducation et de l'avancement des nôtres conjuguent leurs efforts en vue de la création et du développement de services adéquats d'orientation scolaire et professionnelle reposant sur des méthodes éprouvées et inspirées de notre philosophie thomiste et chrétienne.*

4) *Que nos institutions d'enseignement secondaire et supérieur apportent une attention spéciale à la préparation de candidats de toute première valeur au service civil.*

5) *Que l'aide accordée aux institutions d'enseignement secondaire par divers gouvernements provinciaux s'étende à tous les collèges d'enseignement secondaire, masculins et féminins.*

Nous n'entreprendrons pas d'analyser ici les multiples recommandations contenues dans le rapport volumineux de la Commission d'enquête Massey. Les unes sont heureuses, les autres le sont moins, comme il en va de tout rapport. Ce que nous tenons à mettre en lumière, c'est cette affirmation démontrant l'apport irremplaçable du Canada français à l'originalité canadienne. Notre situation géographique explique l'attrance vers le sud ; le grand pays voisin exerce une action centripète dont il est difficile de se dépêtrer. Les Anglo-Canadiens risquent d'y succomber plus aisément ; pour eux, la barrière de la foi, de la langue, des traditions n'existe pas ; par le livre, par la revue, par le cinéma, par la radio, demain par la télévision, ils absorbent sans compter les nourritures terrestres des Américains. Nous n'avons pas l'illusion de croire que le Canada français ne soit pas entamé, mais il résiste mieux. Il oppose une force, d'inertie peut-être, aux courants nord-sud, beaucoup plus puissants que les courants est-ouest, comme le remarquait Siegfried dès les débuts de notre siècle. Ce rempart risque de s'effondrer un jour, s'il ne s'étaie paresseusement que sur des considérations sentimentales. Ainsi s'éclaire la haute et noble tâche des

éducateurs de langue française. Il leur appartient de nous armer pour les combats incessants de notre expansion, de repenser la conscience canadienne-française dans la perspective de la patrie commune. Ils le savent, ils le veulent, ils le feront. Longue vie à l'ACELF !

Roger DUHAMEL,
de l'Académie canadienne-française.

FIDÉLITÉ LORRAINE

Jean HOUPERT,
secrétaire à la Faculté des Lettres.

“Je me souviens” est la devise de la Province de Québec ; fière devise, hautement symbolique et qui rappelle aux vivants qu’il y a un glorieux passé dont ils sont les héritiers et doivent être les continuateurs. Les provinces françaises, restées vivantes sous l’artificielle division départementale, ont également un glorieux passé dont elles n’ont pas perdu le souvenir. Le 10 mai dernier, dans Nancy en fête, Othon de Lorraine, archiduc d’Autriche et héritier des Habsbourg, a épousé Régine de Saxe-Meiningen. Un tel événement aurait pu ne donner lieu qu’à quelques commentaires mondains, descriptions de robes, réclames de grands couturiers et actualités cinématographiques, mais la personnalité des deux époux, le choix du lieu de la cérémonie, la pompe et le déploiement populaire dont il a été l’occasion, lui donnent une signification autrement profonde, évoquent tout le passé lorrain, un passé digne d’être rappelé.

Le territoire aujourd’hui connu sous le nom de Lorraine a été formé de deux, et même de trois, provinces distinctes : les Trois Evêchés, le duché de Lorraine et le duché de Bar. Les Trois Evêchés : Metz, Toul et Verdun, furent dès le haut moyen-âge des villes indépendantes — même de leurs évêques. Elles devinrent françaises en 1552 et formèrent une province qui eut son Parlement à Metz. Antoine de Bretagne en fut Premier président, Bénigne Bossuet, conseiller ; ce sont l’oncle et le père de Bossuet, qui fut lui-même chanoine et grand archidiacre de la cathédrale de Metz.

Lorraine et Bar émergent au XI^e siècle du chaos féodal. Leurs ducs et comtes sont de rudes guerriers. On rapporte ce qui suit, du comte Renaud de Bar : enragé batailleur, il était en lutte avec tous ses voisins qui firent appel à l’empereur pour le mettre à la raison. Il fut bientôt forcé de se rendre

à son suzerain, mais sa femme Gillette de Vaudémont se réfugia avec ce qui lui restait de soldats dans le château de Mousson et s'y défendit avec acharnement. L'empereur irrité vint assiéger les rebelles, fit dresser une potence au pied des murailles et signifia aux assiégés que s'ils ne se rendaient pas dans les vingt-quatre heures, le comte de Bar serait pendu. Pendant la nuit, la comtesse mit au monde un fils et le fit présenter à sa petite troupe qui lui jura fidélité. Le lendemain, lorsque le comte Renaud fut amené devant le gibet, des fidèles lui crièrent : "Tu as un fils, nous lui jurons fidélité ; meurs et laisse-nous vaincre". L'exécution n'eut pas lieu et le comte Renaud continua longtemps encore sa turbulente carrière.

Après quatre siècles de rivalité, Lorraine et Bar sont unis par le mariage d'Isabelle de Lorraine et de René d'Anjou, héritier du dernier souverain de Bar. Cette union sera consolidée définitivement par leur petit-fils René II, vainqueur du duc de Bourgogne à la bataille de Nancy, et la Lorraine restera un petit Etat indépendant jusqu'à 1766. Elle est ainsi la dernière province à être entrée dans la communauté française avant la Révolution de 1789, à l'exception de la Corse achetée par Louis XV deux ans plus tard.

Et pourtant, il y avait longtemps que la France avait les yeux sur cette région de langue française, si importante au point de vue stratégique. La Lorraine cependant sut garder son indépendance et jouer son rôle. Au XVII^e siècle, elle évita les guerres de religion et connut son apogée, elle donna même à la France un cadet de sa maison ducale qui fut l'auteur de l'illustre famille des Guise.

Le duc François de Guise, défenseur de Metz contre Charles-Quint et qui reprit Calais aux Anglais, — ils y étaient installés depuis deux siècles, — fut le plus grand capitaine de son temps. Son frère, le cardinal Charles de Lorraine, archevêque de Reims, passe pour avoir été l'une des lumières du concile de Trente. Il fonda, en Lorraine, l'université de Pont-à-Mousson, qu'il confia aux Jésuites nouvellement fondés, dans le but de promouvoir la réforme catholique. Ce but fut pleinement atteint : vers 1585, au nombre des étudiants de Pont-à-Mousson se trouvaient Servais de Lairuels, Didier de La Cour et Pierre Fourier. Le premier réforma les Prémontrés ; le second, les Bénédictins et fonda la Congrégation de St-Vanne ; le troisième, les Augustins. Ce dernier, devenu saint Pierre Fourier, fut aussi le fondateur de la

Congrégation de Notre-Dame, celle de Lorraine qui se répandit rapidement en France, et dont la bienheureuse Marguerite Bourgeoys fut l'élève. Enfin, de quelque façon qu'on juge le rôle du duc Henri de Guise, puis de son frère le duc de Mayenne, dans les guerres de religion, ils contribuèrent à la sauvegarde de la plus antique tradition française, la tradition catholique, qu'Henri IV continua glorieusement. Ainsi, sans être encore française, la Lorraine contribuait déjà à la grandeur de la France. Elle souffrit pourtant par elle : ravagée par la guerre de Trente Ans, elle fut occupée soixante années par les armées françaises. Rude occupation dont elle n'a jamais perdu le souvenir.

En 1697, elle recouvre son indépendance mais quarante ans plus tard, à la suite de longues tractations diplomatiques, le duc François III épouse l'archiduchesse Marie-Thérèse, la dernière des Habsbourg ; il sera empereur (et père de Marie-Antoinette) et il deviendra souverain de la Toscane en échange de la Lorraine, administrée dès ce moment par la France, mais placée sous la souveraineté nominale du beau-père de Louis XV : Stanislas de Pologne. C'est à la mort de ce dernier qu'elle devient définitivement française.

Française, la Lorraine l'est devenue de coeur aussi totalement que de fait et les épreuves subies en commun n'ont fait que renforcer cette intime fusion. Car, province frontière, c'est sur elle, autant que sur l'Alsace voisine, qu'ont déferlé les invasions et toutes leurs conséquences depuis 1792. Mais elle n'a pas oublié que pendant sept cents ans elle fut indépendante sous la direction et le commandement d'une famille portant son nom et qui s'était complètement identifiée avec elle. Cette famille n'avait rien perdu de sa vigueur, de sa fécondité, de sa popularité, lorsque le duc François III quitta Nancy. Voici en quels termes ses sujets consternés lui faisaient leurs adieux : "... vous ne sortirez jamais de nos souvenirs, et tant que subsistera la Lorraine, vous porterez son nom et aurez son coeur".

Il en fut ainsi, Marie-Thérèse donna seize enfants à son époux ; cette nombreuse descendance s'est toujours fièrement appelée Lorraine-Habsbourg, les empereurs de Vienne n'ont jamais oublié leur pays d'origine et les Lorrains ont gardé le souvenir de leur famille ducale.

Nombreux furent les nobles Lorrains qui suivirent leur souverain à Vienne. Une des filles de l'empereur François, devenue reine de Naples, emmenait avec elle à titre de gouvernante pour ses enfants, et ensuite pour ses

petits-enfants, la comtesse de La Tour-en-Woivre. Le comte de Choiseul quitta aussi la Lorraine, mais il revint à Paris, comme ambassadeur d'Autriche, et son fils y resta : ce fut le fameux ministre de Louis XV. Plus nombreux encore furent les paysans lorrains qui partirent en groupe vers les territoires que l'Autriche avait repris aux Turcs depuis la fin du XVII^e siècle. Emigration qui se prolongea longtemps : en 1777, plusieurs familles de Léning prenaient le chemin du banat de Temesvar.¹

Enfin, les relations ne cessèrent pas entre Nancy et Vienne. On pourrait citer longuement l'inlassable générosité de l'empereur François-Joseph contribuant largement à la reconstruction du palais ducal de Nancy après l'incendie de 1871, donnant aux Chartreux de Bosserville expulsés, le monastère de Pléterje en Slovénie, d'autres faits encore, mais laissons la parole à l'un des plus illustres fils de la Lorraine, le maréchal Lyautey.

“Le souvenir de la vieille Maison ducale, la Maison de Lorraine : ah ! que de souvenirs personnels j'évoque, et, avec moi ceux de mon âge qui recueillirent la tradition des anciens qui l'avaient encore connue. Ce sont les récits des grand'mères rappelant les souvenirs de leurs pères, au service des ducs, de nos ducs ; ce sont les liens avec l'Autriche si longtemps maintenus dans tant de familles. Je me rappelle comme d'hier le passage à Nancy de François-Joseph accompagné de deux archiducs, ses frères, jeunes et beaux, allant en 1867 visiter l'Exposition universelle de Paris et séjournant deux jours à Nancy pour faire leur pèlerinage aux tombes des ancêtres, au palais ducal, à la chapelle de Bonsecours d'où leur aïeul René II était parti au matin de la bataille où périt Charles le Téméraire et qui sauva la Lorraine et la France. Ce fut de l'enthousiasme, on se pressait contre les voitures, on criait : “Vive la Maison de Lorraine !” et j'entends encore, dans le salon d'où nous regardions passer le cortège, une vieille dame s'écrier en pleurant : “Mon Dieu, je vous remercie, j'aurai revu avant de mourir les fils de nos ducs à Nancy.”

La promotion de Saint-Cyr à laquelle appartenait le maréchal portait le nom de l'archiduc Albert, et c'est de ce même archiduc qu'on rapporte qu'il envoyait un jour une invitation au colonel Lhotte, attaché militaire de

1. Il y a quelques années, Ludovic Naudeau a donné dans *l'illustration* une série d'articles sur ces villages lorrains.

France à Vienne et natif de Lunéville, rédigée en ces termes : "Je vous attends à déjeuner demain, nous ne serons qu'entre Lorrains." Et le colonel de penser qu'il s'agissait de quelques compatriotes de passage. En entrant dans le salon il n'y vit que trois archiducs et son hôte l'accueillit en lui disant : "Vous voyez, nous ne sommes qu'entre Lorrains." Et c'est encore à ce grand Français qu'était le maréchal Lyautey, dont le cabinet de travail s'ornait d'un fanion aux couleurs de Lorraine, que nous empruntons ce qui suit : "Il y a toujours des Lorrains pour qui ce qui reste de la Maison de Lorraine n'est pas indifférent et qui s'honorent de posséder à titre de souvenir traditionnel lorrain, l'image de son chef actuel, le jeune archiduc Othon. Et cela, c'est la religion du passé, le souvenir de ce que cette Maison, sous le règne de vingt-huit ducs, fut pendant sept siècles pour les Lorrains, et c'est infiniment respectable." ²

Ces paroles ont été prononcées il y a vingt-cinq ans, par un septuagénaire, et l'on pourrait peut-être croire que l'illustre vieillard égrenait les souvenirs d'un passé lointain, auxquels le présent ne prêtait plus aucune attention. Si des étrangers ou des indifférents pouvaient le croire, les manifestations auxquelles a donné lieu le mariage, il y a quelques semaines, du chef de la Maison de Lorraine, ont montré, selon les termes d'un journaliste parisien, la "puissance de l'histoire"; et ce même journaliste pouvait ajouter : "la capitale de la Lorraine est passionnément française. Néanmoins, pour acclamer le descendant de ses ducs héréditaires, elle s'est rassemblée tout entière, et a communiqué dans un de ces enthousiasmes sobres, mais grandioses, dont elle a le secret."

Car ce furent en effet d'inoubliables fêtes que celles qui se déroulèrent à Nancy le 10 mai, et puisque il était impossible à l'héritier des Habsbourg de se marier quelque part dans l'un des pays qui ont succédé à la double monarchie, nul endroit ne pouvait être mieux approprié que Nancy.

Digne héritier de sa maison, l'archiduc Othon est le fils de l'empereur Charles, dernier souverain d'Autriche et de Hongrie, qui porta le poids de fautes qu'il n'avait pas commises et fut victime d'inexpiables haines. Il mourut prématurément en 1922, dans des conditions que, pour l'honneur

2. Maréchal Lyautey, *La réunion de la Lorraine à la France* (Paris, Plon, 1926) pp. 44-48.

des grandes puissances de l'époque, il vaut mieux ne pas rappeler. Il avait voulu, dès son avènement, mettre fin à la guerre ; il avait entamé des négociations pour arriver à ce but. Ses avances ne furent pas acceptées ; l'Autriche et la Hongrie furent démembrées. Certains hommes politiques ont pu le regretter mais le mal est fait, et nous en avons subi, nous continuons d'en subir les conséquences. Quant à l'empereur Charles, il est permis de dire que ses mérites sont grands devant Dieu et c'est Pie XII lui-même qui l'a appelé Charles le Pacifique.

En 1940, sa noble veuve, l'impératrice Zita, vint se réfugier à Québec avec ses enfants. Le Canada a pu constater, pendant plus de sept ans, ce qu'étaient la dignité et la vraie grandeur au milieu d'épreuves chrétiennement acceptées et supportées. Cette impératrice française, cette descendante de saint Louis, restée veuve à 30 ans avec huit enfants, n'a pas failli un jour à sa tâche. Elle se devait d'élever ses fils et ses filles pour le monde d'aujourd'hui, sans oublier de les préparer aux tâches qui peuvent leur incomber un jour : elle a su y réussir pleinement. C'est à Louvain, et pour les plus jeunes à Québec, que les archiducs ont reçu leur formation intellectuelle, formation fondée sur une foi inébranlable et sur les traditions dont ils sont les héritiers.

De ces traditions, il en est que l'impératrice a, plus que d'autres peut-être, jalousement maintenues : celles que rappelait le maréchal Lyautey, les liens indestructibles tissés par l'histoire entre la Lorraine et sa maison ducale. Chaque année, comme avant 1914, Nancy put voir l'impératrice et les archiducs venir prier pour leurs ancêtres dans l'église où ils reposent.

Cette église des Cordeliers et la chapelle ronde qui l'avoisine gardent les cendres de quatre-vingts princes de la maison de Lorraine. On a souvent dit que cette nécropole jouissait du droit d'exterritorialité et était une enclave autrichienne en France ; il aurait été plus juste de dire que c'était la dernière parcelle de la Lorraine indépendante. En réalité cette église est restée la propriété personnelle du chef de la maison de Lorraine. Avec le palais ducal voisin, devenu Musée historique lorrain, c'est le témoin et le conservatoire d'un long et glorieux passé. C'est là qu'a été célébré le mariage princier. Partout d'ailleurs, dans cette belle ville qu'est Nancy, se retrouve le souvenir des anciens ducs. Aussi est-ce avec force détails et illustrations que la presse de toute

la province annonça les fiançailles de l'archiduc, puis la décision qu'il avait prise de faire célébrer son mariage à Nancy. Le Gouvernement français avait donné son consentement, la municipalité et l'Evêque de Nancy préparèrent les cérémonies, la foule leur donna toute leur signification. Plus de 100,000 personnes, dans une ville qui en compte 150,000, étaient massées sur le parcours du cortège. Les compagnies d'autobus, la gare, calculèrent que le trafic des voyageurs avait augmenté de trente pour cent ce matin-là. Foule enthousiaste, remuée par des souvenirs dont souvent elle n'a qu'une connaissance vague, soulevée par la puissance de l'histoire. A l'Hôtel-de-ville où ont lieu les formalités du mariage civil, l'huissier annonce : Monseigneur Othon d'Autriche, duc de Lorraine, et c'est en ces termes que l'acte officiel est dressé et signé. A l'église, il en va de même, et lorsque, après la cérémonie, le cortège revient à pied vers la place Stanislas, c'est le duc et la duchesse de Lorraine qui sont longuement acclamés. Quant ils apparaissent au balcon de l'hôtel-de-ville, tout pavoisé aux couleurs lorraines, et que le maire les présente à la foule qui remplit l'immense et somptueuse place, vivats et applaudissements crépitent. Un témoin digne de foi m'a dit avoir vu dans cette foule un ancien candidat communiste à la députation, venu du fond du Barrois, crier, la paupière humide : Vive nos princes de Lorraine. Les nombreuses délégations venues de tous les anciens pays de la double monarchie ne purent cacher leur étonnement devant l'ampleur et la spontanéité de ces manifestations émouvantes, dont l'impératrice Zita eut sa part ; elle fut saluée du cri : Vive l'impératrice française.

Après le banquet et la réception à l'Hôtel-de-ville le couple princier fut reçu au palais ducal, par le Conseil d'administration du Musée Lorrain et la Société d'archéologie . . . Une fois de plus l'histoire lorraine fut évoquée. Puis après cette réception, selon la tradition lorraine qui veut que les morts soient associés aux vivants, et tout particulièrement lorsqu'un foyer se fonde, les nouveaux époux, qui ne devaient plus être là le lendemain pour assister à la messe célébrée pour leurs morts, retournèrent à l'église des Cordeliers et descendirent dans la crypte, prier sur les tombes des ancêtres.

Que réserve l'avenir à l'archiduc Othon et à son épouse ? Dieu le sait. Nous savons seulement que l'un et l'autre ont connu les épreuves et que, conscients de leurs devoirs, ils n'ont jamais fui leurs responsabilités. Puissent-

ils connaître le bonheur en répondant pleinement aux desseins de la Providence.

Pour Nancy, pour toute la Lorraine fière de son passé et qui s'en souvient, leur mariage a été l'occasion de rappeler ce glorieux passé, sans vain regret et dans l'unanime acceptation de l'unité française. A la fin de cette inoubliable journée, tout au long de laquelle il avait été traité et acclamé en souverain dans la capitale de ses ancêtres, Othon de Lorraine déclarait : "Les liens de l'histoire, quelle qu'en soit la trame, particulièrement précieuse à ma famille, ne sauraient empiéter sur d'autres liens qui font la cohésion et la volonté commune des peuples et des nations. Nous sommes les hôtes de la France en cette terre que nous aimons".

Pour conclure nous ne pouvons mieux faire que de citer Maurice Barrès, le grand Lorrain, qui mieux que quiconque aurait senti et chanté harmonieusement de telles fêtes. Maurice Barrès faisant dire à un de ses héros : "Comme nous serions ordonnés et plus puissants, si nous comprenions que les concepts fondamentaux de nos ancêtres forment les assises de notre vie ! Mis à même de calculer les forces du passé qui nous commandent, nous accepterions pour en tirer profit notre prédestination." ³

Appendice :

Les Canadiens français d'origine lorraine sont peu nombreux, mais il y en a eu dès les débuts puisque Lambert Closse était de Thionville. Plus près de nous, la famille Balcer, de Trois-Rivières, tire son origine de Sarrelouis et c'est des articles de guerre de Maurice Barrès que j'extrai le passage suivant : "Un homme a vécu, un homme mystérieux dont je ne sais même pas comment s'orthographe exactement le nom. Il a signé Baltzer une histoire de Sarrelouis, publiée en allemand à Trèves, en 1865, et Balcer, en 1895, un "Appel aux Sarrelouisiens", imprimé en français à Trois-Rivières, au Canada. Dans l'intervalle, en 1880, il a donné en gardant l'anonymat, une histoire de la persistance du sentiment français à Sarrelouis. Cette histoire est intitulée : "Deux centième anniversaire." A la manière de ce noble esprit qui signait : le PHILOSOPHE INCONNU je serais tenté de l'appeler : le PATRIOTE INCONNU.

"Je ne vous analyserai pas ses livres. Je me laisserais aller à les transcrire, car ce sont des textes si beaux qu'on ne peut plus s'arrêter quand ils commencent à nous échauffer. Baltzer se définit lui-même "un enfant du terroir, un descendant de cette vieille race

3. Maurice Barrès, *L'Appel au soldat.*

LA BONNE
Ménagère
SAIT QUE
LES
**BISCUITS
DAVID**
COMPLETENT LE
REPAS FAMILIAL



•

**LES BISCUITS
DAVID SONT
TOUJOURS
FRAIS,
CROUSTILLANTS
ET SAVOUREUX!**

•

Si votre épicier ne les a pas,
envoyez son adresse à

DAVID & FRÈRE LIMITÉE
1930, rue Champlain, Montréal

AUX DIPLÔMÉS
DE L'UNIVERSITÉ,

MES HOMMAGES

ERNEST CORMIER
ARCHITECTE ET INGÉNIEUR

3675 CÔTE DES NEIGES

Hommage de

BROUILLET & CARMEL

Ignace Brouillet, D.Sc.A., Ing. P.

E. Guy Carmel, B.Sc.A., Ing. P.

Ingénieurs conseils

Spécialité : BÉTON ARMÉ

3605, rue ST-DENIS

HA. 6548

MONTRÉAL

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

ÉCOLE POLYTECHNIQUE

ÉCOLE D'INGÉNIEURS — FONDÉE EN 1873

Le programme d'études prévoit la formation générale dans toutes les branches du génie et l'orientation dans les spécialités suivantes :

**TRAVAUX PUBLICS - BÂTIMENTS; MÉCANIQUE - ÉLECTRICITÉ
MINES - GEOLOGIE; CHIMIE INDUSTRIELLE - METALLURGIE.**

Les élèves reçoivent à la fin du cours les diplômes d'ingénieur et de Bachelier ès Sciences Appliquées avec mention de l'option choisie.

Des études posts-universitaires peuvent être entreprises à la fin du cours régulier et conduire aux grades universitaires de Maître et de Docteur ès Sciences Appliquées.

Centre de recherches et laboratoires d'analyses.

PROSPECTUS ET RENSEIGNEMENTS SUR DEMANDE

1430, RUE SAINT-DENIS,

MONTRÉAL.

gauloise qui, pendant des siècles, eut l'honneur d'être la sentinelle avancée de la patrie, un Sarrelouisien qui sut conserver intactes les traditions de ses pères et ne perdit pas l'espoir de voir, un jour, la terre natale faire retour à la France.

"Sans doute qu'à la fin ce vaillant ne put tenir devant la marée allemande qui montait toujours. Il s'en alla au Canada, et c'est de là que, sans écho, il lança dans le silence et les ténèbres, son suprême "Appel aux Sarrelouisiens". En réalité, tragique appel à la justice de Dieu, glorification de sa terre et de ses morts, anathèmes au régime prussien.

"Le patriote inconnu est mort, à la veille de la guerre, là-bas, au Canada. Quel fond d'horizon pour la tombe de cet annexé, ce beau pays qui fut la Nouvelle-France ! Je n'imagine pas une destinée plus poétique. La mission de Baltzer, son oeuvre en ce monde, c'était de rester le Sarrelouisien français, quand même ! Il a aimé son oeuvre pour elle-même et n'a connu nul de nous. C'est un des plus beaux traits de son patriotisme de ne s'être jamais tourné vers la patrie. Il n'a compté sur rien que sur le plaisir d'être étroitement uni avec le passé et avec un avenir dont il ne voulait pas douter. Le voici devenu l'anneau glorieux qui relie deux époques." (Maurice Barrès, CHRONIQUE DE LA GRANDE GUERRE, XIII, pp. 320-22 — Article du 11 décembre 1918 : AU PAYS DE LA SARRE.)

UN CAS TRAGIQUE : GUSTAVE FLAUBERT

C.-D. HÉRISON

Toutes les vies humaines et spécialement celle des artistes sont des drames douloureux. Gustave Flaubert n'a pas échappé à ce cruel destin.

Flaubert est d'abord un modèle et un exemple pour une double raison.

Nul plus que lui n'a eu le culte de l'art et de la littérature. Il y a sacrifié sa vie. Ses sacrifices continuels, un labeur prodigieux ont créé des livres où s'unissent la vérité et la beauté artistique, combinaison que peu d'écrivains ont su réaliser.

Flaubert pose également un dramatique problème, rien moins que le problème de la vie et spécialement de celle de l'artiste dans une société qui n'est pas en harmonie avec ses aspirations et sa conception du monde.

Flaubert naquit à Rouen le 12 décembre 1821. Il était le fils d'un grand chirurgien de l'hôpital de cette ville. Il eut une enfance paisible et confortable. Il n'aura d'ailleurs jamais à souffrir de la gêne et jouira toute sa vie d'une bonne sécurité bourgeoise. Toutes ses révoltes, tous ses dégoûts ne peuvent donc s'expliquer ni par l'insécurité ni par la souffrance matérielle. Son éducation fut libérale et il n'entra jamais en conflit sérieux avec sa famille comme tant d'autres écrivains de son type.

Au Lycée, il travaille avec indolence mais montre un goût précoce pour la littérature.

Dès sa première jeunesse, il s'ennuie et trouve l'humanité bête. Toute la vie de Flaubert sera une protestation violente contre la bêtise humaine.

Un critique littéraire a relevé qu'à neuf ans il avait commencé une de ses lettres par cette remarque étrange mais douloureuse et vraie :

“Cher ami, tu as raison de dire que le Jour de l’An est bête”. Il y a bien de la douceur dans le retour de la même fête, mais vu par un esprit pessimiste ce jour solennel peut apparaître comme singulièrement monotone et ridicule.

Tout jeune, il est sarcastique et négateur. Il aime Byron et Rabelais. Il a déjà le goût du beau et du grotesque. Mais il est aussi romantique et lyrique : son cœur a des élans passionnés.

A quinze ans, il s’éprend d’une femme mariée de vingt-huit ans. Il adora cette femme d’un amour platonique. Deux ans après, lorsqu’elle n’est plus là, il prend pleinement conscience de sa passion. Il écrit :

“ . . . C’était maintenant que je l’aimais, que je la désirais : que seul sur le rivage, dans les bois ou dans les champs, je me la créais là, marchant à côté de moi, me parlant, me répondant . . . Ces souvenirs étaient une passion.”

Flaubert fera revivre cet amour dans *l’Education Sentimentale*, l’héroïne, Madame Arnoux, étant la dame de ses pensées de jeunesse.

En 1840, il vient à Paris “faire le droit” comme tant de jeunes gens de la bourgeoisie car, axiome qui aurait enragé Flaubert, l’ennemi des lieux communs, “le droit même à tout”. Il s’ennuie. Il a des accès violents de colère contre la bêtise humaine qui a enfanté ces recueils de lois. Il est sombre et mélancolique. Il n’aime pas ce qu’on est convenu d’appeler la “vie d’étudiant” ou de garçon. L’imbécile M. Homais la décrit ainsi dans *Madame Bovary* : “Et vous ne savez pas la vie que mènent ces farceurs-là, dans le quartier Latin, avec les actrices ! Du reste les étudiants sont fort bien vus à Paris. Pour peu qu’ils aient quelque talent d’agrément on les reçoit dans les meilleures sociétés et il y a même des dames du faubourg St-Germain qui en deviennent amoureuses, ce qui leur fournit, par la suite, les occasions de “faire de très beaux mariages”.

Il reste seul dans son petit appartement. Il rêve mais n’étudie pas. Il fréquente des salons littéraires et des ateliers de peinture.

En 1843, il subit les premières attaques d’une maladie nerveuse sur laquelle on n’est pas d’accord mais dont il souffrira toute sa vie. Son père décide de lui faire abandonner ses études. Il avait d’ailleurs échoué à ses examens de droit. Il va aller séjourner près de Rouen, à Croisset, belle propriété que son père vient d’acheter.

Il travaille dans une sorte d'état de grâce artistique. "... Je ne sens plus ni les emportements chaleureux de la jeunesse ni les grandes amertumes d'autrefois... Malade, irrité, en proie mille fois par jour à des moments d'angoisse atroce, sans femme, sans vie... je continue mon oeuvre lente comme le bon ouvrier qui, les bras retroussés et les cheveux en sueur, tape sur l'enclume sans s'inquiéter s'il pleut ou s'il vente, s'il grêle ou s'il tonne..."

Il écrit la première version de *l'Education Sentimentale* qui doit évoquer sous une forme impersonnelle son séjour à Paris. Il l'achève en 1845, mais par scrupule littéraire il ne publie pas ce roman. Il ne reprendra le manuscrit que beaucoup plus tard et lui donnera une forme définitive.

Désormais il consacra toute sa vie à la littérature. Son labeur ne fut interrompu que par quelques voyages et des séjours plus ou moins longs à Paris.

Il prépare *La Tentation de saint Antoine* dont il terminera la première rédaction en 1849, qu'il ne publiera également pas.

Flaubert en 1846 fit la connaissance de Louise Collet, liaison qui allait durer jusqu'en 1854, marquée d'ailleurs par des ruptures et des réconciliations. Cette femme était de onze ans plus âgée que lui. Elle était opulente et maternelle. Flaubert, comme toutes les natures faibles, avait besoin de protection et de tendresse. Il semble l'avoir beaucoup aimée et, au début du moins, avait même été séduit par ses charmes littéraires, mais elle ne tarda pas à l'irriter. Elle était romanesque et artificielle et disait sur l'amour et la poésie toutes les platitudes imaginables, dignes de figurer dans le *Dictionnaire des Idées Reçues*. Certains éléments de son caractère se retrouvent dans le personnage de Madame Bovary.

Flaubert a depuis longtemps une frénésie de voyage. Ce goût profond de dépaysement et d'exotisme correspond au romantisme de Flaubert. Cet homme est, surtout au début de sa vie, romantique et romanesque. Il a le mépris du monde où il vit. Il s'imagine qu'ailleurs, très loin, les hommes sont meilleurs, plus beaux, moins bêtes et moins prosaïques.

Il avait terminé *Novembre* par une furieuse marche au voyage :

“Emportez-moi, tempêtes du Nouveau Monde qui déracinez les chênes séculaires et tourmentez les lacs où les serpents se jouent dans les flots . . . Oh ! voyager, voyager, ne jamais s'arrêter ! . . . Où irai-je ? la terre est grande, j'épuiserai tous les chemins, je viderai tous les horizons ; puissè-je périr en doublant le Cap, mourir du choléra à Calcutta ou de la peste à Constantinople !”

L'Orient le fascine car il est avide de couleurs. Cependant il retarde son départ, car il travaille. Il lit en 1849 son manuscrit de saint Antoine à deux amis. Il s'attendait à des rugissements d'enthousiasme, mais ses amis restèrent froids devant ce débordement de lyrisme plein de couleurs mais verbeux. Ils lui conseillent de choisir un sujet terre à terre, un de ces incidents dont la vie bourgeoise est pleine et de le traiter avec naturel. L'un d'eux lui suggère un fait-divers dont on avait beaucoup parlé. Flaubert acquiesce d'enthousiasme. Il allait partir pour l'Orient, méditer, réfléchir et à son retour il allait écrire *Madame Bovary* qui reprend le drame vécu mentionné par son ami.

Flaubert était attiré vers l'Orient par frénésie de beauté et de couleurs. Au début, il connaît un enthousiasme complet.

De Syrie il écrit : “Je me fiche une ventrée de couleurs comme un âne s'emplit d'avoine.” Le romantique est satisfait. Mais le pittoresque ne tarde pas à le lasser. Comme toujours il s'ennuie. Flaubert n'est pas un bon voyageur. Son ami Maxime Du Camp s'occupait de tous les aspects matériels du voyage et veillait aux moindres détails. Il s'intéressait à tout, accumulait des notes, lisait des inscriptions, photographiait, ce qui n'était pas une petite affaire en ce temps-là. Flaubert était insouciant, indifférent, il rêvait et pensait.

Il trouve les paysages toujours pareils, les mosquées toujours les mêmes, les temples égyptiens embêtants. Ce voyage a encore davantage ramassé Flaubert sur lui-même. Flaubert était allé chercher de la couleur et du pittoresque. Il n'apprend pas à connaître l'Orient mais à se connaître lui-même. La plus belle découverte qu'il ait faite, c'est une découverte tout intérieure. Il trouve sa vocation : la peinture du monde psychologique et moral. Il pense à *Madame Bovary*.

Il rentre d'Orient plutôt las et découragé. A trente ans, sa vie d'homme réel, sensible et aimant, est presque terminée. Sa liaison sentimentale avec Louise Collet qu'il voit peu va être bientôt achevée. Aucune femme ne viendra adoucir sa vie si ce n'est la traversée fugitive de Mme de Loynes. La littérature est la seule raison d'être de son existence. Il a consacré à l'art tous ses efforts. Il a écrit ses oeuvres avec peine et dans la douleur. La littérature est pour Flaubert une gestation triste.

Il s'attela à *Madame Bovary* en gémissant comme toujours : "Quel lourd aviron qu'une plume et combien l'idée quand il faut la creuser est un dur courant". L'élaboration de toutes ces oeuvres dura toujours plusieurs années.

Flaubert avait parfaitement conscience d'immoler sa vie à l'art. Naturellement son tempérament ascétique et pessimiste lui donnait une grande propension pour le sacrifice et le faisait s'y complaire.

En 1856 paraît *Madame Bovary* dans la *Revue de Paris*. Ce livre souleva de violentes protestations. On cria au scandale, à l'immoralité, on accusa Flaubert de calomnier la France et de la discréditer aux yeux de l'étranger.

"Quoi, disait-on, il y a des femmes pareilles, des femmes qui trompent leur mari, qui font des dettes, qui ont des rendez-vous dans les jardins, dans les ombrages surtout ? Mais c'est affreux, c'est impossible. Voir de pareilles choses en province où les moeurs sont si pures."

Flaubert est poursuivi par la justice comme Baudelaire, mais plus heureux que ce dernier il est acquitté. Le succès de *Madame Bovary* fut plus grand en raison de la publicité causée par ce scandale.

Au moment même où il s'était mis à *Madame Bovary*, Flaubert avait l'idée d'écrire un roman sur l'Ouest antique : "Je suis las des choses laides et des vilains milieux. Je vais pendant quelques années peut-être vivre dans un sujet splendide et loin du monde moderne dont j'ai plein le dos".

Comme il l'a dit lui-même, il y avait en Flaubert "deux bonshommes distincts, un qui est épris de gueulade, de lyrisme . . . un autre qui creuse et qui fouille le vrai tant qu'il peut, qui aime à accuser le petit fait aussi bien que le grand . . . Celui-là aime à rire et se plaît dans les animalités de l'homme".

Ces deux penchants, l'un romantique, l'autre réaliste, s'harmonisent merveilleusement dans ses oeuvres. Mais tour à tour c'est l'un d'eux qui l'emporte. Invariablement une oeuvre de tonalité romantique suit celle d'inspiration réaliste. D'ailleurs le romantisme de Flaubert n'est pas élégiaque et sentimental, mais descriptif, plein de couleur et de rythme : il a emprunté au romantisme la forme plutôt que le fond.

L'Orient antique l'attirait par sa couleur, son pittoresque, son relief, ses splendeurs, son mystère, ses atrocités, son luxe barbare, sa bestialité.

La préparation de *Salammbô* lui demanda un travail acharné, car avec une admirable probité il se livra à des recherches archéologiques et historiques minutieuses pour évoquer avec réalisme la Carthage du 3ème siècle avant Jésus-Christ.

Ce livre auquel Flaubert travailla de 1857 à 1862 fut mal accueilli par la critique et laissa le public assez indifférent.

Conformément à cette alternance de tableaux épiques et d'observation critique qui donne son rythme à l'oeuvre et à la vie de Flaubert, sitôt *Salammbô* terminé il se met à écrire un grand roman réaliste contemporain. Il reprend *l'Education Sentimentale* et remanie complètement son manuscrit.

Au cours de cette période, il est devenu plus sociable. Il n'est plus le reclus de Croisset. Il réside une partie de l'année à Paris et voit ses nombreux amis littéraires.

C'est dans des alternances de travail et de sorties mondaines que Flaubert écrit toujours avec la peine d'un forçat la nouvelle rédaction de *l'Education Sentimentale* achevée en 1869.

L'échec de *l'Education Sentimentale* frappa cruellement Flaubert.

L'année suivante, ce fut la guerre. Flaubert est désespéré. Il écrit des lettres lamentables. On fait de lui un garde national à Croisset pour défendre la Normandie contre l'envahisseur et on le nomme lieutenant. Quand il a fini de faire manoeuvrer ses hommes, il pleure de tristesse et de dégoût. Comme il n'avait pas touché de fusil auparavant il manque d'autorité et d'expérience.

Dans *Bouvard et Pécuchet*, l'épopée de deux médiocres, est dépeinte l'instruction des gardes nationaux. Flaubert a évidemment utilisé ses propres souvenirs. Pécuchet, l'un des héros du roman, "confondait les files et les rangs, le demi-tour à droite et le demi-tour à gauche". Cette scène est parfaitement comique. On riait les jours d'exercices militaires à Croisset. Enfin, écoeuré, Flaubert fuit devant l'envahisseur.

Après l'armistice, il est complètement abattu, prostré. Il est dégoûté de la France et veut donner sa "démission motrice" de Français.

"Je me sens submergé par le flot de bêtise qui couvre "mon pays", par l'inondation du crétinisme sous lequel il disparaît".

En 1871, il a cinquante ans. Il est vieilli avant l'âge par l'usure nerveuse, la claustration, la mauvaise hygiène, lui qui avait été d'une robuste corpulence. Il est irritable. Il ne quitte plus Croisset.

"L'avenir se résume pour moi dans une main de papier blanc qu'il faut couvrir de noir, uniquement pour ne pas crever d'ennui . . ."

Pour atténuer son spleen, il écrit *Bouvard et Pécuchet* et refait *La Tentation de saint Antoine*.

En rédigeant *la Tentation*, il est dans un état d'exaltation effrayante.

"Voilà un mois, écrit-il, que mes plus longues nuits ne dépassent pas cinq heures. Jamais je n'avais eu le bourrichon plus monté".

La première rédaction avait été écrite avec enthousiasme et une relative facilité. Il terminera la *Tentation de saint Antoine* définitive en 1874.

La même année, il écrit une pièce, *Le Candidat*, qui n'a aucun succès : il est cruellement déçu.

Il est en proie au désespoir et à la neurasthénie. Il habite Paris une partie de l'année, mais il n'est heureux nulle part. Il avoue ses fautes :

"J'ai été lâche dans ma jeunesse. J'ai eu peur de la vie. Tout se paie."

C'est une réflexion douloureuse d'une profonde vérité. Il entre, dans l'amour de l'art à la manière de Flaubert, de la lâcheté et de la peur des réalités.

Cependant Flaubert trouve quelque délassément dans la rédaction des *Trois Contes*, sorte d'intermède à l'élaboration de *Bouvard et Pécuchet* auquel il travailla les dix dernières années de sa vie.

Flaubert est toujours triste, des deuils cruels l'ont frappé : sa mère qu'il a toujours aimée, ses amis.

Il trouve quelque réconfort dans la formation d'un disciple qui sera un grand écrivain : Guy de Maupassant.

Il pense à d'autres romans qu'il n'aura pas le temps d'écrire. Lui qui avait vécu dans une bonne aisance et la sécurité, il eut dans les dernières années de sa vie des embarras d'argent. Il mourut fatigué, usé, dégoûté, d'une attaque d'apoplexie, à 58 ans.

* * *

Flaubert a eu la vie extérieure régulière et cossue d'un bourgeois grâce à l'indépendance et à la sécurité que lui assurait sa situation.

Mais intellectuellement, esthétiquement et moralement, il a détesté son milieu et son époque. C'est un révolté. Il n'a jamais pu s'adapter à la société bourgeoise. Il l'a haïe et méprisée.

Maupassant a eu raison d'écrire : "Il faisait de ce mot, bourgeois, le synonyme de bêtise et le définissait ainsi : J'appelle bourgeois quiconque pense basement. Ce n'est donc nullement à la classe bourgeoise qu'il en voulait mais à une sorte particulière de bêtise qu'on rencontre le plus souvent dans cette classe. Il avait du reste pour "le bon peuple" un mépris aussi complet. Mais se trouvant moins en contact avec l'ouvrier qu'avec les gens du monde, il souffrait moins de la bêtise populaire que de la sottise mondaine. Au lieu de sourire comme beaucoup d'autres de l'universelle niaiserie, de l'infériorité intellectuelle du plus grand nombre, il en souffrait horriblement. Sa sensibilité cérébrale excessive lui faisait sentir comme des blessures les banalités stupides que chacun répète chaque jour. Quand il sortait d'un salon où la médiocrité des propos avait duré tout un soir, il était affaissé, accablé comme si on l'eût roué de coups, devenu lui-même idiot, affirmait-il, tant il possédait la faculté de pénétrer dans la pensée des autres".

“... la bêtise humaine... le blessa assurément toute sa vie comme blessent les grands malheurs terribles et secrets.”

“Il la considérait un peu comme une ennemie personnelle acharnée à le martyriser et il la poursuivait avec fureur ainsi qu'un chasseur poursuit sa proie, l'atteignant jusqu'au fond des plus grands cerveaux. Il avait pour la découvrir des subtilités de limier et son oeil rapide tombait dessus qu'elle se cachât dans les colonnes d'un journal ou même entre les lignes d'un beau livre. Il en arrivait parfois à un tel degré d'exaspération qu'il aurait voulu détruire la race humaine.”

Mais si l'ordre social lui paraissait intolérable, si Flaubert était un révolté, il n'était pas un révolutionnaire, pas plus que Baudelaire. Il était trop pessimiste, il méprisait trop l'humanité pour songer à la changer par l'action et la révolution ; il ne songeait pas à la détruire par la violence. Il s'efforçait de fuir ce monde horrible et de se réfugier dans un monde bien à lui, celui de l'art. Baudelaire adoptera également la même attitude en essayant aussi des “parades artificielles”. C'est donc en partie par lâcheté, par apathie, par peur de la vie que de tels hommes trouvent un refuge dans l'art. Malheureusement il n'est jamais possible de s'évader complètement des réalités, elles sont toujours là, opprimantes. De telles natures sont immanquablement vouées à la souffrance. Ces hommes sont des déracinés, des inadaptes dans un ordre social médiocre, laid, vulgaire.

Pour Flaubert la littérature était toute sa vie. Voici ce qu'écrivait Mauissant :

“Nul ne porta plus haut que Gustave Flaubert le respect et l'amour de son art et le sentiment de la dignité littéraire. Une seule passion, l'amour des lettres, a empli toute sa vie jusqu'à son dernier jour. Il les aima furieusement, d'une façon absolue, unique.”

“Presque toujours un artiste cache une ambition secrète étrangère à l'art. C'est la gloire qu'on poursuit souvent, la gloire rayonnante qui nous place vivants dans une apothéose, fait s'exalter les têtes, battre des mains et captive le coeur des femmes”.

“Plaire aux femmes ! Voilà le désir ardent de presque tous. Etre par la toute-puissance du talent, dans Paris, dans le monde, un être d'exception, admiré, adulé, aimé, qui peut cueillir presque à son gré ces fruits de chair vivante dont nous sommes affamés !...”

“D’autres ont poursuivi l’argent, soit pour lui-même, soit pour les satisfactions qu’il donne : le luxe de l’existence et les délicatesses de la table”.

“Gustave Flaubert a aimé les lettres d’un façon si absolue que dans son âme emplie par cet amour aucune autre ambition n’a pu trouver place.”

Flaubert a eu la religion du style. Il a fait des efforts prodigieux pour le porter à la perfection. Il était obsédé par la conviction “qu’il n’existe qu’une manière d’exprimer une chose, un mot pour la dire, un adjectif pour la qualifier et un verbe pour l’animer.” Il se livrait à un labeur surhumain pour découvrir à chaque phrase ce mot, cette épithète et ce verbe.

Il travaillait avec un soin méticuleux le rythme de sa phrase, son harmonie et spécialement sa chute. Pour lui, la prose a un rythme comme la poésie.

A chaque instant il s’arrêtait pour déclamer ses phrases d’une voix mordante et sonore.

“Je me livre, disait-il, dans le silence du cabinet à de si fortes gueulades et à une telle pantomime que j’en arriverai à ressembler à Du Bartas, qui pour faire la description d’un cheval se mettait à quatre pattes et galopait, hennissait, ruait.” Mais cet écrivain faisait des vers assez moyens, Flaubert écrit une oeuvre remarquable.

Chaque phrase de son oeuvre a passé ainsi par une épreuve sonore, l’épreuve du gueuloir comme il disait.

Les habitants de Croisset avaient maintes fois entendu la voix claironnante de Flaubert martelant ses phrases et en forgeant les rythmes. Ils croyaient qu’il se disputait. C’était vrai mais c’était avec des mots, des vocables. C’est une lutte beaucoup plus tragique à certains égards que les querelles purement humaines. Elle est féroce car il n’y a rien de plus terrible que de vouloir faire exprimer à de simples mots et avec harmonie et art le monde extérieur et intérieur.

* * *

Flaubert a connu tout le côté tragique et héroïque de la vie littéraire.

Il a cru que pour être un véritable artiste, il ne fallait pas vivre ou tout au moins il fallait faire beaucoup de sacrifices. Le moment arrive toujours, pense-t-il, où il faut choisir entre la vie littéraire et les autres formes de la

vie : politique, sociale, domestique. Il est très difficile de tout mener de front. L'art est si exigeant que seul un surhomme pourrait le faire. On ne peut pas être un vrai artiste et un bon père de famille, un bon mari ou amant, un bon citoyen.

Flaubert a dit : "Tu peindras le vin, l'amour, la gloire, à condition, mon bonhomme, que tu ne sois ni ivrogne, ni tourlourou". Il écrivit également : "A dix-sept ans si j'avais été aimé, quel crétin je ferais maintenant".

En d'autres termes il faut choisir entre la vie et l'art. Flaubert avait renoncé à la vie. C'est un ascète littéraire, vivant comme un reclus à Croisset, morose, renfermé, méprisant l'humanité, contemplant, et adorant l'art.

* * *

Flaubert est un écrivain réaliste, objectif et impersonnel. Il a insisté sur ce fait que l'auteur ne doit jamais apparaître dans son oeuvre, jamais y faire de confiance. La littérature personnelle lui apparaît une forme de la prostitution.

Il semblerait donc qu'il est absolument inutile de connaître sa vie pour comprendre ses oeuvres. Ce serait la plus grande erreur. Les oeuvres de Flaubert s'éclairent singulièrement si on connaît sa vie, ses passions, ses haines, ses phobies et ses manies.

Tous ses livres, sous une forme impersonnelle, sont l'expression de lui-même et de sa vision de la vie. D'ailleurs il n'y a pas de jugement objectif. La photographie elle-même n'est pas objective. Le choix du sujet est essentiellement un acte personnel. Le tempérament de l'artiste ne peut pas disparaître de l'oeuvre.

Certes il y a dans les livres de Flaubert des personnages, des descriptions, des sujets en dehors de lui-même, mais les personnages centraux, la thèse fondamentale, c'est du Flaubert bien intime sous l'apparence de l'impersonnel et de l'objectif.

Madame Bovary, c'est Flaubert. Il a dit lui-même : "Madame Bovary, c'est moi". Saint Antoine, c'est Flaubert. Frédéric Moreau de *l'Education Sentimentale*, c'est encore un nouvel aspect de notre écrivain. *Bouvard et Péculchet*, ce sont encore Flaubert. *Salammbô*, c'est aussi typiquement du Flaubert par le choix étrange du sujet.

C'est vraiment le génie de cet auteur d'avoir su se multiplier ainsi dans tous ses personnages. Seul, d'ailleurs, un écrivain impersonnel peut arriver à réaliser ce tour de force. L'écrivain qui fait des confidences "se vide" beaucoup plus vite dans ses premières oeuvres.

Telle fut la tragique destinée de Flaubert. Ses souffrances ne furent pas inutiles. Il a créé une oeuvre durable.

HANS HOLBEIN LE JEUNE

Claire GERVAIS

L'activité des hommes supérieurs conserve toujours un mystérieux prestige et il arrive souvent qu'on en cherche vainement la clef dans les détails de leur existence. L'événement, l'anecdote nous sont matière à commentaires ; nous en composons nos portraits et jamais nous ne cesserons d'y faire miroiter le trésor des biographies. Mais sur cette mince armature qu'est une biographie, quelle variété de types, de mythes, d'atmosphère et, pour parler le langage des peintres : "de tons" !

Malgré le désaccord de certains de ses biographes, nous essayerons de concilier les principaux faits saillants de la vie et du génie de Hölbein.

Hans Holbein, surnommé le Jeune pour le distinguer de son père qui porte le même prénom, naît dans les toutes dernières années de ce merveilleux XVe siècle (où brillent de très grands peintres comme : Vinci, Michel-Ange, Dürer), à Augsbourg, capitale de l'ancienne Souabe. Longtemps on a dit que le jeune Hans était né en 1498. Depuis, d'après les derniers travaux d'érudits, on semble s'être mis d'accord sur l'année 1497. Son père, qu'on appelle Holbein le Vieux, est peintre et peintre estimé, mais cela ne l'enrichit pas. Car Augsbourg aime plus le luxe et le confort que l'art et la peinture n'y nourrit pas toujours son homme. En effet, dans cette ville opulente, où les banquiers trônent en rois, où d'anciens tisserands se font princes par leurs richesses accumulées, dans cette cité du négoce qui voit ses marchands armer des escadres pour l'Amérique et ses marchandes épouser des ducs de Bavière et des archiducs d'Autriche, la famille Holbein appartient à la classe d'artisans pauvres, excellents dans un métier d'art, mais si peu admis au banquet d'opulence qu'ils abandonnent bientôt Augsbourg pour passer en Suisse.

De ses deux fils, Ambrosius et Hans, Holbein le Vieux fait pourtant deux peintres, avec sans doute l'arrière-pensée de les envoyer peindre ailleurs. Il donne à ses fils l'amour de la vérité simple et les secrets d'un métier si

parfait que l'on confondra souvent plus tard ses ouvrages et son nom avec ceux de son fils illustre. Ambrosius, à vingt-et-un ans, est fixé à Bâle où il meurt prématurément. Quant à Hans, après avoir séjourné à Constance, il arrive à son tour à Bâle en 1515.

Bâle à l'aurore du XVI^e siècle est une des cités qui comptent dans l'Europe laborieuse et pensante. Elle a son université fondée en 1459 par le pape Pie II. Son entrée dans la confédération helvétique lui assure une paix que ses richesses et sa situation privilégiée, si tentante pour des voisins puissants, menaçaient jadis sans relâche. Dans cette ville intelligente, foyer de littérature, l'art est surtout représenté par la fabrication du vitrail et par l'imprimerie. Bâle en effet ne compte pas moins de seize imprimeurs, presque tous réputés dans l'Europe entière. Et dans un temps qui ne conçoit rien sans ornements et sans beauté, les livres nouveaux réclament une parure d'encadrement : on rehausse les pages de frontispices, de lettres ornées de vignettes qui éclairent le texte d'une façon puissante et précise. Dès les premiers jours, Holbein se place parmi les maîtres que recherchent les grands éditeurs bâlois. Ce sont ses travaux d'artisan qui le font connaître immédiatement. Dès 1515, il est en contact avec le principal imprimeur de la ville, Jean Froben, ami d'Érasme, le grand humaniste dont la cinquantaine devait s'éprendre d'une affection quasi paternelle pour le jeune Holbein. Dès lors, il n'y a plus qu'un seul Holbein, le vieux père devait mourir, sans avoir revu son fils, en 1524, dans un monastère d'Altenheim.

Ce fond de bon ouvrier, capable de peindre une façade de maison aussi bien que le portrait d'un évêque ou d'un seigneur, explique déjà le caractère du génie de Holbein. Et si dans l'oeuvre qu'il accumule, les images de sainteté, pour abondantes qu'elles soient, curieuses et fouillées, n'ont pas encore la profondeur mystique de l'opulent génie d'un Dürer, il travaille cependant avec probité, sur un fond de naïveté qu'il n'arrive point à masquer même avec les surcharges à la mode. Déjà Holbein semble entrer dans sa vocation définitive, celle d'un très grand dessinateur et d'un très grand portraitiste.

Érasme de Rotterdam, un des plus grands humanistes de la Renaissance, devait être le guide et l'appui le plus sûr du peintre. Tous deux deviennent de très grands amis et le peintre avec son génie et l'écrivain avec son talent servent la même cause : l'art. Dans l'ordre des oeuvres célèbres, il faut donc

d'abord s'arrêter à l'*Éloge de la folie*, pamphlet composé par l'humaniste pour Thomas Moore, homme d'État et écrivain anglais, auteur de l'*Utopie*, que Holbein illustrera aussi plus tard. Les illustrations de l'*Éloge de la folie* par Holbein, attestent la fertilité et le mordant d'un esprit plein d'humour.

La situation de Holbein s'agrandit à Bâle. Une bonne fortune lui fait créer deux chefs-d'oeuvre : deux portraits, celui du *bourgmestre Jacques Meyer et de sa femme*. Dès lors, on voit comment le peintre procède pour ses grands portraits. Il dessine d'abord sur le vif. Ce sont ses merveilleuses préparations à la mine d'argent et à la sanguine ou bien aux deux crayons. Ensuite, quand il a saisi le modèle en sa plus intime essence, il note les tons de chevelure, de carnation ou de vêtements. Cette manière de peindre explique peut-être pourquoi souvent les tableaux de Holbein sont trouvés un peu glacés dans leur perfection.

Mandé à Lucerne par un gros personnage de la ville, le bailli Von Hertenstein, Holbein couvre sa maison de peintures murales, s'exerçant pour la première fois à la fresque. Malheureusement, ces fresques sont détruites depuis un siècle environ. Entre 1517 et 1519, un brouillard s'étend sur sa vie. Plusieurs de ses biographes envisagent la possibilité d'un séjour en Italie, séjour dont on n'a guère de preuve, sinon l'influence de la Renaissance et de l'art italien sur les compositions de Holbein à cette époque. Vers 1519, il est de retour à Bâle et le portrait de *Boniface Amerbach*, un de ses amis, est daté du mois d'octobre de cette année-là.

Il est maintenant affilié au "Ciel", confrérie importante de peintres bâlois. C'est en 1520 qu'il épouse Elisabeth Schmidt, sensiblement plus âgée que lui et mère déjà d'un enfant. Dame Holbein doit aux anciens biographes de l'artiste une réputation bien établie de femme acariâtre et méchante. Mais les affirmations des anciens historiens de l'art sont souvent sujettes à caution, surtout si l'on en juge par l'expression du portrait que le mari fera de son épouse en 1528.

Durant les six années qui suivent, il connaît la joie de commandes nombreuses et il en profite pour produire avec abondance. La variété les caractérise autant que l'habileté du peintre : portraits, travaux d'illustration, tableaux de piété pour les églises, fresques sur les maisons, décoration de l'Hô-

Spécialiste pour les yeux



OPTOMETRISTE-OPTICIEN



Tél. CA. 7616
6761 St-Hubert
Montréal

Tél. 171
330 St-Georges
St-Jérôme

Tél.: HArbour 0456

Charlemagne Bourcier

Optométriste
Spécialiste de la vue
Orthoptique

1735, rue St-Denis

HA. 5544

Examen de la Vue

J.-Armand MESSIER, O.D.

OPTOMETRISTE

Spécialité :
Ajustement de verres contact

3435, rue ST-DENIS

MONTREAL

Nos hommages

AL. BENOIT-BENOIT PROTECTAL INC.

Jean-M. Tremblay, B.A.O., prés.

POUR VOS LUNETTES D'APPROCHE

1617, RUE ST-DENIS

MONTREAL

PLateau 4904

Tél. GRavelle 2495

TÉL. 4-3146

LES UNIFORMES



TOUS GENRES D'UNIFORMES LAVABLES

2400 des Carrières, MONTREAL

32, chemin Gouin, QUEBEC



**Votre livret de banque
est le miroir
de votre avenir !**

**LA BANQUE ROYALE
DU CANADA**

Une banque vraiment "Royale"



*Les fortunes les mieux assises
l'ont été par l'épargne.*

**LA BANQUE PROVINCIALE
DU CANADA**

VOTRE ALLIÉE

Au service du public depuis plus de soixante-quinze ans, la Banque Canadienne Nationale se préoccupe d'assurer le succès de ses clients, auquel est lié son propre progrès.

Désireuse de coopérer avec vous, elle vous fera le meilleur accueil, quelle que soit l'importance de votre entreprise ou de votre compte.

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

Actif, plus de \$400,000,000

552 bureaux au Canada

72 succursales à Montréal

DÉPOSEZ VOS ÉCONOMIES À

LA

BANQUE D'ÉPARGNE

DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTREAL
IL Y A UNE SUCCURSALE DANS VOTRE VOISINAGE

"COFFRETS DE SURETÉ"

LA SEULE BANQUE D'ÉPARGNE A MONTREAL

A VOTRE SERVICE

FIDUCIAIRES

DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE

MONTREAL

LIMITÉE

**EXÉCUTEURS
TESTAMENTAIRES
ADMINISTRATEURS**



**AGENTS
FINANCIERS
FIDUCIAIRES**

262 RUE ST-JACQUES OUEST, MONTREAL-1 PL. 3834

tel-de-Ville et, pour la cathédrale, décoration de ses grandes orgues. Il semble tout mener de front avec un égal succès. Sa renommée dépasse Bâle et l'appelle à Berne, à Zurich, à Soleure. Il pousse même jusqu'en France, où il copie dans la cathédrale de Bourges les statues funéraires de Jean, duc de Berry et de sa femme. C'est la période où sont exécutés la série des *Érasme*, les *Passions*, le fameux *Christ au tombeau* et où la *Vierge du bourgmestre Meyer* suit de près la *Madone de Soleure*. Mais cette période productrice est interrompue par la rigueur iconoclaste de la Réforme. En effet, dès 1521, les idées de Luther partagent Bâle en deux camps ennemis et il apparaît bientôt que l'avantage reste aux partisans de la nouvelle doctrine. Victoire funeste aux arts et surtout à la peinture, car les réformateurs condamnent avec le luxe des églises catholiques les tableaux de piété qui en font le principal ornement. Les commandes laïques par contre-coup se raréfient. "Les esprits sont à la Bible, non au portrait". À partir de 1524, Bâle entre dans une période agitée. Les partisans de la Réforme propagent leurs idées, les monastères sont saccagés et la révolte éclate dans la campagne bâloise. Terreur politique, terreur religieuse qui sévit sur toutes les villes de l'Allemagne, souffle sur Bâle, vide son Université et arrête ses presses. La famine survient et, en 1526, la peste. Les peintres sont dans la plus noire misère. La détresse de Holbein est grande. Il lui faut changer d'air. C'est alors qu'il songe à gagner l'Angleterre. L'amitié d'Érasme se trouve là à point. Le grand écrivain fait bénéficier l'artiste qu'il admire de l'expérience de ses voyages et surtout de son immense crédit en Angleterre. Il y possède de nombreuses et précieuses relations, au premier rang desquelles se place celle de Thomas Moore. C'est auprès de cet homme, l'un des plus en vue de la haute société et du monde politique anglais, qu'il commande Holbein, qui se décide à émigrer laissant à Bâle femme et enfants.

Quittant Bâle pour l'Angleterre, au lieu de se rendre directement à Calais, il se dirige vers les Flandres où il séjourne à Anvers, pittoresque et grouillante de richesses et de négoce ; centre des arts et de la navigation marchande. Il y étudie les œuvres de Van Eyck, de Memling et de Quentin Matsys. Et d'Anvers, il s'embarque pour l'Angleterre.

À son arrivée, le chancelier Moore accueille Holbein dans sa maison de Chelsea. L'humaniste raffiné, l'habile homme d'affaires connaît déjà le peintre qu'Érasme lui a souvent vanté comme "un artiste et artisan admirable".

Moore à ce moment-là, en plus d'être l'auteur d'un pamphlet à la Rabelais, est un avocat dont les revenus dépassent les cent mille francs et l'ambassadeur favori d'Henri VIII. L'accueil de Moore dépasse l'espérance de Holbein. Il lui ouvre sa maison, le présente à de grands personnages du royaume, pose pour lui et fait poser les siens. Dans ce pays où l'homme tient et entend tenir une place prépondérante, ce peintre de portraits ne fait que des portraits. D'abord des seigneurs et des courtisans, figures fermées, traits sculptés par mille épreuves, pantins humains dans des costumes somptueux. Holbein conserve son ancienne méthode, fixant une première esquisse sur le papier, puis composant de mémoire les images définitives.

Toutefois, la clientèle du peintre ne dépasse pas ce cercle tout de même assez restreint et il ne paraît pas qu'il ait pu parvenir encore jusqu'à la cour, même s'il rencontre peu de concurrence comme peintre. Londres compte cependant une aristocratie comblée des faveurs royales, une bourgeoisie nombreuse et les peintres de talent n'encombrent pas la place. Holbein ne fait-il rien pour les conquérir ? Éprouve-t-il soudain la nostalgie de Bâle ? Dans l'été de 1528 qui fut malsain à Londres, nous disent les historiens, il revient à Bâle. Il y retrouve la société sensiblement modifiée : Froben est mort, Érasme est allé chercher une atmosphère plus calme à Fribourg-en-Brigau ; toutes les églises sont dépouillées de statues, de tableaux et les haines religieuses sont exaspérées. On tue, on torture sous prétexte de comprendre et de défendre l'Évangile.

Dans ces conditions, il est difficile de travailler et c'est à peu près à ce moment, que faute de clients, Holbein fait cet émouvant portrait, *La femme du peintre et ses enfants*, dans lequel le peintre atteint une humanité et une simplicité très grandes. Puis il travaille pour les artisans, fournissant des modèles aux verriers, aux armuriers, aux orfèvres, aux joailliers et l'on attribue en plus à cette époque, la série de dessins de costumes de dames bâloises. Mais la lutte devient impossible et il songe de nouveau à repartir. C'est après avoir achevé la décoration d'une salle de l'Hôtel-de-Ville, décoration interrompue depuis huit ans, qu'aux premiers beaux jours de 1532, il se réembarque pour l'Angleterre et heureusement pour l'art, car la merveilleuse série des Tudors n'eût pas existé !

A son retour à Londres, il pense trouver un appui efficace dans l'amitié de Moore. Malheureusement, sous le règne d'Henri VIII, les faveurs changent

souvent de titulaire. Bientôt l'amitié de Moore sera compromettante, car la disgrâce et la mort guettent l'ancien chancelier. Il est heureusement bien accueilli par une importante colonie de marchands allemands qui occupe tout un quartier de Londres et il y exécute de nombreux portraits. Les commandes sont maintenant plus nombreuses et bientôt dépassent la colonie allemande. Déjà, il se rapproche de la cour et exécute des portraits de personnages attachés à la Maison royale. L'année suivante pose devant lui le lord-chancelier Thomas Cromwell dont la haute intervention devait le mettre en présence du souverain.

L'année 1535 fut funeste aux amis de Holbein ; le 21 juin, Fisher est décapité. Peu de temps après, c'est le tour de Moore, tous deux ayant refusé de reconnaître comme reine légitime, Anne Boleyn. Les jours de celle-ci sont d'ailleurs comptés. Henri VIII ne s'embarrasse pas longtemps des gens qui ont cessé de lui plaire. Le 15 mai, Anne Boleyn est décapitée et le lendemain, le souverain pour la troisième fois se marie : il épouse Jane Seymour.

Le portrait d'Henri VIII et celui de Jane Seymour commencent la série des Tudors. Le roi, très satisfait, charge le peintre d'une mission de confiance : celle de le renseigner par l'image sur la physionomie des aspirantes à la succession de la défunte. Les portraits se succèdent donc, et jamais peut-être Holbein n'a mieux fait. En 1538, il est envoyé à Bruxelles pour peindre Christine de Danemark, nièce de Charles-Quint. Mais que lui importent Jane Seymour, Luther, Moore et même Érasme ? Pour lui, ce sont des modèles, rien de plus. Il a l'indifférence admirable de l'artiste qui veut produire. Jamais il ne fut mieux maître de son génie. Holbein appartient à cette souche de peintres, parfaits exécutants, qui font du métier leur base, tout en ayant le grand art de ne pas s'y borner. Rubens dit en parlant de Holbein : "C'est le peintre de la vérité qui parle et qui pense".

En plus d'une gratification du roi, il obtient la permission de faire un voyage à Bâle. Quel retour dans sa ville d'adoption ! On ne veut pas le laisser repartir. Des offres avantageuses sont faites au peintre. On lui propose un traitement fixe pour s'occuper de l'architecture et des arts de la ville. Pourtant, à la fin de l'année, Holbein est revenu en Angleterre. En 1539, nouveau voyage au château de Duren pour faire le portrait d'Anne de Clèves qu'Henri VIII songe à épouser. En 1540, le mariage est célébré, mais déclaré nul six

mois plus tard et le roi épouse Catherine Howard dont Holbein fait aussi le portrait. Le règne de cette majesté est de courte durée : six mois plus tard, elle est décapitée et remplacée par Catherine Parr.

Avec la fortune et la gloire, Holbein mène une vie de gentilhomme dans l'intimité des grands seigneurs. Comme il possède tout de même des sentiments de père et d'époux, plusieurs de ses biographes disent qu'il s'était créé une nouvelle famille à Londres pour suppléer à l'absence de l'autre, en vérité trop loin. Il ne devait d'ailleurs plus la revoir. En 1543, la peste règne à Londres et la légende veut que le peintre en soit atteint. Le 29 novembre, l'orfèvre Jean d'Anvers exécute ses dernières volontés. Il demande que tous ses biens soient vendus pour payer ses dettes et faire un versement mensuel de sept shillings nécessaire à l'entretien de deux enfants qu'il laisse en Angleterre. Pas un mot pour sa femme à Bâle ni pour son fils, ce qui confirma l'opinion de ceux qui prétendent qu'il n'avait pas conservé une grande affection à la veuve Schmidt. La mort l'emporte pendant l'automne de 1543. L'imprécision au sujet de la date de sa mort provient sans doute de la cause du décès : la peste qui accumule les victimes et surmène les officiers de l'état civil. Il a quarante-six ans.

On ne saurait assez répéter que la vraie grandeur de Holbein, c'est son dessin. Personne n'a surpassé cette impeccable probité du dessin, cet art de comprendre et de résumer par quelques traits un personnage physique et un caractère moral. Un écrivain décrirait l'âme et un médecin ferait un diagnostic d'après ses esquisses. Elles contiennent l'être humain tout entier. L'homme est là, non point copié, mais saisi tel qu'il apparaît dans son ensemble, à ses pareils. Car il ne s'agit pas seulement de prendre le pastel, la sépia ou le pinceau et de répéter méthodiquement chaque trait, chaque teinte d'un visage, il faut voir l'homme en mouvement, vivant, pensant et aimant.

Si Holbein est un dessinateur fidèle, il l'est avec intelligence. S'il reproduit exactement ce qu'il voit, il élimine tout ce qui est inutile. Aucune passion ne l'échauffe, jamais il ne semble prendre parti, il n'a souci que d'être scrupuleusement vrai. De là, ce sentiment de perfection atteint sans effort apparent, que nous laissent ces visages de Bâlois et de Bâloises, ces trafiquants allemands, ces grands seigneurs et ces prélats anglais. N'étant nullement un visionnaire, un imaginaire comme Dürer, il perd peut-être de ses moyens, lorsqu'il lui faut évoquer ce que ses yeux n'ont pas vu. Pour qu'il se révèle tout

entier, il lui faut trouver une figure marquée par l'existence, plus expressive que belle, la pénétrer dans ses replis, et composer avec ce coup d'oeil foudroyant qui est celui du génie, l'essence et comme la synthèse d'un être humain. Ni rêveur, ni soucieux de mysticisme comme ses aînés, le bon maître savait sa route et reconnaissait le devoir d'y avancer chaque jour.

Holbein n'eut pas d'élève à proprement parler. Il ne tint pas école. La perfection atteinte dans ses dessins et ses portraits n'est peut-être pas matière d'enseignement. Si cette perfection ne s'apprend pas, elle éveille des vocations, dirige les efforts, inspire de l'idéal. Plusieurs grands portraitistes de France, d'Allemagne et surtout d'Angleterre où il eut une très grande influence, lui doivent une part de leur talent.

Admiré de ses contemporains, à Bâle d'abord, puis dans toute l'Allemagne, sa renommée s'étend bientôt jusqu'aux Pays-Bas et à l'Europe entière. Elle a survécu à sa génération, affronté la périlleuse épreuve des siècles et elle en sort même agrandie. Le génie de Holbein résiste au temps, car le peintre allemand du XVI^e siècle appartient aujourd'hui à l'art universel.

BIBLIOGRAPHIE

- Benoît (François) Holbein. Paris, Libr. de l'Art ancien et moderne, 1905.*
Cogniat (Raymond) Holbein. Paris, Ed. G. Crès, 1931.
Colombier (Pierre du) Histoire de l'art. Paris, Fayard, 1942.
Faure (Elie) Histoire de l'art. Paris, Plon, 1943.
Fosca (François) Histoire de la peinture suisse. Genève, Ed. Pierre Cailler, 1945.
Fougerat (Emmanuel) Hans Holbein. Paris, Alcan, 1914.
Gauthiez (Pierre) Holbein. Paris, Laurens, 1907.
Hans Holbein le Jeune. Collection les grands graveurs. Paris Hachette, 1914.
Hans Holbein le Jeune. L'oeuvre du maître. Paris, Hachette, 1912. (Collection des classiques de l'art).
Hourticq (Louis) Encyc. des Beaux-Arts. Paris, Hachette, 1925.
Larousse du XX^e siècle.
Réau (Louis) Les primitifs allemands. Paris, Laurens, 1933.
Valentin (F.) Les peintres célèbres. Tours, Mame, 1878.

UNE TENTATIVE D'UNION EUROPÉENNE

Jean MALABARD

A la fin du VIIIème siècle, un puissant empire chrétien s'étendait sur toute la région que nous appelons aujourd'hui le Proche-Orient. Cet empire d'Orient, Byzance, existait alors depuis quatre siècles, et devait rayonner encore pendant 650 ans d'une splendeur fastueuse.

En l'an 800, l'empire d'Orient demeure le seul rempart mais un rempart encore inattaquable contre le flot envahissant des Barbares qui avaient déferlé successivement de l'est. Déjà, à cette époque, des coups sévères l'avaient ébranlé et les invasions avaient quelque peu entamé son étendue primitive. Lorsque, en 395, l'empire romain fut partagé par l'empereur Théodore entre ses deux fils, Honorius et Arcadius, ce dernier se voyait attribuer, dans le cadre de l'empire Romain maintenu malgré la dualité géographique, un immense territoire dont la richesse et l'étendue dépassaient celles de l'autre partie, dont Rome demeurait la capitale.

Il restait en définitive un empire composé de populations assez homogènes. Mais de toutes parts, il était guetté par les ennemis qui l'entouraient. Son importance et sa fortune excitaient la convoitise de toutes les peuplades barbares qui rêvaient de son partage. Par des redressements prodigieux, il fallut rétablir la situation, compromise à chaque période où le pouvoir impérial se montrait au-dessous de sa tâche et elles furent fréquentes. Seule une poigne solide, d'autant plus impitoyable qu'elle était intermittente, pouvait maintenir les destinées de l'empire, et éviter la dislocation du dernier rempart de la civilisation et de la chrétienté en Orient.

* * *

Or, c'était une femme qui tenait les rênes du pouvoir. L'impératrice Irène, avec un sens politique et une fermeté qui firent défaut à trop de Basilei (nom que portaient officiellement les empereurs) régna pendant vingt-

sept ans, d'abord aux côtés de son mari, Léon IV, puis, au nom de son fils mineur Constantin VI, enfin à la majorité de celui-ci après avoir fait subir un traitement qui l'écartait à jamais du trône, comme empereur elle-même (elle se fit appeler Basileus, et non Basilissa pour bien marquer qu'elle détenait personnellement le pouvoir). Ce long règne fut, sinon l'un des plus glorieux de l'histoire byzantine du trône, l'un des plus bienfaisants. Et si, lorsqu'elle abandonna le pouvoir en 802, ses successeurs ne rencontrèrent que coups de force, désordres, violences, troubles, la faute n'en fut point à Irène dont la politique, au moins à l'extérieur, visa toujours à l'apaisement et à l'entente avec les peuples voisins. Le peuple byzantin admirait son impératrice autant qu'il la craignait.

Elle fut la première femme admise à exercer en son nom le pouvoir. D'autres l'avaient détenu, mais indirectement, quoique avec éclat. Le règne de Justinien fut aussi celui de Théodora, dont le nom reste inséparable de l'oeuvre immense de son mari. Elle était par excellence "l'impératrice divinisée par le sacre, associée au souverain par l'iconographie, obéie par tout l'empire, autant admirée par sa beauté que par son génie" (Ch. Diehl). Plus tard, aux environs de 830, une autre Théodora régnera, prenant modèle sur Irène, mais cette Théodora, elle, ne fera pas crever les yeux à son fils pour l'empêcher de régner, elle sera, au contraire, sa victime, puisque, pour l'écarter du pouvoir, il l'enverra finir ses jours dans un couvent.

Le règne d'Irène n'a pas laissé dans l'histoire le souvenir glorieux, fastueux, et quelque peu teinté de légende, de la première Théodora. Peut-être lui a-t-il manqué d'être l'épouse d'un Justinien. Si un critique impartial devait mettre en balance les mérites des deux célèbres impératrices — Théodora jugée personnellement sans l'appui de Justinien —, ceux d'Irène l'emporteraient. Car Justinien fut un souverain remarquable. Sa femme joua surtout un rôle de modératrice et de conseiller tout ensemble, afin de ramener à de justes proportions ses desseins politiques quelque peu téméraires et de maintenir à l'empire son orientation vers l'est, c'est-à-dire beaucoup plus vive vers Constantinople et Jérusalem que vers Rome.

* * *

Pendant ce temps des événements importants se préparaient en Occident. Jusqu'alors, nous l'avons dit, l'Empire byzantin était considéré

comme le continuateur de l'Empire romain. À cela deux raisons : Constantin, en transportant en 330 sa capitale sur les rives du Bosphore, avait en quelque sorte donné à la partie orientale de l'empire la prééminence ; celui qui conservait Byzance sous sa puissance pouvait se déclarer, puisqu'il siégeait dans la nouvelle capitale de l'empire romain, le successeur de Rome.

Mais la situation avait évolué dans l'Europe occidentale. La dynastie carolingienne avait sauvé la Gaule de l'anarchie, et son plus illustre représentant régnait à cette époque sous le nom de Charlemagne. Le nouveau souverain ne s'était pas contenté de l'héritage reçu des anciens rois, ses conquêtes s'étendaient à la Germanie et à l'Italie. Bientôt il allait atteindre le Danube et régner sur d'immenses territoires dont la superficie pouvait se comparer à celle de l'empire d'Orient. Sous son impulsion, l'unité de l'Occident se reconstituait, une unité chrétienne, comme celle de Byzance, mais plus respectueuse de l'autorité des papes, à qui les rois francs avaient demandé l'investiture. Charlemagne n'avait pas manqué à cette tradition encore récente, mais nécessaire, pour affermir et justifier son pouvoir aux yeux des populations conquises.

Le 25 décembre de l'an 800, nouvel Auguste, Charlemagne se rendit à Rome pour recevoir en grande pompe, des mains du pape, la couronne impériale. Ainsi la souveraineté tendait à s'équilibrer entre deux puissantes autocraties entourées d'une anarchie barbare et païenne.

Mais Byzance s'inquiéta de ce nouvel état de choses. Déjà amoindrie géographiquement par les défaites subies dans les régions frontalières, elle se voyait ravir le titre, qu'elle avait si jalousement conservé, d'empire romain et chrétien. D'autre part, sous le rapport territorial, l'empire de l'Occident prenait la succession de l'ancien empire de Rome, que Charlemagne prétendait reconstituer sur de nouvelles bases, comme l'héritage du monde antique. Irène ne pouvait s'opposer juridiquement à cette situation et aucune action politique n'était possible contre des territoires aussi éloignés.

* * *

Alors se produisit un événement imprévu, d'abord accueilli avec joie par Irène, mais dont la diffusion devait lui coûter son trône. Charlemagne envoyait des dignitaires chargés par lui de demander la main de l'impératrice. Ainsi naissait le projet de la fusion des deux empires, par l'union des deux

couronnes impériales : c'était là pour Irène le moyen inespéré de remédier à la situation que nous venons de décrire, sans avoir à combattre, et d'en retirer tous les avantages. L'authenticité de ce projet n'est pas absolument prouvée : si le témoignage de Théophane est formel, d'autres historiens sont moins affirmatifs et le discutent. Ils admettent des échanges diplomatiques, de bonnes relations politiques, moins certaine l'intention de s'unir des deux souverains.

L'idée n'était pas neuve, un projet identique s'était présenté quelques années plus tôt dans des circonstances un peu différentes. Constantin, le fils d'Irène, avait dix ans en 780, à la mort de son père. Les difficultés de toute nature au mieu desquelles se débattait l'impératrice à cette époque l'incitèrent à un rapprochement avec l'Occident, car il valait mieux, disait-on, "avoir le Franc pour allié que comme voisin". Une solution ingénieuse se présentait comme base d'une alliance avec les Francs : unir le destin de Constantin à celui de Rothrude, fille aînée de Charlemagne. L'impératrice entama dans ce but des pourparlers avec la cour de Charles, et, l'année suivante, deux hauts dignitaires de la cour byzantine vinrent à Rome, où Charlemagne se trouvait aux côtés du pape Adrien, pour solliciter officiellement la main de Rothrude en faveur de Constantin.

L'offre fut aussitôt acceptée avec faveur, sous l'oeil bienveillant du pape qui espérait faire cesser plus facilement le schisme oriental — déjà l'attitude d'Irène en faveur de l'iconoclasme lui avait attiré les bonnes grâces de la papauté — et les actes suivirent. Les fiançailles eurent lieu avec une grande solennité, et, en attendant de rejoindre plus tard la cour de Byzance, la fille de Charlemagne reçut l'éducation appropriée à sa grandeur future, dont elle devait apprendre déjà les rites et le cérémonial. Il semble que les deux jeunes gens aient accueilli avec joie ces projets qui devaient les réunir à la majorité de Constantin.

Mais la politique a ses exigences, et pour des motifs dont le bien-fondé apparut à Irène plus tard fort discutable, elle crut opportun de briser, en 787, ce projet de mariage. Diverses considérations, que nous énumérerons seulement, lui imposèrent cette décision. Le second concile de Nicée, tenu à Constantinople, avait réglé la question de l'iconoclasme, à l'avantage des vues d'Irène. Son entente avec le pape s'en trouvait renforcée ; les intrigues de la Cour s'étaient calmées, après les mesures impitoyables prises par l'impératrice,

aussi l'union dont elle rechercherait un surcroît de puissance ne lui paraissait plus si nécessaire. De plus, elle craignait de voir le gouvernement lui échapper lorsqu'elle ne serait plus que reine-mère et, comme telle, d'être écartée de toute action effective. Avec l'âge, le goût du pouvoir s'exacerbait en quelque sorte, et elle ne semblait plus prête à l'abandonner, fût-ce au profit de son fils et d'une reconstitution de l'empire romain. La princesse franque resta donc près de son père, tandis que Constantin, sous l'influence de sa mère, épousait une princesse arménienne du nom de Marie ; rendu inconsolable par la rupture de l'union dont il avait rêvé, il vécut ensuite une vie malheureuse avec une femme qu'il n'aimait pas et devait répudier quelques années plus tard.

On conçoit le dépit de Charlemagne devant une telle mesure, qui ne le blessait pas seulement dans son amour-propre familial, mais constituait un échec grave et public pour sa politique. Malgré le soin déployé par les annalistes francs pour masquer le rôle véritable d'Irène et attribuer à Charlemagne la paternité de la rupture, l'empereur rongea son frein, donnant à tort au Pape une large part des responsabilités. En réalité, à partir de ce moment, les relations avec la Papauté et la Cour de Byzance se refroidirent, allant presque jusqu'à la rupture ; la réconciliation des deux Églises, proclamée au concile de Nicée, s'avérait sans lendemain. Aussi est-il fort curieux de voir l'empereur Charles, après son sacre à Rome par le Pape Léon III, faire lui-même des ouvertures à la Cour de Byzance en vue de son mariage avec Irène. Au moment où Charlemagne apparaissait comme un rival de l'impératrice, il envoya à Constantinople deux légats chargés, en outre de la demande en mariage, d'accréditer une proposition de fusion des deux empires. À vrai dire, elle avait aussi envisagé ce projet qui flattait son orgueil et son amour de la domination. Cette fois, les avances furent réciproques, et ces intentions auraient pu aboutir, si elles n'avaient rencontré des obstacles dans l'entourage même de la souveraine.

Veuve depuis 780, c'est-à-dire depuis plus de vingt ans, Irène ne dédaigna pas les propositions de Charlemagne de réunir sur leurs deux têtes couronnées les titres d'empereurs d'Orient et d'Occident.

* * *

Mais le destin devait en décider autrement, au moment même où les émissaires étaient reçus avec de grandes marques de courtoisie, encouragés par le

ministre d'Irène, Staurakios, qui avait déjà réussi à traiter avec les Arabes, puis avec le Saint-Siège. L'idée était séduisante, mais irréalisable. Une telle union, sous le pouvoir de Charlemagne, ne pouvait aboutir qu'à la sujétion de l'Orient par l'Occident, alors que l'opinion byzantine était persuadée que l'empire franc, dernier venu, avait droit tout au plus à la protection de Byzance. Toute entente, envisagée sous cet angle, était impossible. L'empereur Charles, couronné par le Pape à Saint-Pierre de Rome, deviendrait évidemment, dans le cas de fusion des deux empires, seul autocrator, seul Basileus, Irène n'était plus que l'impératrice, c'est-à-dire que l'épouse de Charlemagne.

Une révolution de palais s'ensuivit à laquelle les ministres, le patriarche, les eunuques, participèrent. Les ministres et les eunuques, bien que fort dévoués à la personne de l'impératrice, s'émurent à la pensée de voir disparaître leurs privilèges, si Irène perdait le pouvoir effectif, avec le titre d'autocrator. Ils ne pouvaient qu'être solidaires de l'opinion, violemment hostile au catholicisme considéré par elle comme impie, et à l'idée que le pouvoir absolu détenu sans interruption jusqu'alors par les princes appartenant à l'empire, fussent-ils des usurpateurs, pourrait passer à l'étranger puissant, sans lutte, sans défaite, sans violence ; c'était contraire aux traditions byzantines. Enfin, le patriarche se rendait compte que le projet aboutirait à la fusion des Églises, donc au triomphe du catholicisme romain encore plus haï que l'infidèle. Et c'en serait fini de la situation privilégiée des patriarches à la tête de l'Église orthodoxe, en violation d'ailleurs des dispositions du concile de 381, réuni à Constantinople, qui avait proclamé le patriarche "le premier mais après l'évêque de Rome".

Les projets ambitieux d'Irène heurtaient trop de situations établies, trop de privilèges et de préjugés. Il était fatal que l'idée seule de leur réalisation possible entraînaît des réactions populaires extrêmement profondes. Il en sera de même plus tard lorsque les empereurs, dans un dessein politique, entameront des négociations avec Rome pour amorcer l'union des Églises.

Suivant la tradition, on chercha, dans l'entourage de l'impératrice, un successeur qui fut aussitôt sacré par le patriarche, à l'insu de la Reine. Ainsi alors qu'elle songeait à l'établissement du plus grand empire du monde, elle était sommée de se retirer. Elle aurait pu faire un coup d'État. On s'attendait à cette solution, conforme à l'énergie et à l'autorité d'Irène et établie

par de nombreux précédents. Cependant elle ne fit aucune résistance, abandonnant à la fois ses projets grandioses et le trône dont elle détenait le pouvoir effectif.

* * *

La retraite d'Irène, quelles que fussent les intentions de Charlemagne et du Pape, anéantissait toute idée d'empire unique. Les sujets de Byzance s'y refusaient, car peut-être plus perspicaces que leur Reine, ils avaient aussitôt compris le danger, et, plus réalistes, ils jugeaient l'empire actuel assez vaste plus viable qu'une combinaison chimérique, même très avantageuse en apparence.

Il serait vain d'épiloguer sur les conséquences d'une telle reconstitution. Peut-être aurait-elle préparé une formation des nationalités sous une souveraineté brillante en façade, mais inefficace en profondeur. Plus tard, au commencement du XVIII^{ème} siècle, un autre empire, celui du Grand Mogol, aura quelque analogie avec ce projet : chaque nabab y était maître sur son territoire en s'abritant derrière les ordres de Delhi. Tel n'était pas le dessein d'une opération destinée à unir deux régimes autoritaires, absolus dans leurs tendances comme dans leur action.

En politique, les solutions extrêmes sont dangereuses. Tandis que le projet de fusion était inquiétant, parce qu'il ne tenait pas compte d'aspirations légitimes, et finit par échouer, une collaboration entre l'Orient et l'Occident aurait été souhaitable et profitable. Faute de cet appui mutuel, les deux formations politiques, trop vastes, menacées de deux dangers : interne et externe, entourées de barbares, s'écroulèrent : l'une se démembra d'elle-même, et l'autre tomba sous les coups de l'étranger.

LA POÉSIE ARABE PRIMITIVE (1)

Thomas GREENWOOD,
professeur à la Faculté des Lettres.

V. — LA POÉSIE ET LES AUTEURS DES MOALLAKAT

Les caractères des Moallakat sont ceux des kacidas ou odes, dont nous avons déjà décrit les lignes essentielles et les origines historiques. Ces poèmes, de soixante à cent vers chacun, ne constituent donc pas un genre particulier ; mais ils manifestent une excellence dans la composition qui leur a valu un nom suggestif. Cette perfection se remarque par l'uniformité de la langue, qui ne présente pas d'expressions régionales ou populaires, et dont le caractère difficile plutôt qu'archaïque déconcerte le traducteur (9). Par ailleurs, malgré les différences de rang social de leurs auteurs, ils ne manifestent pas une grande variété dans les idées et dans les thèmes : ceux-ci sont peu nombreux et bien vite épuisés.

Les Moallakat ont une forme lyrique et subjective qui convient parfaitement à l'expression d'un état d'âme, d'un sentiment personnel, d'une expérience frappante dont l'auteur lui-même est le héros. Mais ils ne traitent pas d'idées générales ou de situations fictives, ce qui indique chez ces auteurs une absence d'imagination créatrice, et par conséquent une ignorance ou un manque d'intérêt pour les sujets qui ne les touchent pas directement. Il semble que le poète sémite ne s'attache pas à un sujet qui lui est étranger : aussi nulle trace chez lui de poésie narrative ou dramatique. Renan avait déjà remarqué que "la fiction des Sémites ne s'élève jamais au-dessus de l'apologue ; le conte leur est venu de l'Inde. Ainsi la poésie des Moallakat est sans contredit la plus subjective de toutes les poésies. Les poèmes de cette sorte n'ayant aucun objet déterminé et étant l'expression de la personnalité du poète, on ne peut

(1) La première partie de cette étude a paru dans la livraison précédente.

(9) Les principales Moallakat ont été traduites par plusieurs orientalistes. On trouvera une traduction à la fin de l'ouvrage de *Caussin de Perceval, Histoire des Arabes avant l'Islamisme* (Paris). A signaler aussi l'ouvrage de Bernhard Geiger, *Fünf Moallakat, und erklart* (Wien).

les désigner que par le nom même de leur auteur". Il convient donc de donner quelques notes sur la personnalité de chaque auteur de Moallakat, pour mieux comprendre le sens de leur effort poétique.

IMROU-AL-KAÏS. — La vie d'Imrou, fils du roi Hojr, chef de la tribu des Kinda, pourrait former à elle seule un merveilleux sujet de roman. Né dans le Nedjed vers la fin du cinquième siècle, il reçut le surnom d'*Al-Kaïs* en raison de sa naissance royale. Il dut manifester de bonne heure une sensibilité précoce ; car son père voulut le punir de son penchant amoureux en l'envoyant garder ses troupeaux en qualité de berger, condition humiliante pour un fils de roi. Imrou ne garda pas rancune à son père ; car après l'assassinat de ce dernier par des Beni-Assad, il se mit à la poursuite de ses meurtriers, au lieu de faire valoir ses droits au trône paternel. "Je m'interdis les plaisirs et le vin, dit-il, jusqu'à ce que j'aie tué cent guerriers des Beni Assad et coupé leurs cheveux du front comme trophée". La légende rapporte qu'à l'annonce de la mort de son père, Imrou était occupé à jouer une partie de dés. Sans paraître ému de cette nouvelle, il continua tranquillement sa partie, et quand elle fut finie, il prononça son terrible serment.

Mais le sort ne lui permit pas d'accomplir sa vengeance : après avoir longtemps combattu ses ennemis, il fut enfin vaincu par eux en 527, et se vit contraint d'errer de tribu en tribu pour ne pas succomber à la misère. De passage à Tabala, il jeta les trois flèches du destin à la tête de l'idole Doul-Kholosa, en signe de dépit pour la défaite qu'il venait d'éprouver. Il finit par se réfugier à Beni-Taï où il eut une joute poétique avec Alkama, fils d'Obda. Mais cette vie de poète errant ne convenait pas à un prince détrôné du tempérament d'Imrou. Ne trouvant pas de ressources en Arabie, il sollicite l'appui de l'Empereur Justinien en 531 pour faire valoir ses droits héréditaires au commandement des troupes maadiques. À la demande du prince de Ghassan commandant les troupes de Syrie pour le compte de Rome, l'Empereur Justinien autorisa Imrou à venir le trouver à sa cour à Constantinople, en lui promettant de lui donner la direction d'une partie de ses troupes contre les Perses qui menaçaient ses frontières.

Voici donc Imrou quittant l'Arabie pour Constantinople. En passant par la région d'Ablak, il déposa toutes ses possessions entre les mains du Juif Samuel, seigneur du château local, qui sut les garder avec fidélité. Car cet

homme honnête préféra voir tuer sous ses yeux son propre fils, plutôt que de livrer les trésors d'Imrou que le Prince de Hira lui fit réclamer par Harith-ben-Sélim, son mandataire. "J'ai fidèlement gardé la cuirasse du Kindite (allusion à la race d'Imrou), et je suis resté loyal alors que tant de gens trahissent !" Arrivé en 535 à Constantinople, Imrou attendit vainement la place que le vieil Empereur lui avait promise. Nommé finalement phylarque, il allait prendre possession de sa charge, quand il mourut à Ancyre par ordre de l'Empereur, pour avoir lever les yeux sur sa fille. La légende embellit encore cette triste fin, rapportant qu'Imrou périt empoisonné le corps couvert d'ulcères, par le don d'un manteau fatal.

La moallakat d'Imrou contient 79 vers où il chante sa bien-aimée et son noble coursier, son compagnon d'aventures. Si l'on n'y trouve pas d'idées générales, par contre ses descriptions sont d'une grande richesse, qui paraît parfois même excessive. Tout son poème reflète d'ailleurs le sensualisme qui caractérise l'Arabe et qui a dû certainement contribuer à son succès. La langue est facile et harmonieuse ; les vers soigneusement construits avec un rythme gracieux et selon un mètre strict. Les tableaux sont réussis et les comparaisons hardies ; enfin la naïveté de la narration ajoute au charme de sa lecture. Suivant l'opinion de Mahomet et de célèbres écrivains arabes, Imrou serait le plus grand poète de l'ère primitive de leur littérature ; et ses poèmes auraient servi de modèle à plusieurs de ses successeurs qui s'honorent de cette parenté littéraire. Ajoutons que la moallakat d'Imrou fut traduite en 1782 par Sir William Jones en anglais. L'édition de Hengstenberg (Bonn, 1823) contient aussi une version latine ; tandis que celle de MacGuckin Shane (Paris, 1837) renferme divers poèmes d'Imrou, une traduction de sa moallakat avec des notes, et la biographie de ce barde royal. Le texte original fut publié en 1848 à Leyde par les soins de Lette, et servit probablement à la traduction de S. Johamy faite vers 1880. Il existe aussi d'autres traductions de ce barde royal.

TARAFÀ. — Jeune poète de la cour d'Amrou, roi de Hira, l'impétueux Tarafa, de la tribu des Bakris, manquait autant de prudence qu'il avait du génie. Sa soeur KERNIK et son oncle MOTALAMMIS étaient également des poètes. Le roi Amrou, dont Tarafa s'était moqué dans ses vers, chargea le jeune satiriste d'une mission auprès du gouverneur de Bahreïn, pour se débarrasser de lui. Motalammis fut requis d'accompagner son neveu dans cette

longue aventure. En cours de route, les soupçons ou la curiosité du vieil oncle le portèrent à ouvrir la lettre de créance qu'Amrou leur avait donnée pour le gouverneur : à sa consternation, la missive ordonnait la mise à mort des deux hommes dès leur arrivée à Bahreïn. Malgré l'avertissement de son oncle, qui lui conseilla de s'enfuir en Syrie avec lui, Tarafa poursuivit son voyage avec un courage insouciant. Mais à peine arrivé à Bahreïn (vers 570) l'intrépide et imprudent poète fut enterré vif : il n'avait pas encore vingt ans.

En dépit de son âge, Tarafa reste l'un des meilleurs poètes de l'antiquité arabe, comme en témoigne la moallakat qu'il nous a laissée et qui fit l'admiration de ses contemporains. Son poème commence par une touchante description du chameau en insistant trop sur l'anatomie de ce compagnon précieux du nomade et du guerrier du désert. Puis il vante allègrement les satisfactions d'une vie dissipée consacrée aux plaisirs, au vin et à l'amour. Enfin, il termine par tracer les règles de conduite de la vie, telle qu'il la concevait, et qui marquent un contraste frappant avec les vers précédents. Car les conseils de ce chaïr adolescent sont bien plus raisonnables que ne le laissent supposer sa conduite légère : aussi Tarafa est-il l'un des rares poètes primitifs qui nous a laissé quelques maximes sérieuses. La meilleure traduction de son recueil de poèmes ou *diwan* est celle de Max Seligsohn (Paris, 1901). Celle de S. GOHAMY a été écrite vers 1881.

ANTAR. — Le poète militaire Antar, fils de Chaddad et d'une esclave abyssine, fut surnommé l'un des trois corbeaux du désert à cause de la couleur de sa peau. Son père ne voulut pas le reconnaître comme son fils et l'envoya garder des troupeaux et traire des vaches, occupation déshonorante pour le fils d'un guerrier. S'étant distingué dans un combat contre les ennemis de la tribu d'Abs à laquelle il appartenait, Antar fut déclaré libre et reconnu comme guerrier. Dès lors, sa vie est pleine d'aventures belliqueuses et de nobles faits d'armes, au point que ses exploits en firent le héros de sa tribu. Mais ses ennemis ne cessaient de le railler à cause de son origine, et ils s'étonnaient même que la tribu d'Abs ait un mulâtre comme protecteur. À quoi Antar leur répondait fièrement : "Ma mère était une négresse ; mais j'ai une épée pour défendre mes droits. Et aussi longtemps que je brandirai une lance, l'ennemi ne connaîtra point le repos". Après s'être illustré dans une guerre contre la tribu des Tamim, il entreprit une lutte contre celle des Beni-Taï, bien qu'il fut âgé et que ses membres n'eussent plus la vigueur d'autrefois.

HOMMAGES AUX DIPLÔMÉS

COMPAGNIE CANADIENNE DE CARRELAGES LIMITÉE
Directeurs : L. JOLY — J. ADAMS
37 ouest, rue JEAN-TALON, MONTRÉAL — TA. 7288

TUILE
MARBRE
TERRAZZO
VITROLITE

TUILE D'ASPHALTE — DE CAOUTCHOUC, ETC.

THE RANKIN COMPANY LIMITED

INGÉNIEURS INDUSTRIELS CONSEILS

1549 PLACE BURNSIDE

MONTRÉAL

Que ferez-vous de vos fils ?

DES MÉDECINS ?

DES AVOCATS ?

DES INGÉNIEURS ?

DES HOMMES D'AFFAIRES ?

Cela dépend naturellement de leurs talents, de leurs goûts,
des besoins de la société et de vos moyens.

Mais si vos fils ont les qualités requises et du goût pour les **carrières économiques**,
n'hésitez pas, et dès la fin de leur cours classique ou de leur douzième scientifique,

envoyez-les à

L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES

(affiliée à l'Université de Montréal et subventionnée par le Secrétariat provincial)

A ceux qui peuvent se payer une formation universitaire, elle offre un **COURS UNIVERSITAIRE**.
De trois à cinq années d'études conduisent à la **licence en sciences commerciales**, à la **licence en sciences actuarielles** et à la **licence en sciences comptables**, ce dernier titre donnant droit d'admission dans l'Institut des Comptables agréés (C.A.) de la Province.

Aux autres, elle offre un **COURS DE PRÉPARATION AUX AFFAIRES**, qui se donne le soir, permettant ainsi à l'étudiant d'acquérir la compétence nécessaire à son succès tout en gagnant sa vie.

DEMANDEZ NOTRE
PROSPECTUS GRATUIT

535, AVENUE VIGER,
MONTRÉAL



J. RENE OUIMET **LIMITÉE**

DISTRIBUTEURS EN GROS : FROMAGE, MAYONNAISE, VIANDES EN CONSERVES — WHOLESALE DISTRIBUTORS : CHEESE, MAYONNAISE, CANNED MEATS

QUEBEC

Tél. 5854

TROIS-RIVIERES

Tél. 5574-J

RIMOUSKI

Tél. 4314

FARNHAM

Tél. 2474

BUREAU-CHEF — HEAD OFFICE

4855, BOYER — MONTREAL

FALKIRK 3021

CHICOUTIMI

Dans une poursuite dangereuse, Antar tomba de son cheval et fut tué par un ennemi avant d'avoir pu se relever. C'était en 615 et le héros avait près de 120 ans. Sa mort mit fin à la guerre ; et malgré le désir de ses compagnons qui voulaient la venger, on racheta sa mort pour le prix de cent chameaux.

Dans les principales circonstances de sa vie aventureuse, Antar aimait à improviser de courtes effusions poétiques, où il nous livre son caractère et ses sentiments. Ses vers pleins de verve et d'enthousiasme belliqueux, incarnent en lui le type de ces hardis guerriers du désert, et résument en quelque sorte l'esprit poétique de l'Arabie primitive. Outre un diwan de 28 poèmes, Antar nous a laissé une Moallakat de 75 vers composés d'après le rythme khamil, où il célèbre son amante Abla à laquelle le destin ne lui permit pas de s'unir. Mais il est aussi célèbre comme rhapsode de la terrible guerre suscitée entre les tribus du désert à la suite de la victoire d'une jument sur un coursier favori : c'est là qu'il chante la bataille de Farouk où la bravoure des Abs sauva les femmes de la captivité. "Nous tournoyions, dit-il, comme la meule tourne sur son axe ; tandis que nos sabres s'écrasaient sur la tête des combattants". Très populaires parmi les tribus arabes, les aventures et les exploits d'Antar inspirèrent des générations de chaïrs : ils furent recueillis au neuvième siècle et formèrent *le Roman d'Antar*, épopée célèbre et puissante qui fournit la matière de nombreuses compositions (10). La traduction de sa moallakat est due à S. Johamy.

ZOHEIR. — À la suite d'une injustice qu'on lui fit dans le partage du butin, Zohéïr quitta la belliqueuse tribu des Mozin dont il était le poète, pour se réfugier dans celle des Gatafan. Il avait plusieurs chaïrs dans sa famille, dont son beau-père Hadjaïr, ses soeurs Selma et Khansa connues par leurs élégies, et ses fils Kab et Bodjaïr. Ce fut Kab qui composa la première satire régulière et qui fit le panégyrique de Mahomet dans des circonstances intéressantes : ayant d'abord parlé du Prophète et de sa religion en termes méprisants, il fut proscrit et ne put sauver sa vie qu'en se convertissant à l'islamisme. Peu après, il s'attira la faveur de Mahomet par la célèbre kacida connue sous le nom d'*Ode du Manteau* ; car entendant réciter ces vers

(10) *Le Roman d'Antar* qui était bien connu à l'époque des Croisades fut traduit en 1875 en français. Il inspira la composition musicale de Rimsky-Korsakov (1893) du même nom, le drame en vers de Chukri-Ganem (1910) et le drame lyrique de Gabriel Dupont (1921), qui est souvent au programme de l'Opéra de Paris.

“Le Prophète est un flambeau qui éclaire le monde. C'est un glaive que Dieu a tiré pour frapper l'impiété”, Mahomet lui jeta son manteau comme marque de satisfaction. Quant à Khansa, la soeur du poète, elle eut le triste honneur de prononcer l'éloge funèbre de Zohéïr, dans une tendre élégie (en 627) qui la classe parmi les rares femmes-poètes de cette époque lointaine.

La Moallakat de Zoheïr célèbre la sanglante querelle et la réconciliation des tribus des Abs et des Dhobyen tout en nous donnant un tableau pittoresque de la vie bedouine. Son diwan compte aussi des poèmes à tendance morale et didactique. Les vers qu'il adresse à son protecteur Harim, qui lui envoyait de magnifiques cadeaux pour la moindre louange, contiennent souvent des exagérations qui cadrent mal avec les moeurs simples et les scrupules religieux de leur auteur. Mais toutes les compositions de Zoheïr se distinguent par le soin qu'il apportait à ses poèmes, au point qu'on les surnommait “les poésies âgées d'un an”. Zohéïr évitait l'emploi d'expressions inintelligibles et s'abstenait d'emprunter des vers à ses confrères pour les insérer dans ses poésies. Malgré la concision de certaines de ses compositions, on y trouve la brièveté unie à l'abondance.

LEBID. — La Moallakat et le diwan de Lebid (560-661) se rapportent surtout à son frère Arbed qui fut frappé par la foudre au retour d'un voyage à Médine. La douleur de cette mort inspira au poète des images inattendues comme dans ce vers “L'homme n'est qu'une flamme légère Qui se convertit en cendres après s'être élevée dans l'air”. S'étant rendu à Médine pour consulter le Prophète au sujet de son oncle malade, Lébid eut l'occasion d'entendre réciter le Coran au milieu d'un profond recueillement. Cette expérience fit une telle impression sur lui, qu'il se convertit publiquement à la religion nouvelle. On cite même le passage qui aurait provoqué sa conversion : “Le marché ne profite point à ceux qui ont acheté l'erreur avec la monnaie de la vérité ; car ils ne se dirigent plus dans la droite voie. Ils ressemblent à ceux qui, saisis par la frayeur de la mort et le fracas du tonnerre, se bouchent les oreilles de leurs doigts lorsqu'un nuage gros de ténèbres, d'éclairs et de tonnerre fond du haut des cieux ; pendant que le Seigneur enveloppe de tous côtés les infidèles. Peu s'en faut que la foudre ne les prive de vue ! Si Dieu le voulait, il leur ôterait la vue et l'ouïe, car il est tout-puissant. Ô hommes !

Adorez votre Seigneur, celui qui vous a créés, vous et ceux qui vous ont précédés. Adorez-le, car peut-être vous le craindrez” !

Après s'être converti à l'islamisme, Lébîd n'écrivit plus de poésies ; de sorte que son diwan se rapporte entièrement à la période païenne de sa vie. Dans la suite, il consacre son génie à chanter le Prophète et le Coran, dont il admire surtout les réformes sociales qui ont fait succéder à la vie de misères, de luttes et de rapines des arabes nomades, l'établissement d'une force publique pour la protection de chacun, la fondation de maisons de secours pour distribuer des vivres à ceux qui sont pauvres, et enfin l'organisation d'un trésor public qui donne à chacun le salaire auquel il a droit. La légende rapporte qu'avant de mourir, Lébîd prescrivit à ses filles un deuil d'une année. en leur disant : “À ma mort, gardez-vous de vous déchirer le visage ou de raser votre chevelure. Mais dites plutôt que votre père n'a jamais abandonné son allié ou trahi la confiance de son ami. Répétez ces paroles jusqu'à ce qu'un an soit révolu ; puis allez en paix. Car celui qui a pleuré pendant toute une année a fait son devoir et ne mérite aucun reproche”. Dans le diwan de Lébîd comme dans les poésies de ses contemporains, la grosse sagesse se manifeste dans les conseils et les analogies que ces ancêtres de la littérature arabe offrent à la postérité à travers leurs contemporains.

NABIGHA. — Poète de cour sous le règne d'Abou-Kabous, Nabigha de la tribu des Dhobyan vécut à Hira qui devint l'un des centres littéraires du pays. Il eut bien des avatars pendant sa longue vie (535-615), et il s'acquît une grande réputation par sa générosité comme aussi par les flatteries qu'il savait adresser aux grands de la cour. Exilé à Damas pour avoir usé de trop de liberté envers la reine dans ses vers, Nabigha se rendit à Damas chez le prince Ghassan Amrou-ben-Harith, qui lui fit un bon accueil. À la mort de ce prince, il retourna à Hira et rentra en faveur auprès d'Abou-Kabous auquel il adressait ses poèmes, et dont il recevait de grandes libéralités. Après la mort de son bienfaiteur, il se retira dans sa tribu pour y finir ses jours. Son diwan contient des compositions caractéristiques sur ses tribulations et sur les personnages qu'il avait rencontrés dans sa vie.

ASHA. — À la limite du grand désert de Dahna, dans le village de Manfouha, un tertre indique le tombeau d'Asha, enfant de cette région lointaine de Nedjed. Plein de talent et de l'esprit d'aventure, ce poète errant por-

tait ses vers à travers toute l'Arabie, depuis l'Hadramaut jusqu'à Hira près de l'Euphrate. Maître du panégyrique, de l'ode et de la satire qui le rendait redoutable à ses adversaires, Asha est surtout célèbre par une Moallakat où il fait allusion à la bataille de Dhukar (c. 604-614), des Bakris contre les Perses, et à d'autres événements historiques survenus à son époque en Arabie centrale. Dans son diwan, il a chanté Horaï l'esclave noire qu'il aimait à cause de sa belle voix. Ce qui lui valut surtout l'admiration de ses contemporains, c'est un long poème en faveur de Mahomet et de sa mission. Pourtant Asha était monothéiste et croyait à la résurrection des corps et au jugement dernier ; ce qui indique l'influence de ses amis chrétiens de Hira chez qui il achetait son vin. La richesse des images et la variété des rythmes qui distinguent les poésies d'Asha, le font placer par beaucoup d'anciens et de modernes à côté d'Imrou et de Zohéir, dont l'art poétique provoque l'admiration générale.

DERNIÈRES MOALLAKAT. — Nous ne faisons que mentionner les autres Moallakat et leurs auteurs dans cette section, en commençant par Abid-ibn-Abras de la tribu des Beni Assad et adversaire mortel d'Imrou, dont la tribu des Kinda guerroyait sans merci contre la sienne. Dans son traité *Poésie et Poètes*, l'écrivain Ibn-Kotaïba, qui vivait au neuvième siècle, vante le mètre libre (irrégularité de l'ordre et du nombre des vers) employé par Abid-Ibn-Abras qu'il considère comme un des grands poètes de l'antiquité. Amrou-Ibn-Kolthoum célèbre dans ses grands poètes de l'antiquité. Amrou-Ibn-Kolthoum célèbre dans ses vers la tribu des Taghlib et de ses nobles familles. Mais toute sa Moallakat n'est qu'un défi lancé au roi Hira, au puissant Amrou-ben-Moundir, que le poète devait tuer plus tard pour venger un outrage fait à sa mère. Aussi est-il le héros des Taghlib qui apprirent ses vers par coeur. La Moallakat de Harith-Ibn-Hilliza, qui vivait aussi à Hira sous le règne d'Amrou, est une ode guerrière célébrant la lutte mortelle entre les Bakris et les Taghlib, rappelant les combats où ses adversaires furent vaincus et les affronts impunis qu'ils durent subir de la part des vainqueurs. Harith jouit d'une grande faveur à la cour de Hira qui partageait avec celle de Ghassan le rôle de protecteur des poètes. On pourrait ajouter à ces noms celui d'Alkama de la tribu des Tamin, qui était autant poète que guerrier. Grâce à son talent dans les vers, il sut obtenir du prince de Ghassan la grâce de nombreux prisonniers de sa tribu. Pour le remercier de cette générosité,

Alkama lui adressa une ode que beaucoup rangent à côté des *Moallakat* pour sa valeur : en effet, on y trouve une foule de détails charmants sur la vie du désert, et des comparaisons frappantes et heureuses, comme celle de la chamelle qui le portait à travers le désert, avec l'autruche aux grandes pattes qui s'éloigne de son nid pour chercher de la nourriture.

POÈTES MINEURS. — Pour faire bonne mesure, qu'on nous permette de donner quelques indications rapides sur quelques poètes mineurs qui enrichissent la poésie arabe primitive. Les deux poètes brigands Taabatta et Chanfara viennent en premier lieu. Mulâtre comme Antar et admiré de ses compagnons comme lui pour sa ruse et son courage, Taabatta est le type du poète bédouin qui célèbre ses propres aventures dans de courtes improvisations poétiques. On lui demandait un jour ce qui le rendait victorieux contre ses ennemis, alors qu'il était petit et malingre. "C'est mon nom, dit le brigand. Quand je rencontre quelqu'un, il suffit qu'il l'entende pour qu'il me donne tout ce que veux". Un riche arabe, voulant profiter de cette renommée lucrative, proposa au brigand d'échanger son nom contre le sien, moyennant de précieux présents. Taabatta céda et prit le nom d'Abou-Wab. Mais en parcourant les tribus, il chantait son aventure en disant : "Quand même nous aurions changé de nom, qui peut donner à Abou-Wab la patience avec laquelle je supporte les malheurs, et mon courage indomptable en face de l'adversité ?"

Or, un homme pouvait égaler ces vertus : c'était Chanfara son compagnon, le poète-brigand aux grosses lèvres. C'était le plus habile coureur de sa tribu et un guerrier redoutable. Ayant juré de tuer cent ennemis de la tribu des Salaman qui faisaient la guerre à la sienne, il avait déjà fait 99 victimes, quand Asis-ben-Djaber, son rival à la course, le surprit dans une gorge et le tua. Mais une curieuse légende rapporte qu'en passant près de son crâne, un de ses ennemis lui donna un tel coup de pied, qu'il se fit une profonde blessure dont il mourut. Chanfara aurait recommandé à ses amis de ne point l'ensevelir ; mais son brave compagnon Taabatta prononça son oraison funèbre devant la tribu. Chanfara est célèbre dans la littérature arabe par sa grande ode dont tous les vers se terminent par la lettre lam, ce qui lui valu le surnom de *Lamiya-el-Arab*, bien que plusieurs philologues doutent de la paternité de ce poème.

Le poète chrétien Abi-ben-Zaïd appartenait à une noble famille de Hira. Son père voulait faire de lui un diplomate comme lui-même, et il obtint qu'il soit envoyé à Constantinople comme ambassadeur. Mais le jeune homme préférerait la liberté et la poésie aux fonctions officielles. Aussi se rendit-il à Damas, où il composa son premier poème, et de là il se mit à parcourir les villes de la Haute-Arabie en chantant les délices du vin. C'est qu'Abi était chrétien, et qu'il avait beaucoup d'amis parmi les marchands de vin chrétiens qui avaient monopolisé ce commerce lucratif en vendant leur boisson aux buveurs intrépides du désert. Aussi ses vers bachiques ont été conservés pieusement. On dit qu'il mourut étranglé dans une prison où il fut jeté pour s'être mêlé de trop près à des affaires politiques. Pour mettre au point la présence d'un poète chrétien parmi les Arabes païens ou musulmans, disons que le christianisme avait fait beaucoup de prosélytes en Arabie à ses débuts. À ses frontières, la Syrie était couverte d'églises et de couvents ; et la Mésopotamie aussi était chrétienne depuis longtemps. Les princes de Ghassan à Damas et de nobles familles à Hira avaient embrassé le christianisme. Et les caravanes qui descendaient sans cesse des voisins du nord vers l'Arabie, avaient souvent des marchands chrétiens qui faisaient ainsi connaître leur religion aux nomades du désert. C'est après la prédication de Mahomet que le prosélytisme en Arabie devint difficile sinon impossible.

À cette époque, il en était de même du judaïsme qui s'était bien établi en Arabie avec les colons juifs installés dans le nord de l'Hedjaz. Mais ceux-ci n'avaient conservé de leur race que leur religion ; car ils avaient déjà l'arabe comme langue. Ils purent ainsi avoir des poètes comme les nomades du désert, dont le plus célèbre est Samuel, seigneur du château d'Ablak, près duquel les Arabes tenaient souvent leurs marchés. Samuel s'est fait un nom dans l'histoire pour sa fidélité à la foi jurée. On se souvient qu'il préféra voir mourir son propre fils sous ses yeux, plutôt que de livrer les richesses et les armes que lui avait confiées Imrou-al-Kaïs, le barde royal. "Je ne rendrai pas l'argent qui m'a été confié . . . J'ai fidèlement gardé la cuirasse du Kindite ; et je suis resté loyal, alors que tant de gens trahissent !"

La bravoure et la générosité d'Orwa, de la tribu d'Abs, lui firent partager dans le coeur de ses compagnons les honneurs qu'Antar avait eus jusqu'alors : le puissant guerrier mulâtre restait leur héros, et Orwa partageait avec lui la gloire du poète. "Pour moi, disait-il dans ses vers, je donnerais mon

corps pour nourrir mes hôtes, et je me contente de boire une eau pure". En parlant du pauvre, Orwa s'exclamait : "Que Dieu couvre d'ignominie le pauvre qui se glisse sur le sol tendre pour piller les charges des chameaux en s'enveloppant de la nuit obscure. Mais que le pauvre est beau, quand sa joue est éclairée par la flamme du feu emprunté au voisin ! S'il rencontre la mort dans la razzia, c'est une fin glorieuse ; et s'il acquiert la richesse, il s'en est rendu digne".

Voici le noble Hourthan de la tribu d'Adwan, qui était autrefois puissante par le nombre et le courage de ses guerriers, mais qui est maintenant ruinée à la suite de dissensions intérieures. Cette situation inspire à ce poète de belles élégies sur la ruine de sa tribu. "Les soutiens de la tribu d'Adwan, chante-t-il, étaient semblables aux serpents qui rampent sur la terre ; ils ont voulu s'élever à l'envie les uns contre les autres ; mais ils n'ont rencontré que le néant. Les soutiens de la tribu d'Adwan se sont passé une coupe entre eux ; malheur à ceux qui ont bu ! Ils ont péri, ou ils se sont réfugiés dans le désert ! Ne vous étonnez pas de ces événements : c'est la fortune et le destin qui nous ont accablés !" Les conseils qu'Hourthan donne à son fils impliquent une morale et des sentiments d'une grande élévation. "Sers-toi noblement de tes biens. Rends-toi le frère des hommes généreux chaque fois que tu pourras former avec eux des liens fraternels. N'oublie jamais, quelque grande que soit la distance, ce que tu dois au frère de ton frère ou au pauvre. Mais surtout dans les combats, précipite-toi au plus fort de la mêlée, lorsque même les héros les plus intrépides refuseraient de foncer sur l'ennemi".

La générosité proverbiale de Hattim le poète lui valut des ennuis dès sa jeunesse. Un jour qu'il gardait les chameaux de son grand-père, une caravane de chaires vint à passer près de son campement. Poussé par l'ambition d'être publiquement reconnu comme le plus généreux des hommes, Hattim s'empressa de distribuer tous ses chameaux à ces nomades. Mais son grand-père ne put lui pardonner cette fantaisie : aussi abandonna-t-il Hattim dans le désert avec une seule esclave et une jument. Cette aventure le fit naître à la poésie. "Je n'ai pas souffert du départ de grand-père et de sa famille, quand je fus abandonné seul dans le désert, loin de mes parents. Car en prodiguant ma fortune au moment où la guerre montre ses dents hideuses et tordues, je me suis acquis une gloire universelle".

Enfin Cumaya de Taïf composa des poèmes religieux qui eurent une grande influence sur les Arabes. Tout en étant resté païen jusqu'à sa mort, il s'inspirait beaucoup des doctrines juives et chrétiennes dans ses vers. Il avait appelé le Jugement Dernier "le Jour de la Déception Mutuelle", expression qui a passé dans le texte du Coran. Plusieurs le considèrent comme un précurseur de Mahomet ; et la légende prétend même qu'il aurait désiré que Dieu l'élut pour son prophète. Oumaya est l'auteur d'une Ode adressée au Roi du Yemen Saïf pour le féliciter d'une victoire que ce prince avait remportée sur les Abyssins. Mais il excellait surtout dans les sujets religieux ; et ses poésies servirent à son insu à propager parmi les Arabes les idées dominantes du christianisme.

VI. — CONCLUSIONS

Les indications générales et les détails particuliers que nous avons donnés des premiers poètes arabes, nous révèlent certains traits qui se rattachent à nos remarques initiales et qu'ils convient de lier en faisceau en matière de conclusion. Nous voyons tout d'abord qu'en ces temps reculés, l'inspiration poétique et la transmission des premiers poèmes suivent un mouvement identique à celui des autres littératures primitives. Cela tient aux conditions mêmes de la psychologie humaine et les réactions spontanées de l'intelligence et du coeur, aux nombreux stimuli de la nature avec ses caractères spécifiques et de l'environnement social.

Nous voyons ensuite que les thèmes courants de la poésie primitive arabe trouvent d'impressionnants parallèles avec les littératures du même genre sous d'autres latitudes. Ici encore, il s'agit des mouvements de fond de l'âme, qui sont toujours les mêmes en raison de l'unité de la condition humaine. Aventures, héroïsme, amour, vertus morales et guerrières, tous ces thèmes se retrouvent partout dans le monde de la communication de la pensée. Les cadres géographiques et sociaux de chaque peuple fournissent les seules spécificités inévitables à l'expression de ces thèmes. Le caractère désertique de l'Arabie, la vie nomade de ses habitants, colorent nécessairement à leur manière les effusions poétiques de ses premiers bardes.

Pourtant, il est un trait fondamental qui, en dépit des exigences de la condition humaine et des déterminations des cadres naturels, distingue le poète oriental en cette époque lointaine. C'est qu'il ne manifeste pas encore

un esprit créateur ou une imagination intense. Qu'on n'aille pas chercher dans ces premières poésies des pensées profondes ou d'un ordre élevé. Sous l'élan d'une passion immédiate, le chaïr exprimait ses sentiments sans grande réflexion dans de courtes effusions rythmées. On pourrait dire ainsi que sans être nécessairement matérialiste, l'Arabe jouit de la vie comme elle vient, sans élever ses considérations sur le plan universel. Les mêmes thèmes reviennent donc avec des variations plus ou moins heureuses.

La richesse des images est indépendante de cette pénurie d'idées générales ; car elle prend sa source dans les mille détails de la vie du nomade dans son cadre particulier. En vertu de son nomadisme, l'Arabe restait plus directement en contact, si l'on peut dire, avec la nature qui le ceint de toute part. Aussi vit-il naître en lui de bonne heure un sentiment intime des choses qui l'entourent dans leur sauvage beauté. La même lune jouant sur les dunes poussiéreuses du désert, ne produit pas le même effet que l'astre de la nuit caressant les crêtes de montagnes neigeuses ou les cimes des forêts du nord. Mais l'Arabe enregistrait passionnément l'effet que la nature avait sur lui : gracieux et concis, il dépeint en deux mots l'objet qu'il veut décrire, d'une manière immédiate et tangible pourrait-on dire.

Voici la caravane en marche surprise par l'ouragan dans le désert, l'affairement d'un camp près d'une oasis, le silence de la nuit coupé parfois par le cri de l'hyène, le scintillement des étoiles dans le ciel, ces mille bruits du désert qui donnent des sensations incomprises par ceux qui n'y sont pas initiés. Voici la rage du simoun qui dégage une chaleur suffocante accompagnée d'énormes tourbillons de poussière capables d'asphyxier ceux qui ne savent pas se protéger contre ses effets : roulé tout tremblant dans son burnous, le nomade attend avec une résignation fataliste que le cyclone ait tordu les derniers arbustes desséchés par l'ardeur du soleil, qu'il ait brûlé fleurs et pousses sauvages, seuls accidents dans cette mer de sable, seule nourriture du noble méhari qui forme sa richesse principale. Voici le désert avec ses dunes mobiles au gré des vents qui "chevauchent l'une derrière l'autre comme les vagues d'un océan pétrifié", avec ses décevants mirages, avec cette vision d'eau qui semble fuir chaque fois qu'on s'en approche. Voici enfin les joies de l'étape après un voyage fatigant, le bruissement des palmiers qui procurent une ombre rafraîchissante, l'appel discret de la source limpide qui désaltérera les gosiers brûlants des voyageurs, l'amitié des feux du campement où chacun aura une histoire à raconter.

Avec ces péripéties, l'Arabe fera remarquer les particularités des animaux et des plantes du désert, la rapidité de la gazelle fuyant devant le chasseur, la vitesse de son cheval de race, la démarche saccadée du méhari qui plie en deux son cavalier en donnant le vertige aux novices. Et ses relations pacifiques ou violentes avec les hommes du désert lui permettraient aussi de s'élever à une autre sphère de sentiments : ce sont alors les douceurs de l'hospitalité ou les ivresses de la razzia, les plaisirs de l'amour ou les défis des champions, les flatteries pour les héros et ses bienfaiteurs ou les railleries pour les lâches ou les ennemis, vaincus. L'ode et la satire s'affirment ainsi comme les genres naturels des poètes primitifs.

Un second trait qu'il convient de signaler, c'est le sensualisme du poète oriental. C'est là d'ailleurs un caractère qui a été signalé par tous les historiens, et sur lequel Sismondi a particulièrement insisté dans son *Histoire des Littératures du Midi*. Tout en expliquant ce caractère en fonction des conditions géographiques et climatologiques de l'Arabie et de l'Afrique du Nord, certains sont allés jusqu'à le considérer comme une marque de supériorité de l'oriental sur le poète occidental. Sans discuter cette thèse, nous dirons que le sensualisme oriental fournit certainement un élan, des images, une manière capables d'enrichir techniquement la production de ses poètes. Mais d'autre part, il constitue un appauvrissement par la répétition, s'il n'est pas supporté bien haut par d'autres qualités.

Enfin, on pourrait insister sur l'attitude populaire du poète oriental, par contraste avec l'isolement souvent recherché par la muse occidentale. Celle-ci poursuit trop souvent un idéal irréalisable, elle aime à mépriser la foule en voulant s'éloigner d'elle pour mieux suivre son inspiration. C'est alors que du fond de son isolement ou du piédestal de son individualité, le poète occidental se tourne vers la foule pour lui commander son admiration. Mais celle-ci a aussi son orgueil ; et froissée de se voir dépasser par un homme qui est souvent un génie, elle le traite de fou, et veut le rabaisser à elle par le ridicule. Par contre, le poète oriental est l'homme du peuple, il est son bien-aimé, son héraut et son prophète. Ne s'étant point isolé de la foule, il n'a guère besoin de descendre vers elle, car le peuple est à son niveau. L'oriental retrouve ainsi dans les accents de ses poètes ses propres sensations, ses propres émotions, ses propres illusions. Aussi lui fait-il confiance, en lui donnant par là même le courage de l'élever plus haut en s'identifiant avec tous ; il s'aban-

donne à la mélodie de ses rythmes et de ses images ; il vit passivement en laissant un autre penser pour lui et sentir pour tous. Ces circonstances expliquent par ailleurs la grande influence des poètes arabes sur leur milieu et la couleur de leurs improvisations.

Il y a certainement une note romantique dans ces traits spécifiques de la poésie arabe. Mais nous ne voulons pas débattre ici la question controversée de l'influence véritable de la poésie orientale sur la gestation du romantique européen. On y trouve certainement des sources plus directes dans le primitivisme scandinave et dans le génie médiéval. Ceci est d'autant plus vrai, que le mouvement romantique est parti du nord avant de s'épancher sur le reste de l'Europe. Mais il n'en reste pas moins que les littératures du midi possédaient en permanence ces mêmes traits que l'on croyait nouveaux, parce qu'ils venaient du nord pour étayer les premières thèses romantiques. On pourrait découvrir sans doute des filiations significatives de la littérature orientale à travers l'Espagne surtout, jusqu'au cœur du romantisme occidental. A ce sujet, les dates de plusieurs traductions de poètes arabes, y compris de la *Moallakat* d'Imrou, peuvent donner quelque consistance à notre opinion d'une rencontre, dans le romantisme européen, d'un double courant de primitivisme venant du nord et du midi, du moins dans son élaboration définitive.

On voit par là toute l'importance de la littérature orientale en général et de la poésie primitive arabe en particulier, pour une théorie vivante de la littérature comparée, comme aussi pour une interprétation plus riche de l'histoire de la pensée humaine.

Un livre à lire.

“LA PENSÉE DE GONZAGUE DE REYNOLD” (1)

Claude de BONNAULT

Qui ne connaît de nom Gonzague de Reynold ? N’y a-t-il pas quarante ans que, de Fribourg, sa pensée rayonne en Europe, sur le monde ? Qui n’a pas lu de ses ouvrages peu ou prou ? Mais est-il nécessaire de l’avoir lu pour avoir profité de lui ? Reynold est de ces auteurs que l’on pille et qui ne sauront jamais tout le bien qu’ils ont fait. Que leur importe que leur action soit souvent anonyme si par eux, grâce à eux, des hommes ont vu plus clair ! Ce qui les intéresse, ce qui leur faut, c’est créer un courant spirituel, répandre la lumière qu’ils ont reçue, apporter à ceux qui en ont besoin l’ineffable réconfort d’un message qui ouvre les intelligences et pacifie les coeurs.

Toute tentative d’explication est charitable par elle-même. De la confusion, de la multiplicité des connaissances acquises, l’esprit souffre. Bénis soient donc ceux qui prennent la charge d’y remettre de l’ordre.

Pour beaucoup, le présent ouvrage sera un bréviaire. Une main amie a su choisir, dans l’oeuvre si abondante de Reynold, les pages où se condense le plus nettement sa volonté d’organisateur des faits.

Il y a eu à Paris — au début du siècle dernier — un philosophe appelé Laromiguière qui ramenait à trois les opérations de l’intelligence : l’attention pour réunir des faits ; la comparaison, pour établir des rapports entre eux ; le raisonnement pour établir un système. Ces trois opérations, nul n’a su mieux les pratiquer que Gonzague de Reynold. Il réunit, il compare, il raisonne.

Et c’est une philosophie qu’il nous offre. Parce qu’il le sait : “il est impossible de se diriger dans la vie sans une philosophie”. Une philosophie, c’est

(1) *Textes choisis et préfacés par François Jost. Editions du Chandelier, Bienne (Suisse) 1950.*

une vue des choses, un jugement porté sur les hommes ou sur le monde, un effort fait pour comprendre, percer des voies nouvelles, faire tomber les préjugés et calmer tant soit peu l'inquiétude humaine.

La philosophie de Gonzague de Reynold est une philosophie de l'histoire. Les problèmes qui le préoccupent sont ceux que pose le destin des nations, des peuples, des sociétés. La conception qu'il se fait de l'historien philosophe et de sa mission implique une lourde responsabilité : "Un véritable historien est un artiste autant qu'un érudit . . . Il faut commencer par penser juste . . . Il faut pratiquer cette vertu difficile, l'honnêteté intellectuelle. Il est plus facile de vivre honnêtement que de penser honnêtement. Penser honnêtement, c'est une fois reconnue la vérité des principes, avoir assez de caractère pour en tirer les conséquences. Penser honnêtement, c'est prévoir les conséquences des idées et calculer la portée des formules."

Mais aussi que ne peut-on, que ne doit-on attendre de celui qui a beaucoup lu d'histoire et que l'histoire n'écrase pas, qui sait s'y diriger, et qui, de haut, domine le champ de ses connaissances. "Toute politique est l'application d'une philosophie à la vie collective . . . La rupture avec le passé, le mépris et l'oubli de l'histoire sont pour les collectivités ce que la perte de la mémoire est pour l'homme et cela conduit à l'inculture, à l'inexpérience, à l'abrutissement . . . Si l'homme perd la mémoire, il prendra pour guides ses seuls instincts."

Reynold peut être comparé à un médecin au chevet d'un malade. Il a ausculté notre temps. Diagnostics, pronostics, il nous fournit des uns et des autres.

L'examen du client ne lui a pas été favorable. Nous traversons une période de crise. "Une violente rupture de continuité, plus violente et plus totale, semble-t-il, que la rupture qui s'était produite, à l'origine du monde moderne entre le moyen âge et cette époque de l'homme inauguré par la Réforme et la Renaissance. Aucun bouleversement historique n'eut, en effet, dans le passé, le caractère universel de celui-ci, ni n'a coïncidé avec une anarchie intellectuelle et morale aussi profonde. Non, pas même la chute de l'Empire romain et l'établissement du monde barbare . . . Jamais on n'a vu en histoire une époque finir et une autre commencer sans qu'il se produise dans l'entre deux un

retour à la barbarie . . . Décadence du monde qui meurt, barbarie du monde qui naît." Il est barbare, ce monde moderne, parce qu'il "aboutit au relativisme le plus absolu, c'est-à-dire au non être, au non but, à la négation des origines et des fins . . . Individualisme, après avoir égalé humanisme, égale enfin anthropocentrisme . . . L'homme . . . se substitue à Dieu Tous les bons esprits, tous les observateurs sont d'accord pour le constater : l'affaiblissement du christianisme est la cause profonde, primordiale de la décadence européenne." Gonzague de Reynold n'est pas rassurant quant à la portée de ce dévergondage de l'esprit, de ce refus de toute discipline, de ce "non serviam" généralisé.

"Le matérialisme, c'est la guerre, la guerre sans fin ; ne l'oublions jamais." A quoi nous conduit-il ? À un "culte égoïste et cruel, l'idolâtrie de la classe sociale ou de la nation."

Combien y a-t-il d'hommes qui aient, au même degré que Reynold, le courage d'être saintement iconoclaste et de brûler ce que tous ou presque tous adorent ? Il ne s'arrête pas à mi-chemin, il ignore les atermoiements et les complaisances. Il ne cherche pas un rôle, une attitude, encore moins une clientèle. Il ne compose pas avec la mode ou le pouvoir. Il dit très simplement ce qu'il croit être la vérité. D'autres aussi croient qu'elle est là où il la voit, mais ils n'osent pas le dire.

Reynold ne se pose pas en prophète. Pourtant, comment ne pas lui demander son avis sur l'idée qu'il se fait de l'avenir ? Puisqu'il veut bien nous répondre, écoutons-le. A toutes les époques, il y a eu de ces annonciateurs qui par malheur ont généralement prêché dans le désert. Bien peu ont eu autant que Reynold le droit de parler. Encore une fois écoutons-le. "Selon la géographie, l'Europe n'est qu'une péninsule asiatique de même population et de même grandeur à peu près que celle des Indes . . . L'effort de l'Europe fut de se détacher de l'Asie, puis d'empêcher que l'Asie ne la reprenne . . ." En mai 1939, il avait écrit : "Si une nouvelle guerre européenne doit éclater sous la forme d'une croisade contre les États totalitaires, si elle doit être longue, voici ce qu'il serait sage de prévoir, sans prétendre à l'infaillibilité : la défaite de l'Europe et la victoire de l'Asie."

L'oracle avait prévu juste en 1939. Pourquoi se serait-il trompé en octobre 1949 quand il a répondu : "La mission de l'Europe est-elle terminée ? . . . A bien des indices, on peut se demander si l'Europe ne s'est point trouvée une héritière dans sa fille, l'Amérique. Ce qui fut colonie devient empire et métropole : ce qui fut empire et métropole peut redevenir colonie. Ce qui est certain, c'est que l'histoire du monde commence . . . La terre est ronde, mais elle s'est rétrécie."

Ce que souhaite Reynold, il n'en fait pas mystère, c'est que soient entendues les voix de ces grands Suisses, ses compatriotes, Vinet, Bachofen, Burckhardt, Haller et aussi sa voix à lui : voix qui à l'Europe prêchent le fédéralisme. Leur pays n'est-il pas un exemple ? Ne mérite-t-il pas qu'on le prenne pour modèle ? "L'État (y) a été constitué par l'alliance libre et volontaire des groupes humains, des cités". "Il est facile d'unifier — mais il est difficile d'unir : il y faut de l'intelligence, du cœur, de la volonté." Le fédéralisme suisse a une âme, le christianisme. Sans christianisme, pas d'amour entre les peuples, pas plus qu'entre les individus. La pensée de Gonzague de Reynold prend tout naturellement la forme de la prière et c'est à plus puissant que lui qu'il demande d'achever l'oeuvre à laquelle il s'est dévoué et de renseigner définitivement les hommes sur leurs véritables intérêts :

"Seigneur, dissipez la confusion de nos esprits par la clarté de votre Esprit ; que votre Verbe inspire nos discours ; votre Sagesse nos actes, et votre Décalogue, nos lois."

COURRIER DES LETTRES

EACH MAN'S SON

Hugh MacLennan s'est taillé une place de premier plan dans la littérature romanesque au Canada. Nous n'avons pas oublié *Two Solitudes*, qui demeure à mon sens son meilleur livre, celui en tout cas qui nous touche davantage, puisqu'il traite d'un problème qu'on ne saurait aisément écarter : les relations entre les Canadiens anglais et français. L'auteur avait pris soin de ne pas élaborer une thèse tendancieuse, il s'était bien gardé de flatter indûment les uns ou les autres, il s'était au contraire appliqué à souligner les inévitables difficultés de la cohabitation nationale. Par la suite, avec *The Precipice*, MacLennan nous racontait une histoire très prenante qui se déroulait dans une petite ville ontarienne. Un volume d'essais interrompait pour un temps son entreprise de créateur et nous révélait un observateur sagace de la scène canadienne.

Originaire des Province Maritimes, MacLennan revient aujourd'hui à ses souvenirs d'enfance en situant l'intrigue de *Each Man's Son* (Macmillan) dans le Cap-Breton. Il faut tout d'abord louer le décor qui est d'une impeccable justesse. Les hommes et les lieux revivent avec une grande intensité. Nous sommes jetés au milieu d'une population de mineurs. Ce sont des hommes rudes attelés à une rude besogne et dont les réactions sont en général primitives. De braves coeurs, le plus souvent, mais démoralisés par des tâches pénibles, par un gagne-pain médiocre et surtout par l'alcool. Les fins de semaine sont marquées de rixes se terminant souvent à l'hôpital. Notons ici que l'auteur prend soin de nous dire que les événements qu'il imagine se passent en 1913 et que depuis une quarantaine d'années la situation a pu se modifier pour le mieux.

Le docteur Dan Ainslee domine les personnages de sa forte personnalité. C'est un médecin de grand talent, qui ne peut véritablement donner sa mesure dans le milieu restreint où il exerce sa profession avec un culte exemplaire du devoir. Un type magnifique de médecin attaché à guérir les corps et capable aussi de soulager les âmes par un don exceptionnel de communication et de sympathie. Sa conversation nocturne avec le jeune Terre-Neuvien dont il vient d'amputer les mains possède une rare qualité d'émotion et aussi d'authenticité, si ce dernier terme n'était pas aujourd'hui tellement galvaudé.

Le docteur Ainslee n'a pas atteint toutefois à la plénitude du bonheur. Il se consacre sans compter à ses malades et il se repose à traduire Homère, ce qui est l'indice d'un individu hors du commun. Il est marié à une femme en-

- ARTÉCHOL
- CORTUNON
- GENTISOL
- GLANFÉTAMIN
- HÉMO-BEX
- INHÉPAT
- KLEV
- POLYSALYL
- TONUSTIGMINE
- VI-MI CAPS

ANGLO-FRENCH DRUG
 COMPAGNIE LIMITÉE
MONTREAL

Pour votre

LABORATOIRE
 APPAREILS
 VERRERIE
 REACTIFS

Adressez-vous à

CANADIAN LABORATORY
SUPPLIES, LIMITED,
 403 ouest, St - Paul
 MONTREAL, Québec.



VOUS VOUS ABSENTEZ ...
 VOUS PARTEZ EN VOYAGE
 Nous répondrons pour vous ...
 en tout temps!

Renseignements sur demande

TELEPHONE ANSWERING
SERVICE LTD.

630 ouest, rue Dorchester

UN. 6-6921



SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

320, RUE LEMOYNE - MONTREAL I.

Laplanche & Langevin

IMPRIMEURS — GRAVEURS

EDITEURS

334, Notre-Dame Est - PLateau 8025

La plus importante maison des
Arts Graphiques du Canada Français

THÉRIEN FRÈRES

Limitée

Imprimeurs - Lithographes - Editeurs

DUpont * 5781

8125, Saint-Laurent

Montréal-14

STUDIO

MARGUERITE LEMIEUX

Travaux de cuir, étain, cuivre, bois ouvrés
COURS DE CUIR PAR CORRESPONDANCE

VENTE DE RÉINSTALLATION :

outils, couleurs, lanières, cuirs, modèles, etc.

5201, ave Brillon - Montréal, P.Q. - DE. 6660

Impressions

BLEUS (Blue Prints)

et
Reproductions ou fac-similés
de dessins, documents lé-
gaux, lettres, rapports, etc.
AGRANDIS OU REDUITS

Appelez LAncaster 5215

et nous vous dirons ce qui peut être fait

MONTREAL BLUE PRINT INC.

1226, rue Université

MONTREAL 2

CLICHÉS

POUR

- CATALOGUES
- JOURNAUX
- ANNONCES
- REVUES

LA PHOTOGRAVURE

NATIONALE
LIMITÉE

*Nouvelle
adresse*

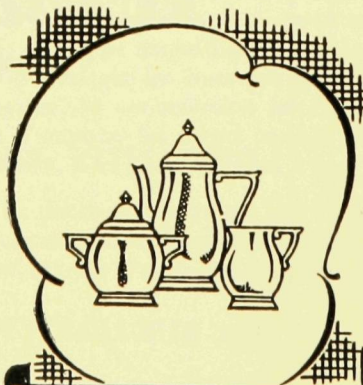
FA. 7583*

2700 rue RACHEL E., MONTRÉAL

Hommages d'une
Maison amie

E. I., Limitée

Montréal



**DORURE
ARGENTURE**

Pour la réparation de
vos argenteries con-
sultez une maison res-
ponsable.

35 années
d'expérience.

Plaqueur durant 20 ans
pour la maison
HENRY BIRKS.

Appelez HA. 8775

987, St-Laurent
Montréal

J. Henri Achim

core jolie qu'il aime et qui l'aime, mais à qui il reproche dans le secret de son cœur de ne pas lui avoir donné d'enfant. Ce regret devient peu à peu chez lui une hantise qu'il essaiera de calmer en jetant le trop-plein de son affection sur le jeune Alan MacNeil. Cet enfant est élevé par sa mère. Le père est parti depuis quatre années aux États-Unis où il s'adonne à une carrière de boxeur. Molly a toujours enseigné à son fils que son père était un homme de grande valeur, bien supérieur aux mineurs qui l'entourent. En fait, il n'en est rien. Il ne s'agit que d'un boxeur vaniteux et vain, qui mène une existence difficile et dont les chances d'avenir sportif sont à peu près nulles. Le docteur Ainslee envisage donc de se substituer à ce père défaillant et de faire du jeune Alan le fils de prédilection qu'il aurait rêvé d'avoir. Mais à chacun son fils et l'on ne modifie pas les desseins de la Providence..

Je m'interdis de révéler le dénouement pour ne pas priver les lecteurs de satisfaire eux-mêmes leur légitime curiosité. Ce qui importe, c'est que MacLennan a choisi un sujet psychologique d'un vif intérêt humain et qu'il l'a traité avec son honnêteté habituelle, peut-être même avec une pointe d'émotion qu'on ne découvrirait pas dans ses précédents ouvrages. Rien de ce qu'écrivit MacLennan ne peut plus nous être indifférent.

*
* *

THE ARDENT EXILE ¹

Ce pourrait être un titre de roman, c'est une biographie fort bien faite de D'Arcy McGee (Macmillan), l'Irlandais qui a joué un rôle de premier plan dans la politique canadienne au moment de la Confédération et qui est mort assassiné dans des conditions qu'on n'a pas encore réussi à tirer au clair d'une façon entièrement satisfaisante. Ce que j'apprécie avant tout dans l'ouvrage de Josephine Phelan, c'est que, si elle ne néglige rien de tout ce qui peut nous aider à connaître l'homme, elle ne limite pas son effort à sa seule personnalité, elle s'emploie au contraire, à reconstituer le climat d'une époque, qu'il s'agisse de l'existence de McGee en Irlande, aux États-Unis ou finalement au Canada. Nous prenons ainsi une vue d'ensemble facilitant une interprétation juste des événements. Il va sans dire, et ceci n'est nullement un reproche, que la partie canadienne de cette biographie n'apporte que peu d'éléments vraiment neufs ; le livre d'Isabel Skelton, auquel notre auteur rend au reste hommage, a à peu près épuisé la matière. Mais c'est le mérite de Mlle Phelan d'avoir insisté sur les années de formation de McGee et de l'avoir en quelque sorte suivi à la piste dans sa carrière de révolutionnaire et de patriote irlandais.

Il a commencé son activité publique très jeune ; il n'a pas vingt ans qu'il est déjà un orateur écouté et un polémiste agressif. Avec quelques camarades, il a résolu de travailler de toutes ses forces afin d'obtenir justice pour ses mal-

heureux compatriotes. Malgré la fougue de son verbe et de sa plume, McGee n'a rien du fanatique aveugle ; il sait faire appel à la raison et à la justice et ne se croit pas tenu d'exploiter les préjugés fanatiques contre la Grande-Bretagne. Il apprécie même quelques-uns de ses hommes politiques, ceux qui ont compris que la sujétion devait être chose du passé. Malheureusement, ce sont les esprits mesquins qui l'emportent et des gestes malheureux sont posés : la rébellion de 1848 avorte lamentablement. C'est le moment de l'immigration massive des Irlandais dans notre pays.

Mais D'Arcy McGee n'y viendra pas tout de suite. Il se dirige d'abord vers les États-Unis où il a vécu quelques années auparavant. Il multiplie les entreprises de presse dont la longévité n'est pas le caractère dominant, mais qui toutes tendent à regrouper les compatriotes de la dispersion. Dans ces luttes, il doit faire face à de nombreuses difficultés, dont la moindre n'est pas la divergence de vues avec la hiérarchie, position très inconfortable pour McGee qui demeure toujours un fervent catholique. Il parcourt de nombreuses villes américaines multipliant les conférences qui constituent souvent son principal moyen pour assurer la subsistance de sa famille.

Et c'est la découverte du Canada. Il se fixera à Montréal, il sera bientôt élu député aux Communes comme représentant de la minorité irlandaise, ce qui l'obligera à maintenir des rapports prudents avec les différents partis qui n'ont pas tardé à reconnaître ses dons. Je ne m'arrête pas sur cette partie de son activité, même si elle est sans doute la plus importante de sa vie et la plus fructueuse, parce qu'elle est en général bien connue. Ce qui doit particulièrement retenir notre attention, c'est que cet étranger, venu au Canada à l'âge d'homme, chargé au surplus de tout un passé de lutteur et de revendicateur, a su parfaitement s'adapter à son nouveau milieu et apporter une précieuse contribution à la vie canadienne.

Nous avons aujourd'hui raison de le considérer comme l'un des nôtres, comme l'un des artisans du régime fédératif.

La biographie de Mlle Phelan se lit avec un intérêt soutenu et un profit indiscutable. Son ouvrage mérite de figurer en bonne place parmi nos bons livres d'histoire. Elle fait preuve d'un jugement éclairé, d'une solide information et de cette pondération qui est la marque des historiens dégagés des préjugés et des opinions toutes faites, c'est-à-dire mal faites.

LES ILES DE LA MADELEINE

Il n'est pas indifférent que les habitants des Iles de la Madeleine soient en grande partie des descendants d'Acadiens ; on trouve dès lors tout naturel qu'ils aient l'entraînement aux épreuves collectives, un courage tranquille et sûr de lui-même, le sens de la solidarité, la confiance en l'avenir de leur petit groupe ethnique. Nous les

connaissons peu, ces gens dont le coeur bat à l'unisson du nôtre, même si les distances ne nous permettent pas de maintenir avec eux des relations régulières. Ils méritent toutefois qu'on s'y intéresse davantage et qu'on suive de plus près les heureuses initiatives qui ont jalonné leurs progrès de ces dernières années. La monographie (Chantecler) de Robert Rumilly devra y contribuer efficacement. Sans négliger les chroniques et les rapports officiels, l'auteur écrit la langue rapide et directe du reporter, joignant à son érudition les observations personnelles. Ce qui confère à son récit le ton d'un précieux document de géographie humaine.

Les Madelinots, au cours de leur longue histoire, ont connu de nombreux revers qui les ont trempés. Pendant longtemps, le régime de la tenure des terres en a fait de simples locataires ; situation qui blessait leur fierté et retardait leur essor. Il faudra des négociations ardues et de multiples rapports d'enquêtes pour qu'on se décide enfin à mettre un terme à ce système périmé. C'est le futur premier ministre Flynn alors commissaire des Terres de la Couronne dans le gouvernement de Boucherville, qui aura l'énergie de trancher ce noeud gordien. C'est à la même époque que les Îles de la Madeleine deviennent un comté distinct de celui de Gaspé.

C'est une population de pêcheurs ; l'agriculture a toujours joué là-bas un rôle secondaire. Et cependant, quand des nécessités économiques obligent les Madelinots à s'établir ailleurs, ils ne répugnent pas aux travaux des champs. Au cours des années, ils ont beaucoup voyagé. "On se prend à rêver, remarque Rumilly, devant le destin de ces gens, émigrés de France, déportés d'Acadie par les Anglais, à demi chassés des Carolines, puis du Massachusetts par les Américains, chassés de Saint-Pierre et Miquelon par une conquête anglaise, revenus de France à Saint-Pierre et Miquelon, chassés de Saint-Pierre et Miquelon par la Révolution, chassés des Îles de la Madeleine par les brimades et la misère, et qui s'en vont de la Côte Nord, à la voix d'un missionnaire, pour s'établir parmi les Cliche et les Poulin de la Beauce. Encore n'ont-ils pas fini leur odyssée. Quelques-uns, tenaillés par la nostalgie de la mer, retourneront sur la Côte Nord. D'autres passeront dans le Maine. D'autres monteront au Lac-Saint-Jean". Intéressantes pérégrinations dont le calendrier laisse deviner les tragédies.

Depuis quinze ans, un homme s'est levé pour sauver l'archipel magdalénien ; c'est le député provincial, Hormisdas Langlais. On ne compte plus les oeuvres qu'il a accomplies pour cette population avec laquelle seul un heureux hasard l'a fait entrer en contact. Il a réussi à triompher de toutes les difficultés et il a convaincu les membres du gouvernement actuel de tout l'intérêt qu'il y avait de développer cette région. Ici encore a joué avec efficacité le principe de l'autonomie provinciale bien comprise. Même si les

pêcheries des Îles sont encore sous le contrôle fédéral, les autorités de Québec ont voulu fournir à ces pêcheurs toutes les facilités nécessaires pour leur assurer la subsistance dans l'exercice de leur rude et viril métier. On constate une fois de plus qu'un gouvernement central ne peut s'intéresser valablement et équitablement à des questions locales relevant par définition d'une juridiction provinciale. Un exemple d'incompréhension : il y a 9,000 Madelinots de langue française sur un total de 10,000 ; or, le ministère fédéral des Transports entretient un poste de T.S.F. dont les quatre fonctionnaires sont des anglophones ne comprenant pas un seul mot de français. Est-ce cela qu'on veut entendre par une seule culture nationale ?

Le livre de Rumilly est à lire. Il renferme une foule d'informations présentées selon un plan chronologique et avec une simplicité de bon aloi. Il aidera à faire aimer Madelinots et Madeliniennes, frères et soeurs lointains, membres de la grande famille française d'Amérique.

*
* *

MA CONVERSION AU CATHOLICISME

Il ne s'agit que d'un tract (*Veritas*), dont tout l'intérêt est de nous révéler l'itinéraire spirituel d'un Chinois cultivé, qui a mérité d'accéder à la plénitude de la vérité par une démarche intellectuelle d'une probité absolue. M. Jean Ho, actuellement établi dans notre province où il se livre à un apostolat militant, est né en Chine au début de notre siècle. Après des vieux lettrés, il s'est imprégné de sa culture nationale qu'il a pu par la suite, au cours d'un séjour d'études prolongé en Europe, confronter avec les acquisitions de la civilisation occidentale. Quand tout l'inclinait, dans le milieu où il évoluait, à opter pour le marxisme, d'heureuses circonstances l'amenaient à découvrir le christianisme : le 11 novembre 1923, Mgr Mariethan conférait le baptême à Jean Ho à l'abbaye Saint-Maurice en Suisse.

Le converti raconte ses principales étapes vers une prise de conscience totale de la vérité. Fils de la révolution de Sun Yat-Sen, il connut l'enivrement de ces années ardentes où les Chinois ne songeaient qu'à chercher les moyens pour industrialiser rapidement leur pays. "Penser, parler, agir, pleurer, souffrir, même mourir, tout était pour sauver la Chine. Mais comment la sauver ? Sauver son âme ou son corps ? Nous n'en savions rien". Il s'ensuivit une véritable passion pour l'acquisition de la science, comme si à elle seule elle pouvait apporter les solutions à tous les problèmes humains. Le positivisme et le matérialisme s'emparaient de l'esprit de ces jeunes étudiants orientaux éblouis par la découverte des disciplines intellectuelles de l'Europe. On notera au passage que des groupements français, surtout d'inspiration radicale-socialiste, s'appliquaient à canaliser ces bonnes volontés et à le diriger vers une impasse.

“Je pourrais vous parler, souligne M. Ho, de l’influence néfaste exercée sur notre groupe d’étudiants chinois par des socialistes (radicaux serait le terme juste) devenus célèbres, tels M. Painlevé, M. Herriot, maire de Lyon, les communistes Doriot et Henri Barbusse, l’écrivain Romain Rolland, M. Van der Velde, de Belgique, et enfin M. Vincent Auriol, l’actuel président de la République Française, alors patron de la Fédération franco-chinoise”. Ceux qui ont subi sans regimber cette influence sont aujourd’hui, par un juste et triste retour des choses, les nationaux-communistes d’Orient qui secouent la tutelle occidentale et font le jeu de Moscou.

On appréciera surtout dans la mince plaquette de M. Ho l’expression d’un attachement indéfectible aux valeurs du christianisme. On ne s’étonne pas qu’une phrase de l’Évangile l’ait profondément ému : “Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas”. Il croit toujours à la Chine, mais il entrevoit son destin dans une perspective plus vaste, quand les usurpateurs actuels auront enfin disparu. M. Ho rend un vibrant hommage à l’action salvatrice de nos missionnaires, plus particulièrement à nos soeurs missionnaires dont les dépêches nous apportent l’exemple de leur dévouement inlassable et de leur lent martyre. “Elles seront les piliers de l’Église indigène chinoise”. Grâce à son activité missionnaire, il sera beaucoup pardonné au Canada français.

*
* *

RÉCEPTIONS ACADÉMIQUES

La Société royale du Canada, section française, a pris l’habitude depuis quelques années de publier périodiquement une plaquette renfermant des discours de réception. Au nom du groupe, un membre prononce un éloge sans aucune ombre du nouvel élu ; ce dernier témoigne de sa gratitude et de son émotion d’avoir été admis à siéger dans un aussi auguste aréopage. Comme on est heureux d’être enfin ensemble ! Rien ne nous séparera plus ! Et chacun s’aperçoit en son for intérieur que ses qualités éminentes sont heureusement reconnues et publiées à grands renforts d’épithètes laudatives et de superlatifs bien sentis.

Des plats de ce genre se mangent chauds, c’est-à-dire dans l’atmosphère brillante d’une réception mondaine ; refroidis, ils perdent un peu de leur saveur. Accueilli par René Garneau, qui avoue franchement sa totale indifférence à la science, Louis Bourgoïn abandonne bientôt les lieux communs de circonstance pour élaborer quelques considérations brillantes sur la valeur de raisonnement par analogie dans le mécanisme de l’invention. On lui sait gré de prendre soin de bien distinguer entre invention et découverte, ces deux termes étant souvent pris l’un pour l’autre dans le langage populaire, c’est-à-

dire aussi dans celui des gens soi-disant instruits. Il y a dans le texte de Bourgoin une ferveur virile pour la science et les exemples nombreux qu'il apporte confirment la vertu de l'analogie, à condition de ne pas arbitrairement écarter tout autre mode de raisonnement.

Ouvrir les portes d'une enceinte sacrée à Roger Lemelin n'est pas une mince besogne, Pierre Daviault s'en tire avec élégance, je dirais même par la tangente, répétant des propos qui lui sont chers sur notre parler et alignant quelques réflexions sur le roman canadien d'expression française. De son côté, Lemelin abandonne le ton lâché du roman-feuilleton qui lui a si bien réussi pour discuter avec pertinence sur les conditions propres de l'écrivain canadien-français. Il y aurait beaucoup à dire sur cette étude très bien venue. "Dans tous les romans écrits chez nous à date, note-t-il, nous avons escamoté la personne humaine, la vie intérieure, ces racines profondes qui donnent une signification à la vie de l'homme et grâce auxquelles une littérature est grande et mûre. Non seulement nous avons escamoté la personne humaine, nous l'avons fuie, nous lui avons tourné le dos, parce que de faire face aux réalités profondes répugnait à notre âge et nous faisait peur". Ne serait-ce pas là un excellent sujet pour un doctorat ès lettres ?

Jean-Marie Nadeau dit des choses gentilles sur le R. P. G.-H. Lévesque, le Père Lévesque dit des choses gentilles sur Jean-Marie Nadeau, et Donatien Frémont les précède en disant des choses gentilles sur le Père Lévesque et Jean-Marie Nadeau. Si tout le monde n'est pas heureux après cela, je me demande ce qu'il leur faut ! À signaler, du Père Lévesque, une analyse des notions de culture et de civilisation, avec une tentative d'application assez brumeuse au cas canadien. Pour plus amples informations, se reporter au rapport de la Commission Massey !

*
* *

JACQUOT DEMANDE UN FOYER

Le travail social accompli par la Société d'adoption et de protection de l'enfance suscite la plus vive reconnaissance à l'égard des hommes de vision qui ont su mettre sur pied un organisme aussi indispensable. En moins de quinze ans, la Société a entraîné près de 11,000 adoptions légales, elle poursuit constamment des enquêtes, elle met en oeuvre les moyens les plus perfectionnés et les plus récents pour s'acquitter de sa lourde tâche. Mais ce n'est pas tellement de cette entreprise bienfaisante qu'il doit être question ici ; je voudrais signaler une plaquette publiée à son enseigne et due au zèle du R. P. A. Dragon, s.j.

Un esprit très aéré anime ces pages alertes. En quelques paragraphes pertinents, l'auteur souligne la désolation des crèches et signale que c'est un milieu

forcément artificiel où la personnalité physique et morale du petit sans-foyer ne peut pas s'accomplir normalement. Sans doute est-ce un mal nécessaire et personne ne met en doute le dévouement des religieuses qui sont les premières à souhaiter pour leurs petits protégés l'acquisition d'un foyer où leur seront réservés les trésors d'affection et de tendresse qu'on ne peut trouver qu'au sein d'une famille.

Le Père Dragon passe en revue la plupart des préjugés qui ont encore cours contre l'adoption de ces enfants nés hors des liens du mariage. Il n'éprouve pas beaucoup de mal à les réfuter, car ils ne disposent d'aucun fondement logique et ne sont que le fruit de l'égoïsme et du désir mal avoué d'éviter embarras et responsabilités. Ceux qui redoutent l'avenir peuvent retenir cette note très frappante cueillie au bas d'une page : "Lors d'une enquête qu'on a faite à Bordeaux, on a constaté que tous les détenus étaient bel et bien des enfants issus de mariages légitimes. Les petits gars venus de la crèche s'engagent donc dans la vie avec des chances de bien tourner, au moins égales à celles des autres enfants". À condition, bien sûr, que nous les aidions en créant autour d'eux le climat nécessaire à leur épanouissement harmonieux.

Il y a ici un phénomène curieux à signaler. Dans cette catégorie de petits malheureux, ce sont les garçons qui sont les plus mal en point. On adopte volontiers une petite fille, mais l'on abandonne à leur solitude les futurs hommes. Une religieuse peut déclarer : "Les filles sont retenues longtemps d'avance. Les douzaines de parents qui en réclament attendent leur tour . . ." J'avoue ne pas très bien comprendre cette différence, mais il est intéressant de noter le fait. Le Père Dragon étudie le pour et le contre dans chaque cas et recommande finalement, pour parer à la plaie de l'enfant unique, l'adoption d'un petit garçon et d'une petite fille. C'est une solution élégante et juste.

Jacquot demande un foyer accomplira de l'utile propagande, en ouvrant les yeux de gens souvent bien intentionnés, mais qui n'ont pas encore eu l'occasion de s'arrêter à réfléchir à cette grave question et de se demander quel pourrait être leur apport personnel. Sans doute aimeront-ils méditer ces quelques lignes : "À la fin de leurs jours, les parents adoptifs pourront dire au Seigneur : Nous avons péché, c'est sûr. Il nous est arrivé de vous peiner, mais de vous faire plaisir aussi. Vous rappelez-vous, Seigneur, le jour où nos bras vous ont recueilli quand vous étiez abandonné de tous, caché sous la forme de notre petit enfant ? Votre Père peut-il encore apercevoir nos fautes, maintenant que nous avons mis, entre sa colère et nous, ce petit qui était Vous ?"

Voilà un album superbement illustré, qui nous offre une série de photos d'enfants tout à fait remarquable, encadrée de belles citations empruntées à d'excellents écrivains qui ont su traduire en des termes émouvants le charme féérique de l'enfance. Le texte du Père Dragon est direct et cursif, sans vaines fioritures ; un style qui va droit au but. On ne tiendra pas rigueur au biographe du Père Pro d'affirmer que Bernard Shaw était célibataire . . .

Roger DUHAMEL

VOULEZ-VOUS DES ROMANS ?

La littérature traverse une période sombre, tout est poussé en noir ; jamais les bons sentiments, les émotions pures, les espoirs dans un avenir meilleur, n'ont connu pareille défaveur. Un nouveau réalisme, qui s'alimente aux sources troubles des philosophies les plus pessimistes, exige de l'homme qu'il soit réduit à ses viscères, incapable de s'élever au-dessus du magma nauséabond où il s'enfonce chaque jour un peu plus. Nous avons jadis beaucoup moqué la droiture de coeur et les teintes ivoires des translucides héroïnes de la Bibliothèque rose ; certes, nous avons raison. Mais qu'avons-nous gagné si ces pieuses faussetés sont aujourd'hui remplacées par le conformisme de l'abject ? Il y a près de deux siècles, Diderot écrivait : "Il me semble qu'il y a bien de l'avantage à rendre les hommes tels qu'ils sont . . . Il n'y a rien de si rare qu'un homme tout à fait méchant, si ce n'est peut-être un homme tout à fait bon". Le propos devrait être la règle d'or des romanciers.

Ni tout à fait bon ni tout à fait méchant, cet André Rocheron, le héros de *Tout va recommencer sans nous*, le dernier roman d'Émile Henriot. Un homme comme les autres, comme la majorité d'entre nous. Surtout, un homme qui n'a pas eu beaucoup de chances, sans que jamais le malheur s'abatte sur lui. Il a été soldat, il a fait carrière en Afrique, à un moment où domine la paix. Dommage pour un militaire . . . Il est arrivé là-bas après 14, il a pris sa retraite avant 40 : ce qui s'appelle passer à côté de son destin. Il est replié aujourd'hui dans sa gentilhommière, ni triste ni gai, occupé à restaurer son petit domaine, perdu en ses rêves sans horizon de quinquagénaire demeuré célibataire. Rocheron s'est exilé dans les sables africains, parce qu'autrefois Régine, la sémillante Régine de l'été de Shakespeare, a refusé l'offrande de sa tendresse maladroite. Il ne l'a pas oubliée, son visage fait partie de son univers familier, il n'est pas douloureux à contempler par la magie du souvenir, jusqu'au moment . . . Jusqu'au moment où reparait, traquée par les Allemands, une Régine roulée par la vie et dont la fraîcheur tarie réveille encore dans le coeur de Rocheron comme l'espoir d'impossibles revanches. Mais l'échec du printemps ne peut devenir la victoire de l'automne. Une rengaine populaire souligne cette sagesse amère : Avant l'heure, c'est pas l'heure ; après l'heure, c'est plus l'heure . . . Les jeux sont faits, et tout va recommencer sans nous :

Régine meurt fusillée par l'occupant. André disparaît dans l'incendie de sa demeure.

Ce n'est pas l'anecdote, encore qu'elle soit habilement contée, qui retient davantage dans ce roman. Je ne dirai pas que l'art d'Henriot m'enchanté toujours ; écrivain appliqué et discipliné, d'une culture étendue, il manque de souffle et d'invention. Ajouterai-je qu'il date un peu ? Et cependant, sa qualité d'émotion est authentique. *Le livre de mon père* en apportait la preuve. Nous retrouvons ici la même attitude un peu mélancolique et résignée devant la vie. Il y a là une douceur inquiète qui n'est pas dépourvue de charmes et qui surtout, me semble-t-il, traduit avec beaucoup de bonheur le sentiment profond des hommes de la génération vieillissante. C'est un adieu à la maturité, c'est aussi un acte de foi où l'espérance ne brille pas en feux irisés. En lisant *Tout va recommencer sans nous*, j'évoquais tout naturellement le philosophe désabusé et francien du *Printemps tragique* de René Benjamin. Henriot n'a pas assurément cette griffe, irremplaçable, de l'écrivain trop tôt disparu. Mais, à sa façon qui est moins érudite et voluptueuse, son André Rocheron refuse lui aussi d'entrevoir des lendemains lumineux. Les grands enthousiasmes appartiennent au passé ou à un avenir dont nous ne discernons pas encore les traits . . .

* * *

Avouerais-je sans détour que je demeure généralement insensible à l'art de Jules Romains ? Certes, on ne le biffe pas d'un trait de plume ; c'est un monument colossal qui ne se laisse pas ainsi rayer. Sa somme balzacienne ne périra pas tout entière : de nombreuses descriptions de Paris entrevu sous des angles différents, les conversations de Jallez et de Jerphanion, les pages tendres et lumineuses de Nice, les passages forts et drus sur Verdun, tout cela mérite de durer. Ce qui me gêne chez Romains, c'est le souci exemplaire de la fabrication. Je ne plaide pas pour les ouvrages bâclés, les phrases lâchées. On souhaite cependant un peu plus d'abandon, de spontanéité. Quand il lui arrive d'être lyrique, il l'est avec méthode et application. Cela se sent et c'est désagréable. Maître de ses moyens, prodigieusement habile, capable de se retourner dans les situations les plus contradictoires, nous n'en doutons pas un seul instant. Mais nous guettons une défaillance qui ne vient jamais et nous le regrettons. Le normalien témoigne d'une vigilance inlassable, il monte la garde auprès de son oeuvre, véritable monolithe.

Violation de frontières n'est pas de nature à modifier mon jugement. Je n'ai jamais lu un ouvrage aussi délibérément mené, avec une rigueur mécanique dont on se lasse rapidement. Cette fois-ci, Romains s'attache à un objet fréquent de ses préoccupations intellectuelles ; il scrute, avec un vocabulaire scientifique dont il est le premier à s'enchanter, les arcanes de la conscience et, plus exactement, la notion de temps. Deux nouvelles lui permettent d'exposer ses théories ou ses recherches. Elles n'ont rien de romanesque, point n'est besoin d'y insister. Ses personnages sont de simples jetons que l'auteur déplace au gré de sa démonstration ; ils n'ont donc aucune épaisseur humaine et ne peuvent en aucune façon nous retenir. Ce sont les cobayes à dépecer dans le laboratoire de Jules Farigoule Romains, maître ès-sciences occultes !

Jean Payelle est mort à la suite d'une longue maladie. L'un de ses amis, qui l'a vu dans sa tombe et s'est rendu aux funérailles, croit le voir quelques jours plus tard à un arrêt d'autobus, puis dans un salon de coiffeur, enfin dans le métro. Ainsi commence toute une série de recoupements, d'interrogatoires, d'enquêtes, auxquels finit par se mêler un certain Viriatte, un monsieur qui opère à distance et est favorisé de visions. C'est long, c'est fastidieux, c'est monotone, et cela tourne subitement court. Il fallait bien finir par finir !

Le second récit nous fait faire la connaissance d'un monsieur qui ne peut plus vivre à l'air pur, sous la calotte des cieux. Il se réfugie dans le sous-sol de New-York. Il y rencontre une dame illuminée qui se sert d'un médium pour communiquer avec un ami de Calcutta. Cette personne est hantée par le calcul des années-lumière et elle souhaite entrer en relations avec les quelques millions d'astres de notre univers. Le garçon souterrain et nocturne donne dans ces billevesées jusqu'au jour où il émerge de nouveau à la lumière pour constater que le soleil a du bon et qu'au fond les hommes ont eu raison de construire leurs habitations sur le sol.

Je le dis sans ambages : deux histoires de fous. Dans ce domaine spécial, les brèves sont les mieux réussies. Ici nous nous perdons dans d'interminables longueurs où l'esprit précis et minutieux de Romains s'en donne à cœur joie. Un pareil exercice peut plonger dans l'émerveillement des âmes simples, surtout par l'étalage complaisant de notions scientifiques. Vite, que je retrouve *Peau d'Ane* . . .

Jean Cassou vit un peu en retrait de la littérature courante ; sa réputation ne dépasse pas un cercle assez restreint. Il travaille lentement à une oeuvre de qualité qui ne tire aucun prestige des modes éphémères. De descendance ibérique (père mexicain et mère espagnole), il a choisi — à moins qu'on ait choisi pour lui — de s'exprimer en français. Un français d'une pureté extrême, et qui cependant ne recouvre pas toujours des réalités conformes à la tradition exacte de la France. Par les thèmes qui fixent sa méditation, par sa façon de les traiter, il participe également au paroxysme espagnol et au romantisme allemand. L'étonnant, c'est qu'ils traduisent des sources aussi vives, aussi violentes, dans une langue apaisée et d'une indéfectible précision. Ce qui l'attire surtout, c'est l'étrangeté des êtres, c'est l'anomalie des situations dans lesquelles ils se trouvent placés à leur insu. D'où chez lui une certaine ironie très fine, à peine perceptible. Pour éviter les déceptions que pourrait faire naître en lui cette conscience aiguë d'un désaccord fondamental, il se réfugie dans la rêverie.

Son dernier roman, *Le Bel Automne*, n'échappe pas à cette disposition, encore que l'auteur apparaisse plus rasséréiné. Les années ont-elles accompli leur oeuvre inévitable (Cassou aura bientôt 55 ans) ? Le séjour dans les prisons de l'occupation lui a-t-il permis de prendre du monde une vue moins extrémiste ? Tout cela peut être vrai, mais comme il est malaisé de se démêler dans la complexité d'un coeur et d'un cerveau humain ! Il nous reste un récit d'une douceur enchantée, baigné de la lumière indécise et fragile de l'arrière-saison. Il ne se passe presque rien, et cependant nous communions volontiers avec des êtres chez qui la simplicité n'est pas un don de naissance, mais la marque d'une victoire chèrement payée.

Un soir d'orage, un voyageur s'arrête à la petite auberge de Rockenham pour y passer la nuit. Ce M. Booth, que personne ne connaît, a décidé de s'installer dans le pays où il a loué une demeure à l'autre bout du village. C'est un homme en pleine maturité, d'un naturel affable, curieux de tout ce qu'il voit. Il se lie rapidement avec le pasteur, un brave garçon naïf et dévoué, avant tout soucieux de servir les âmes à lui confiées. Il s'entretient souvent avec Miss Stella, qui a souffert jadis d'un amour impossible alors qu'elle était dame de compagnie au château voisin et qui vit aujourd'hui retirée, préoccupée de ses petits travaux et de bonnes oeuvres. Une amitié

amoureuse naît entre elle et M. Booth. Elle la croit destinée à mourir quand elle apprend que M. Booth a résolu de se rendre à Londres pour quelques jours.

C'est là que M. Booth, un nom d'emprunt, est connu sous celui de Turner, le grand paysagiste anglais. J'ignore trop la biographie de ce peintre pour affirmer que Cassou l'ait suivi pas à pas ; j'incline à penser que ce n'est pour lui qu'un prétexte et qu'il invente un Turner de sa façon. A Londres, Booth-Turner liquide sa vie passée : la femme inaccessible d'autrefois lui révèle toute sa vanité, sa gloire lui devient de plus en plus importune. Il revient à Rockenham et quand il frappe à la porte de Stella, tous deux savent qu'un grand amour leur est enfin accordé : "Ils se mirent à penser à l'amour et à parler de lui. L'amour était auprès d'eux, immobile et silencieux, parmi toute la lumière de l'éphémère automne". Ils vivraient un bel automne.

Tout cela est très mince, comme un bibelot de prix. Le récit vaut par sa tonalité, par ses harmoniques discrètes. Il flotte sur lui un peu de brouillard qui confère un cachet particulier aux toiles de Turner. Les nuances de sentiments sont analysées avec justesse et délicatesse. Booth, par exemple, s'étonne de la fugacité des jours, une fois franchie la trentième année : "Ce n'est que du temps, du temps vide, du temps pur. Ça ne se compte plus, et ça ne compte plus. Mais les premières rencontres... Si brèves... Incroyablement brèves... Et pourtant elles s'étalent, elles dévorent. Les premières découvertes du jeune âge, dans leur fraîcheur et leur étonnement, comme elles sont longues !..." Je donnerais plusieurs Goncourt pour *Le Bel Automne...*

*
* *

Hervé Bazin a fait une entrée retentissante dans la littérature il y a quelques années. Dès la lecture de *Vipère au poing*, il était facile de reconnaître un écrivain de tempérament robuste, capable de puiser dans une expérience personnelle profondément vécue la matière d'une oeuvre riche. Et quelle expérience ! Celle de la haine réciproque que se portent un fils et sa mère. Le cas n'est pas si fréquent, il demeure toujours plausible. Certaines outrances avaient pu choquer et l'on aurait eu raison de redouter l'élaboration savante d'un nouveau poncif littéraire. Il n'en est rien et *La mort du petit cheval* nous rassure entièrement à cet égard.

Nous retrouvons le tout jeune homme à dix-huit ans. S'il est encore bien jeune, ce Jean Rezeau aux dents longues d'implacable carnassier, les années ont néanmoins accompli leur oeuvre. Ici, Bazin a vaincu par sa sincérité deux tentations contraires. Il pouvait en premier lieu conserver le tempo des débuts et nous dépeindre les manifestations d'une haine qui ne désarme pas ; il lui était aussi possible, après nous avoir si fortement ébranlés, de faire une pirouette et de renier sa jeunesse par de conventionnels attendrissements. Le romancier a évité ces deux écueils et nous lui en savons gré. Il demeure lucide et dur, mais cette dureté n'a rien de mécanique et d'artificiel. De passionnée et agressive qu'elle était, sa haine se refroidit comme la lave. Elle n'en est pas moins précise et sourde.

Certains détails personnels sont ici indispensables. L'auteur appartient à une famille de hobereaux angevins dont l'illustration n'a été nul autre personnage que René Bazin, le romancier du *Blé qui lève* et de *La Terre qui meurt*. Petite noblesse provinciale entichée de ses privilèges plus ou moins fictifs, empressée à les sauvegarder, au fond assez indifférente à l'évolution du siècle et figée en une stratification sociale caduque. Le petit-neveu enrage à regarder ces images d'Epinal et il se libère d'un passé, à ses yeux millénaire, par la voie d'une explosion haute et fracassante.

Mais dans ce labeur d'évasion, qui est davantage une recherche de son être authentique, Rezeau-Bazin fait preuve d'une mesure exemplaire. Il ne se trompe pas sur les séductions fallacieuses de la révolution, il comprend bien que celle-ci puise ses meilleurs éléments dans le conservatisme, il admet qu'il y aura toujours des barrières infranchissables entre les hommes. "L'instinct de conservation fournira toujours aux révolutions les intellectuels et les techniciens qui leur sont nécessaires et qu'elles éliminent après avoir forgé les leurs". Et quelques lignes plus bas : "Un petit bourgeois peut aller au peuple avec le coeur sur la main : dans son autre main, il y a sa cervelle, moins naïvement offerte. Un petit bourgeois, dont les siens disent avec effroi qu'il s'encaille, ne se met jamais de plain-pied avec le peuple : *il se penche*, parce qu'il est né avec les talons. Ayons d'ailleurs le courage de le dire : quelle que soit la formule politique qui semble devoir assurer le triomphe d'une société sans classe, cette société, si elle s'impose, nous ne la vivrons pas, nous la subirons". Je pourrais continuer davantage. C'est

assez pour noter qu'il faut lire beaucoup de romans contemporains englués dans l'engagement, l'angoisse ou la pornographie, avant de découvrir des pensées aussi mûries, aussi judicieuses.

Revenons au thème central : les rapports de la mère et du fils. Là encore, Bazin ne triche pas. Il ne se fouette pas pour éprouver l'aiguillon d'une hostilité qui s'est émoussée. A la réflexion, il peut reconnaître : "... la haine a été pour moi ce que l'amour est pour d'autres. La haine ? Est-ce bien sûr ? Disons plutôt : je connais un petit garçon, je connais un adolescent qui forçait son talent et qui jouait au noir au temps de la Bibliothèque rose. Les enfants ne choisissent pas les jeux qu'on leur donne, ils y jouent seulement avec plus ou moins d'entrain". Jean Rezeau a pris en mains son propre destin, il joue sa vie d'homme. Un mariage accordé, une naissance bénie assouplissent son coeur, s'ils ne l'amollissent pas. A ce sujet, qu'on retienne les pages consacrées à l'arrivée de ce fils qui ne connaîtra pas la sécheresse désolée de son père.

N'en doutons pas, Hervé Bazin compte déjà parmi les écrivains marquants de sa génération. Si *La Tête contre les murs* nous avait un peu déçus par quelque chose d'apprêté et d'un peu étranger à la nature propre de l'auteur, *Vipère au poing* et *La Mort du petit cheval* suffisent à classer le romancier. Sa langue nerveuse et parfois elliptique le sert à souhait, encore qu'on aimerait qu'il se départît de certains tics ressortissant à une vogue passagère et où se donne trop libre cours son ironie cinglante. Quelques-unes de ces tournures ne s'entendront plus dans dix ou vingt ans.

* * *

On peut discuter à perte de vue sur la spécificité du roman. Chacun apportera des opinions suggestives, voire fécondes, sans cependant avoir fourni une solution acceptable à un problème nettement insoluble. Si l'on devait ramener les exigences de l'art romanesque à un ensemble de recettes bien cataloguées, tout écrivain appliqué pourrait, sinon y exceller, au moins y figurer avantageusement. Or il n'en est rien et l'on ne découvrira jamais un substitut adéquat pour le don. Le don ! Ce mot est riche de signification. N'indique-t-il pas, de façon à la fois mystérieuse et exacte, ce qui est donné à l'artiste, ce quelque chose d'irremplaçable par quoi il s'impose à l'attention de ses pairs et de ses lecteurs ? Il appartient à ces derniers, par les chemins

souvent tortueux de l'analyse, de décomposer la nature de ce présent des dieux. Mais au fond le secret demeure bien gardé, presque inviolé.

Que Roger Nimier ait du don ne fait aucun doute. C'est selon toute vraisemblance un très jeune homme qui allie à une culture discrète un humour désenchanté et désopilant. La lecture de *Perfide* m'avait procuré une joie sans mélange : tant de jaillissement, tant d'observations aiguës, une langue si souple et si savoureuse ! Je l'écris sans retard : *Le Hussard bleu* m'a déçu, et pour plusieurs raisons assez indépendantes les unes des autres. Le talent s'est affermi, l'écrivain prend de l'envol, c'est entendu, mais ceux qui le suivent exigent davantage de lui. Et surtout, moins de concessions au mauvais goût qui a cours en ces années du demi-siècle...

J'aborde dès maintenant la partie proprement technique. Toutes les formes de construction sont licites, pourvu que l'édifice soit harmonieux et équilibré. Nimier a assurément raison de ne plus se contenter du dessin linéaire qui a fait son temps. Ce n'est pas une raison pour adopter le genre déroutant. Une dizaine de personnages en scène. Chacun à son tour nous raconte sa petite histoire, en une page ou en dix, quitte à revenir à la surface un peu plus loin. L'éparpillement est la rançon inévitable de cette méthode de composition. Sans doute arrive-t-il que tel événement, envisagé par des personnages différents, se révèle sous de multiples angles et l'intérêt s'accroît-il de ces éclairages convergents. Ce sont de rares bonheurs. Le plus souvent, nous ne conservons qu'une vue kaléidoscopique très désagréable dans un récit qui eût gagné beaucoup à être impitoyablement émondé. J'ajoute qu'à l'intérieur de ces morceaux, de ces pièces trop détachées, Nimier multiplie les trouvailles. Quand Saint-Anne remarque que " dans l'armée française, il y a moins de garçons coiffeurs que dans la Résistance " ; quand de Forjac souligne que " rétablir une République en France, c'est toujours marier une femme coquette avec un vieillard : elle le trompera " ; quand Sanders expose ses théories sur la lecture ; quand Besse donne son avis sur la génération des soldats de 1914 : autant de bons moments qui font regretter que d'aussi heureuses dispositions soient si facilement galvaudées.

Car, enfin, même si nous savons que toute armée entraîne à sa suite des bassesses, on ne nous fera pas croire qu'une armée française puisse descendre à un tel degré de veulerie. Chaque individu, considéré en lui-même, est

authentique, mais l'impression qui se dégage de ce tableau est tout simplement nauséabonde. Aucun sentiment élevé : ce n'est pas l'héroïsme quotidien et cocardier que nous recherchons. Il y a toutefois encore des hommes en uniformes capables de nourrir leur pensée de quelque chose qui les dépasse. Si d'aventure surgit un brave homme, comme Fermendidier par exemple, il devient aussitôt une tête de Turc ; ses manies sont montées en épingle et l'on oublie vite les vices qu'il n'a pas pour retenir le ridicule dont il se couvre en toute bonne foi. Ici, la bonne foi ne serait pas le fait du romancier. Pourquoi cette charge, cette véritable caricature ? Encore, s'il s'indignait ! Mais on dirait qu'il s'amuse de cette plongée dans une animalité inassouvie...

Il a été sérieusement question de Roger Nimier lors de l'attribution des prix littéraires. Mais les jurés n'ont pas osé ; ils ont eu raison. Peut-être ont-ils couronné des ouvrages révélant moins de talent. Il faut cependant savoir décence garder. Une langue drue et verte n'est pas déplacée chez les militaires, en somme chez les hommes vivant ensemble. Il y a une mesure à ne pas dépasser. Le recours au vocabulaire scatologique n'honore pas un écrivain. A supposer même, ce qui n'est pas invraisemblable, que des hommes n'aient qu'une obsession et que leur conversation tourne autour d'un sujet unique, c'est précisément le rôle de l'artiste de procéder à d'habiles transpositions. S'il se contente de recopier des bouts de conversation, qu'il prête l'oreille ailleurs que dans les baraques d'une armée en déliquescence. Il en rapportera moins de propos orduriers.

* *
*

A l'observateur éloigné de Paris, il apparaît étrange que les jurys des multiples grands prix littéraires n'aient pas retenu le dernier roman de Luc Estang, *Les Stigmates*. Dans la production romanesque de ces toutes dernières années, c'est assurément un ouvrage de premier plan, bruisant de vie, avec des vues profondes sur la psychologie et la vie intérieure des êtres. Estang s'est surtout fait connaître par des cahiers de poésie d'un hermétisme confidentiel, d'une émouvante résonance. Il publiait l'an dernier son premier roman, *Temps d'amour*, une oeuvre nullement indifférente, même si elle est loin de posséder les qualités solides de son récent bouquin.

Luc Estang connaît bien son métier ; peut-être même le connaît-il trop bien, mais ayons garde de boudier notre plaisir et de nous plaindre que la mariée soit trop jolie ! Entendons par là qu'il est maître d'une technique très appli-

**LUDOR
MANUFACTURING
COMPANY**

Chas. Laparé, prop.

*SAVONS ET PRODUITS
DE NETTOYAGE*

3129 est, rue NOTRE-DAME

- Rembourage
- Réparation
- Remodelage

—
**Chesterfields Neufs
et
Sur Commande
Stores Vénitiens**

—
Paul Pepin

Rembourseur

5960 PAPINEAU —
MONTREAL

TA. 5915

Hommages

**The Superheater Compny
Limited
et
Combustion Engineering
Corporation Limited**

Spécialistes en équipement de moulin
à vapeur énergétique



**DOMINION SQUARE BUILDING
MONTRÉAL**



Tout pour SOUDAGE, COUPAGE
et PROCÉDÉS CONNEXES.

Canadian **LIQUID AIR** Company
LIMITED

Usines, succursales, entrepôts et bureaux
d'un littoral à l'autre.

CREDIT FONCIER FRANCO-CANADIEN

^
PRÊTS EN PREMIERE HYPOTHEQUE

5 est, rue ST-JACQUES
MONTREAL

Succursales : Québec — Toronto — Winnipeg
Régina — Edmonton — Vancouver

Courtiers
en douane

Expéditeurs
Transitaires

C.-E. RACINE & CIE, Ltée
Edifice Board of Trade

MArquette 5293 — Montréal

Ch.-Auguste Gascon,
Prés.

J.-Ed. Jeannotte,
Vice-Prés.

J. Art. Tremblay, sec.

La Compagnie Mutuelle d'Immeubles Ltée

(Incorporée par Charte Fédérale en 1903)

La caisse d'épargne pour prêts mutuels
Versé à ses membres : 11,000,000.00

Siège social :

1306 est, rue Sainte-Catherine — Montréal



GASTON RIVET

COURTIER D'ASSURANCE AGREE

Assurance de tous genres.
Spécialités - Feu - Auto
Responsabilité publique et professionnelle
Cotations et copies de contrats fournis sur
demande sans obligation de votre part.

266 ouest, rue St-Jacques MA. 2587

Les meilleurs contrats aux meilleurs prix.

Bernard & Tremblay
(Corporation Generale de Recouvrement et de Crédit)

Licenciés en vertu de la loi
des Agents de Recouvrement

RECOUVREMENTS ET ACHATS DE
COMPTES — GARANTIE DE \$ 5.000

10 ouest, rue ST-JACQUES TEL.: PL. 3011

quée, qu'aucun procédé ne lui est étranger. A l'instar de plusieurs romanciers américains, il pratique volontiers ce que j'appellerais la simultanéité du récit. Une conversation s'engage entre deux personnages, mais chacun poursuit ses propres idées, remue ses propres souvenirs ; les phrases prononcées n'ont souvent qu'une signification toute superficielle ; ce qui compte bien davantage, ce sont les harmoniques, tous les faits antérieurs qu'un mot fait aussitôt se dresser dans l'esprit de chaque interlocuteur. Le lecteur apprend ainsi le passé de ces gens auxquels il est mêlé, il s'explique plus facilement leurs réactions, il devine le pourquoi de leurs agissements. Un procédé qui n'est pas sans entraîner quelque lassitude, qui deviendrait vite fastidieux si l'auteur n'était pas aussi sûr de ses moyens et ne s'employait avec adresse à brouiller les plans pour conserver la perspective même de la vie.

Une telle façon de raconter, respectant la chronologie du présent tout en bousculant celle du passé, risque parfois d'égarer le lecteur qui doit s'arrêter pour savoir exactement où il en est. Ce n'est pas un reproche ; on nous a trop accoutumés à lire des livres faciles, où tout était exprimé ; il est excellent que le romancier exige de nous un effort pour se démêler dans l'univers qu'il construit devant nous. Il met en scène de très nombreux personnages, dont plusieurs n'ont entre eux que des rapports provisoires, et il devient indispensable que nous puissions les identifier avec certitude, que nous puissions surtout leur conférer l'importance relative qu'y attache l'auteur.

Tout cela regarde l'enveloppe. Quel est le noyau de l'oeuvre ? Luc Estang est spiritualiste, il est même catholique. Il s'emploie à découvrir les mobiles les plus secrets qui déterminent les actions des hommes. Sous le voile des apparences, il recherche la nudité de la vérité. Une vérité toujours difficile à saisir, que personne au reste ne parvient à s'avouer soi-même, car la plus rigoureuse sincérité n'aboutit pas forcément à la lucidité. Son personnage le plus attachant, c'est sûrement Théodore Valentin, un séminariste qui a jeté la soutane aux orties, sans parvenir à se débarrasser du signe ecclésiastique dont il demeurera constamment marqué, même au sein d'une vie fort peu édifiante. Il porte à jamais "les stigmates". Cette vie religieuse vers laquelle il a cru se sentir attiré, il s'en est dépris pour des raisons qui lui échappent en grande partie. Il éprouva la douloureuse sensation d'être un refusé ; refusé par Dieu, refusé par Satan, écarté de tous. Il ne sera ni un escroc international ni un ministre concussionnaire, sa conduite le plus souvent ne différera pas

tellement de celle des honnêtes gens. Au fond, Valentin ne serait-il pas une victime de l'orgueil, de sa passion de pétrir les âmes sans en avoir acquis l'auguste privilège par l'irremplaçable vertu de l'amour ? Son ancien directeur, le P. Lorraine, a subi lui aussi cette tentation, mais il a réussi à la surmonter par le don de soi.

Il n'y a pas que ces deux hommes, les seuls du roman qui s'arrêtent à penser. Les autres vivent d'une existence mouvementée ; groupés dans ce café-pension du *Coq hardi*, nous assistons à toutes leurs médiocres aventures quotidiennes. L'acteur Bonaugure est le plus pittoresque de tous. Accordons une place spéciale à Antoine, un enfant de sept ans, qui cherche à se démêler dans l'univers compliqué des grandes personnes.

Un beau roman, c'est sûr. Il est particulièrement réconfortant de constater qu'un romancier catholique, au surplus critique littéraire à *la Croix*, ne redoute pas d'aborder les problèmes humains avec une totale franchise, sans aucune de ses pieuses réticences qui, loin d'être édifiantes, ne sont qu'un camouflage de la réalité de la vie.

* * *

Au lendemain de la libération du territoire, *Drôle de Jeu* comptait parmi les romans les plus suggestifs pour recréer l'atmosphère de ces années troublées. Sans doute était-il facile de reconnaître que Roger Vailland n'écrit pas très bien, mais ces négligences étaient amplement rachetées par des dons précieux de créateur. Il sait animer des personnages et les brasser dans une existence grouillante et périlleuse. Certains d'entre eux, Lamballe, Rodrigue, Annie possèdent un relief durable. Nous les retrouvons aujourd'hui dans *Bon pied bon oeil* où ils poursuivent un assez triste destin.

Il y a quelque chose de difficilement explicable dans le cas de Vailland. Il a reçu, semble-t-il, une excellente formation intellectuelle ; camarade de lycée ou d'École normale de Thierry-Maulnier et Robert Brasillach, il a participé à cette effervescence artistique et littéraire de la décennie qui a précédé immédiatement la guerre. Au surplus, même s'il affecte d'écrire avec un médiocre souci de la correction, il ne peut s'interdire de trouver facilement la formule qui frappe et le mot juste. D'autre part, il est communiste et n'en fait point un mystère. Jusqu'à maintenant, je ne découvre aucune

incompatibilité fondamentale : pourquoi un communiste ne serait-il pas un grand écrivain ? pourquoi un écrivain doué ne pencherait-il pas vers le communisme ? La contradiction est ailleurs.

Ce qui est difficile à saisir, c'est que Vailland ne sauvegarde pas l'œuvre d'art. Pendant que Gide s'imaginait exalter les fastes de la Russie soviétique, il s'appliquait également à ce que ses livres fussent plausibles. Il ne lui serait pas arrivé de tronquer délibérément sa vérité pour servir des fins provisoires et qui changent si rapidement. Communiste, Aragon écrit des vers patriotiques à la Béranger ! Cependant que Vailland se contente de simples images d'Epinal : d'un côté, les bons, c'est-à-dire les communistes et les affranchis de toute morale, même humaine, de l'autre côté, les méchants, c'est-à-dire tous les autres, ceux qui croient en l'ordre, la justice, la vertu. C'est un peu court comme psychologie.

Ne reprenons pas ici le vieux débat sur la résistance et sur le communisme. Bien entendu, il y a eu des résistants qui étaient des repris de justice et des bandits notoires, et il y a eu des résistants animés d'une flamme de pureté, comme Jean Prévost tué dans le Vercors. Il y a aussi des communistes égarés qui demeurent animés d'une charité mal employée. Mais ce ne sont pas des exceptions qui modifient la situation d'ensemble. On s'étonne qu'un écrivain de la trempe de Vailland coupe à tous les bobards d'une propagande conçue pour les imbéciles et les ignorants. S'il n'y croit pas lui-même, il est malhonnête, et s'il est sincère, quel pauvre bonhomme !

Ouvrons *Bon pied bon oeil*, et l'on y cueille des perles. Lamballe demande à son ami Rodrigue, militant communiste, pourquoi il a accepté d'épouser une jeune femme qu'il n'aime pas, mais qui aurait pu exercer un chantage contre lui. La réponse est magnifique de naïveté (ou de fourberie) : "Rodrigue, homme privé, se soucie peu de la réputation qu'on lui fait. Mais je suis communiste, et tout communiste est en quelque sorte un homme public, qu'on ne doit pas pouvoir salir en aucune manière". Ah ! touchante sarcelle ! C'est tout juste s'il n'est pas question des grandes âmes de Thorez et de Duclos.

Ailleurs Lamballe s'étonne du cran d'Antoinette, la femme de Rodrigue ; remarquons que son audace consiste surtout à être prodigue de ses charmes. Pour s'expliquer ce type de grande classe (ne rions pas), il note "que les

règles de la clandestinité sont dans l'air du temps... Nous sommes entrés, en 1939 (et les Russes dès 1919) dans une époque épique, et fille de ce temps vous vous comportez tout naturellement en combattante. Il vous arrivera quelque jour d'être un héros malgré vous". La fille-mère devenue l'exemplaire par excellence des vertus communistes...

Il y a même chez Vailland un vague relent d'anticléricalisme à la Combes ; c'est pourtant bien démodé. Antoinette est surprise de la dignité de sa belle-mère dans l'épreuve et elle se dit à part soi : "Elle a du caractère, pense Antoinette. Il est étonnant qu'elle soit catholique, comme mon père, comme ma mère". La sottise est trop grosse pour être même injurieuse ; tant que les catholiques n'auront à lutter que contre la bêtise... Dommage, tout de même, car Vailland a de la griffe. Mais son roman est "engagé" jusqu'à la garde. Il est même englué dans la nauséabonde mythologie d'une résistance sans idéal et fort dépravée jointe à un communisme désespéré, puisque l'on n'y découvre jamais l'amour de l'homme, mais seulement le goût du chambardement pour le chambardement. C'est un témoignage accablant.

* * *

Critique dramatique au *Figaro*, Jean-Jacques Gautier connaît, professionnellement peut-on dire, le milieu des gens de théâtre. L'atmosphère lui est familière et il devait arriver un jour qu'il y puisât l'inspiration de l'un de ses romans. L'auteur de *l'Histoire d'un fait divers* et de *l'Oreille* ne pêche pas par excès d'indulgence ; il a le trait généralement juste, mais cruel. Il est volontiers impitoyable. Rien n'échappe à son observation aiguë, il emporte allègrement le morceau : avec esprit et non sans douleur. C'est ce ton de bonhomie apparente et narquoise qui lui permet de faire accepter les situations les plus excessives. Ce descendant de l'esthétique réaliste rachète par la finesse ce que ses descriptions auraient facilement de trop outré, voire d'insupportable.

Quelle famille que ces Lauricoste ! Surtout le père, centre d'intérêt dont nous ne parvenons pas à détacher nos yeux, qui crée en nous une forte impression. Né de négociants en vins bordelais, Edmond Lauricoste est monté à Paris où il est parvenu à s'imposer comme auteur dramatique. C'est une espèce de Bernstein mâtiné de deux ou trois célébrités du théâtre d'aujourd'hui. Il ne demeure pas en place, bousculant tout sur son passage, hommes et choses ; à la fois vaniteux et craintif, sans cesse à l'affût de ce qui peut lui advenir ;

GABRIEL DORAIS

INGENIEUR CIVIL ET
ARPENITEUR-GEOMETRE

10 est, SAINT-JACQUES

Tél. : PLateau 3014

Établie en 1935

J.-E. HUARD & FILS

Manufacturiers et importateurs

Guenilles lavées et stérilisées
Coton à polir tous genres
Waste, chamois et éponges

522, rue Montfort - UNiversity 6-1312

De chez Birks

veut dire beaucoup pour l'heureux
destinataire d'un cadeau dans la
fameuse boîte de Birks.

Depuis des générations, cette présen-
tation a été synonyme de Qualité
et Beauté reconnues Birks.

S'agit-il d'une occasion importante ?

les gens de goût pensent à Birks.

BIRKS

Joailliers

Rodolphe Clermont

Maurice Clermont

Wilfrid Clermont Limitée

MARCHAND DE FOURRURES

1604, rue St-Denis

Montréal

Les plus grands spécialistes en fourrures au détail du Canada depuis plus de soixante-dix ans.

CHAS DESJARDINS & C^{IE}

LIMITÉE

FRANCOIS DESJARDINS, Président et propriétaire

1170, rue Saint-Denis, MONTREAL

Téléphone BE. 3711

Tout est mis en oeuvre

pour conserver à nos produits

leur saveur naturelle.

LAIT CRÈME
BEURRE OEUFs
BREUVAGE-CHOCOLAT

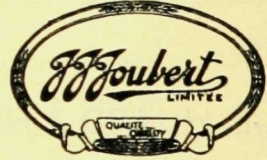
A. POUPART & CIE
LIMITÉE

1715, rue Wolfe - Montréal - FRontenac 2194*

TOUT LAINE ou falsifiée, une étoffe
est une étoffe . . . Pourtant si l'on
compare, l'authentique est moins
chère.

AINSI DU LAIT . . .

A prix égal, la qualité JOUBERT
l'emporte haut la main



4141, rue ST-ANDRE

FR. 3121

Succursale N.D.G.

920, boul. Décarie — DE. 3561

T.-THÉO. VALIQUETTE, Enrg.

Limitée

(Louis RENAUD, prés.)

TABAC — CIGARES — CIGARETTES

BONBONS — PIPES

ARTICLES DE FUMEURS

PLUMES PARKER

MONTRES & CADRANS

Gros et détail

425 EST, RUE MONT-ROYAL

HArbour 5197-8 — Montréal

Quelques-unes de nos spécialités :
Gâteaux May West, Croquette, et pe-
tites tartes.

Biscuits Madeleine recouverts de cho-
colat pur.

Compagnie de
Biscuits Stuart Limitée

Alfred Allard, prés.

Marcel Allard, gér.-général

235 ouest, ave LAURIER

CR. 2165

passant de l'assurance superbe au plus sombre désespoir ; coureur insatisfait, sous le regard d'une femme indifférente et d'une secrétaire complaisante ; jamais en repos ; bref, malgré les apparences, un pauvre homme inadapté et un souffrant. A ses côtés, sa femme, Jacqueline, une créature toujours effacée, d'une patience résignée et à peine vraisemblable ; sa fille Agathe, qu'il idolâtre et qui lui joue assez petitement la comédie de l'amour filial ; son fils Michel, qu'il déteste et qui souffre d'être incompris, sa secrétaire, Isabelle de Schoster, qui l'aime passionnément, se contentant des miettes qui tombent de la table du riche... Ce ne doit pas être gai tous les jours, dans la maison de la rue d'Assas !

Manuelle Etchegora tombe dans cette existence de bourgeois arrivés, comme un météore. Qui est-elle ? Une petite fille mal élevée, d'un cynisme outrancier, d'une dureté exceptionnelle, dont Lauricoste a fait la connaissance au Conservatoire et dont il s'est follement épris. Cette bonne femme peu attrayante et ne cherchant point à l'être lui résistera jusqu'à la fin. Ce sera son ange des ténèbres, elle sera à l'origine de sa tragique déchéance. Celui qui a toujours vaincu se heurtera à un obstacle infranchissable. Peu à peu, les êtres qui l'entourent et dont il a un besoin presque maladif s'éloignent de lui. La clef de son destin ? "Edmond est assis à sa table, absent. Entre ses paupières, filtre un regard terne. Il porte sur ses épaules le poids de son éternité. Il souffre à crier, comme doivent souffrir les damnés, de n'aimer pas : rien, ni personne. De tuer la joie des autres. Il se sent obsédé par une satisfaction permanente, dévoré par cette plaie qu'il nourrit de sa substance, telle une plante parasite qui s'épanouirait sans fin et lui suceraient l'âme. Il a été affligé de cette disgrâce-là : il ne peut s'intégrer à la vie. Il est attiré par ce qui n'est pas, ce qui n'est plus : l'instant où l'être se défait. Il se sent lui-même perpétuellement (et à cette minute même) en train de se défaire..."

Le thème est grave et lourd de résonances profondes. Le romancier parvient à l'alléger par les ressources d'une technique très déliée. Aux personnages qu'il crée, il ajoute des personnages qui existent et qui confèrent à la vie parisienne son climat. Nous bénéficions ainsi de quelques morceaux de bravoure habilement intégrés dans la trame, comme le concours au Conservatoire, l'étourdissante entrevue avec Paul Guth, les répétitions au théâtre de Raymond Rouleau, etc. C'est très divertissant, je le répète ; et cependant,

cette actualité vue de trop près n'est-elle pas, pour une oeuvre, l'annonce d'une rapide caducité ? Je m'interroge et je ne suis pas sûr que dans cinquante ans, par exemple, les lecteurs saisiront les mille et une allusions, plus ou moins voilées, dont le roman est truffé. Mais enfin, que nos descendants se débrouillent et ne boudons pas notre plaisir !...

Jean-Jacques Gautier possède un style qui lui est propre, sans beaucoup de recherches sans doute, mais fait d'ellipses et de notations judicieuses, toujours prompt à dégager d'une scène la dominante véridique et à en tirer un effet heureux. Il compte parmi les romanciers lucides et peu embarrassés de pesantes considérations philosophiques, trop rares dans sa génération. Dans la production romanesque récente, *La demoiselle du Pont-aux-Anes* occupe une place de choix ; et la mérite.

* * *

Christian Murciaux appartient à la jeune génération d'écrivains que nous avons appris à connaître depuis la reprise de nos relations intellectuelles avec la France. *Les Fruits de Canaan* l'avaient imposé à l'attention et il a été question d'un prix littéraire lors de la publication de son dernier roman, *La Porte des galions*. Le choix d'un jury eût couronné une oeuvre d'une rare distinction. On n'a que des éloges à faire sur la qualité d'écriture de Murciaux. A une époque où il est de bon ton de brutaliser la langue française, il s'est créé un style très souple où la correction n'enlève rien à l'harmonie. A une époque où le succès s'obtient dans une bonne mesure à remuer de la sanie et à céder aux attrait frelatés d'un exhibitionnisme odieux, il dépasse de beaucoup la zone restreinte des rapports physiques pour s'intéresser aux prolongements de la conscience. Murciaux est avant tout un amateur d'âmes.

M. de Saint-Dreux est un vieux professeur retraité. Libéré du fardeau quotidien, il se livre avec passion à des travaux d'archéologie. Un bonhomme étrange, un peu lunatique et très bon, il vit seul avec sa fille, une radieuse enfant évoquant la pureté de lignes des statues que son père veut arracher au sol. Un écrivain déjà arrivé fait la connaissance de Saint-Dreux et d'Irène. A son insu, il s'éprend de la jeune fille ; plus exactement, il est ému par elle et cède peu à peu au charme de cette émotion. Il lui fait découvrir Paris. Il faudra peu de temps avant qu'Irène poursuive avec d'autres ses découvertes et oublie cet ami de son père qu'elle a toujours traité comme un conseiller.

Mais Stéphane n'oubliera jamais Irène dont la déchéance s'accomplit peu à peu et qui finira par se jeter dans la Seine.

Réduite à ces quelques lignes, l'intrigue apparaît grêle. Elle l'est aussi. Et il ne semble pas que ce soit contre le gré de l'auteur. Nous sommes ici en présence de ce que j'appellerai un roman-prétexte. C'est l'occasion pour Murciaux de nous faire partager des émotions d'art, de nous dévoiler des paysages inconnus, de nous permettre des rencontres multiples à travers ses incessants déplacements. Les monuments, les peintures, les concerts, tout sert à de fines analyses irisées d'une mélancolie un peu décadente. Et c'est ici que l'on peut émettre un reproche : s'agit-il vraiment d'un roman ? L'action est à peu près nulle. Le narrateur vit avec ses songes et ses chimères, incapable de forcer le destin. Irène, une Irène aussi irréelle vivante que morte, flotte au-dessus de ses rêveries, à jamais inaccessible, par sa faute sans doute. Cette lenteur appliquée n'est pas de notre temps. *La Porte des galions* aurait pu porter le millésisme 1900 ; mais le roman ne serait pas aussi magnifiquement écrit...

Ne chicanons pas l'auteur pour des griefs d'ordre technique. Il vaut mieux suivre en leur dédale les sentiments de Stéphane, qui s'appelle lui-même un confesseur, c'est-à-dire le témoin de la vie des autres, lui-même inapte à agir. Sans abandonner les relations quotidiennes dans toute société, il se replie sur soi-même et préserve, pour son bonheur légèrement douloureux, ce que Georges Duhamel a nommé des parcs de solitude. "Mon passé est un livre trop lourd que je feuillette au hasard, mais il s'ouvre toujours à la même page... Pourquoi n'ai-je pas su retenir Irène ? Je refais sans cesse en esprit le même geste inutile pour la saisir, même sa dernière image m'a échappé, mais j'ai tant d'autres images d'Irène. C'est pour me préserver des fausses morts de la mémoire et de ses réveils que j'écris. Pourquoi ne décrirais-je pas Irène comme une héroïne de roman ?"

Eh bien, c'est fait ! Les gens pressés se perdront dans ce livre où il ne se passe rien, que les remuements secrets et les retours indéfinis du cœur humain. C'est le carrefour aux confidences où chaque lecteur pourra verser les siennes...

* * *

Les récompenses littéraires ont du bon ; et non pas seulement pour les écrivains qui les méritent et les obtiennent, ou les obtiennent sans toujours les mériter... J'avais accordé une attention indifférente au dernier roman de

Bernard Barbey (*Chevaux abandonnés sur le champ de bataille*) ; un autre roman, ni meilleur ni pire que des dizaines d'autres, me disais-je imprudemment. Quand l'Académie française eût accordé à ce littérateur qui n'a pas encore accédé à la renommée tapageuse son grand prix du roman, j'ai voulu me rendre compte de quoi il retournait. Je n'ai eu qu'à m'en féliciter. Ce n'est pas un livre qui doit passer inaperçu.

Le titre exige une explication ; il relève d'un symbolisme qui n'est pas très malin, mais il établit un parallèle exact. Dans les dernières semaines de la campagne militaire, Pierre Boisselot est affecté, à titre d'aide de camp, à la personne du général Loch. Tous deux font une reconnaissance dans une région du pays de Bade. De nombreux chevaux sont là, sous-alimentés ou déjà à demi morts, se serrant les uns contre les autres dans l'attente du destin. Chevaux abandonnés sur le champ de bataille... Mais la vie continue, dans le climat de la paix, souvent plus belliqueux que la guerre elle-même. Des êtres rapprochés les uns des autres et qui s'aiment à leur façon, c'est-à-dire du moins mal qu'ils peuvent, se déchirent et se blessent, en d'invisibles combats. C'est la dernière image qui nous reste : "Pendant qu'elle se parlait ainsi, sans que les deux hommes l'entendissent, ils se tenaient tous les trois sur le balcon de la rue Las-Cases, traîtres ou trahis, mais pourtant solidaires, encolure contre encolure, chevaux abandonnés sur le champ de bataille. Tandis que dans les maisons voisines, le radio poursuivait son monologue : "Il n'en reste pas moins", débitait le speaker, parlant de quelque problème patronal ou syndical, "il n'en reste pas moins qu'une solution heureuse pouvait être envisagée..."

Voici un drame nettement circonscrit, d'une pureté classique de lignes ; "ceci n'est qu'un roman d'amour", nous avertit la bande. Une morte et quatre vivants ; comme cette morte demeure vivante ! Tout jeune, Pierre a eu une liaison avec Marie-Claude, l'épouse du général Loch, parti aux armées. Dans la débâcle, elle meurt d'une péritonite, dans les semaines de l'exode. Quelques années plus tard, Pierre retrouve Loch qu'il n'a jamais connu auparavant. Sait-il ? Ne sait-il pas ? Une solide amitié virile s'établit entre les hommes, et le moment d'un aveu est définitivement passé. Isabelle, la fille de Loch et de Marie-Claude, s'éprend de Pierre. Ils se marient ; ils ont tout pour êtres heureux, comme disent les gens sans trop savoir ce qu'ils disent. Bonheur intense, de courte durée. Le jeune homme n'est pas

guéri de Marie-Claude, la blessure ne cicatrise pas. Dès qu'Isabelle en aura la révélation, elle disparaîtra, ne pouvant poursuivre cet impossible combat contre une ombre, l'ombre de sa mère.

Ce résumé ne rend pas justice aux subtiles complexités des sentiments en présence. Les personnages sont admirablement campés ; par là surtout s'impose ce roman. Aucune bassesse chez ces créatures à la recherche de leur vérité. La morte n'apparaît qu'en surimpression, mais les autres sont solidement dessinés : Pierre le charmeur, à qui tout a souri, s'abandonnant à l'allégresse d'un bonheur partagé, sans jamais perdre sa lucidité ; Isabelle, type de la jeune femme moderne, droite et vraie ; Loch, très compréhensif sous ses apparences de demi-solde, d'une affection bougonnante et sincère, et cette Evelyne, la mystérieuse Evelyne, dont je n'ai pas parlé, qui reparaît toujours à point nommé, et dont on ne parviendra jamais à déceler avec certitude les intentions secrètes, Evelyne, cette femme mûrissante qui s'abat sur une famille comme sur une proie, pour la protéger ou la miner...

Barbey mène son récit avec une sûreté impeccable. En quelques traits, il reconstitue une atmosphère. Mais le décor extérieur le retient peu ; l'essentiel, pas davantage. Il s'intéresse beaucoup plus à découvrir, au coeur des hommes, les mobiles les plus cachés et qu'ils ne s'avouent pas toujours à eux-mêmes. Oeuvre dense, qui comptera dans la production actuelle.

*
* *

On m'avait conseillé : un jeune écrivain dont on dit grand bien, l'un des bons départs pour les prix littéraires de cette saison, enfin un roman sur le journalisme. Il n'en fallait pas davantage pour que s'éveille la curiosité. Je n'ai pas été déçu. Un roman puissant, fougeux même, bien construit, avec cependant quelque chose d'un peu trop délibéré dans le propos de l'auteur. Un livre qui se lit d'affilée, l'intérêt rebondissant sans cesse. Le romancier connaît déjà les ressources de son métier ; ses fins de chapitre sont souvent brusques, enlevées à la galope, retenant toujours pour le clou le détail significatif ou la réplique qui fait mouche.

Nous pénétrons dans le milieu de la grande presse française, après la libération du territoire. Ce qu'elle ressemble à celle de l'avant-guerre ! Les mêmes intrigues, les mêmes bassesses, les mêmes marchandages, les mêmes trafics louches, la même enivrante animation. Le journaliste canadien n'a de ces dessous qu'une connaissance livresque ; notre climat est tout à fait

différent : plus sain, plus mesuré et, aussi, moins brillant. Ce qui frappe surtout, à regarder vivre ces étranges bonshommes emportés dans une ronde infernale, c'est qu'ils considèrent avant tout le journalisme comme un instrument de puissance. Par la presse, ils veulent dominer Paris. Et le plus curieux, c'est qu'ils y parviennent effectivement.

Louis Commandeur est un jeune Lyonnais au début de sa carrière. Il ne manque ni de talent ni d'ambitions, et il perd un peu de ses scrupules à chaque échelon de sa rapide ascension. Le fond est excellent, mais s'use peu à peu au rythme étourdissant de la vie parisienne ; il ne tarde pas à être piqué au jeu, et la passion de parvenir accomplit le reste. Ce qui nous le rend jusqu'à la fin sympathique, c'est qu'il ne faute jamais délibérément, il est simplement emporté dans un courant impossible à remonter. Il y a ici beaucoup de nuances psychologiques qui sont d'un grand prix. Les hommes ne sont ni tout à fait bons ni tout à fait méchants.

Et il y a Eva, la femme de Commandeur, la douce, la pure et la raisonnable Eva, échappant comme par miracle à toute cette griserie. Un type d'adorable jeune fille qui ressent de la difficulté à se transformer en femme, à éprouver les vertus et les vices de la femme, qui ne peuvent être ceux de l'adolescente. Ce sera la source de la mésentente dans le ménage. Un désaccord pénible, puisque fondé sur un malentendu, et que l'amour, très puissant malgré tout, subsiste toujours entre ces deux êtres qui se sont reconnus dans l'émerveillement d'une entente supérieure. Ce n'est qu'aux dernières pages qu'Eva comprendra les exigences de la vie et que Louis Commandeur la retrouvera vraiment. Eva a-t-elle cédé aux entraînements qu'elle méprisait ? Il ne le semble pas, mais le livre est achevé.

C'est une réussite solide. Le grand mérite des *Dents longues*, c'est, en brossant un tableau réaliste et peu attrayant des moeurs de la presse, d'avoir noué les fils d'une intrigue psychologique dépassant de beaucoup l'évocation d'un milieu déterminé et atteignant à des considérations humaines d'une valeur permanente. Jacques Robert appartient à la grande tradition des romanciers français ; sans cesser d'être un conteur vivant, il demeure aussi un moraliste, capable de porter des jugements ou, plus exactement et ce qui vaut bien davantage, de les faire ressentir par ses personnages. Il y a des pages d'une pénétration exceptionnelle sur les relations d'un couple qui s'aime et

éprouve de la difficulté à s'adapter, à ajuster leurs préférences et leur conception de la vie. "Histoire de l'homme pris chaque jour dans l'engrenage du métier, rentrant chez lui à bout de souffle et incapable de prêter une oreille vraiment attentive aux comptes rendus de la cuisine et de la nursery, alors qu'il se rappelle qu'il a, lui, négocié dans la journée l'achat de plusieurs wagons de roulements à billes..." Tout le passage, tout le livre est à lire.

* * *

Les relations du couple ont fourni la matière d'innombrables romans. Dans les années de l'entre-deux-guerres — cette expression sera-t-elle bientôt périmée ? —, Jacques Chardonne avait orchestré toute son œuvre sur ce thème. Malgré ses incontestables qualités d'analyste et d'écrivain, il nous plongeait dans un univers étouffant où le mari et la femme demeuraient constamment en face l'un de l'autre, comme des compagnons accordés ou des ennemis acharnés. Ce qui manquait à ces unions matrimoniales, c'était la présence de l'enfant, des enfants qui modifient si substantiellement les rapports des époux. "La cage sans oiseaux, la maison sans enfants..."

Henry Pozzo di Borgo — il doit être Corse, celui-là — n'a pas commis cette erreur. Il raconte les malheurs conjugaux de Pierre et d'Andrée auxquels se trouvent forcément associés deux bébés qui empêcheront en définitive une pénible rupture. Pierre travaille dans un studio comme monteur. Il s'intéresse vivement à ce qu'il fait, il lutte contre les producteurs plus attirés par le rendement financier que par les préoccupations artistiques. Son labeur le prend tout entier ; ses heures sont irrégulières, il est tellement absorbé par les problèmes quotidiens à résoudre qu'il témoigne d'une certaine indifférence sur ce qui se passe à son foyer. Il a beaucoup aimé Andrée au temps de son mariage, il l'aime encore, mais pris par sa besogne, il la néglige souvent. C'est une bonne fille, cette jeune femme qui, au temps de la résistance, avait su déployer des qualités étonnantes d'audace et de fermeté et qui est devenue, dans son appartement, insouciant, indolent, un peu abruti par les obscures tâches ménagères. Un désaccord s'établit, un fossé se creuse, sans aucune raison précise : l'usure des jours. Le romancier fait preuve d'un sage réalisme en n'imaginant pas de ces aventures extraordinaires qui ne sont jamais le lot de la majorité des gens.

"On ne passe toute sa vie qu'avec un seul être", se dit Pierre. Et il a raison. Le bonheur est une longue conquête, il se mérite, il n'est jamais

donné. "On attend tous beaucoup de choses de la vie, ajouta-t-il. Il y a tant de choses à vouloir, et c'est si court une vie humaine... Je crois que d'abord, il faut avoir confiance en soi, une grande confiance.... Tu sais, il y a comme ça des minutes où l'on trouve que rien n'est impossible... Pour un peu, on se dirait même que le bonheur vous est dû, qu'il n'y a qu'à tendre la main... Et à côté de ça, il y a des jours, des semaines entières où l'on ne fait que broyer du noir, où l'on se sent une toute petite chose, insignifiante, triste... Car la tristesse est comme un poison, elle n'attend qu'un moment de faiblesse pour s'insinuer, s'installer... Le bonheur, au contraire, exige l'effort, le courage, l'opiniâtreté. Le bonheur est la solution difficile..." De provisoires difficultés peuvent s'élever que seule aplanira une sérénité chèrement acquise.

Des discussions de quelques militants communistes, à tendances intellectuelles surtout, servent de toile de fond à *Vivre à deux*. On ne saisit pas très bien ce qu'elles ajoutent en authenticité au roman. On préfère retenir certains aspects bien observés du tran-tran quotidien.

* * *

On avait beaucoup mentionné ce roman de Bernard Pingaud, *L'Amour triste*, pour obtenir l'un des grands prix littéraires ; il n'en eut aucun, et plusieurs chroniqueurs témoignèrent de leur mécontentement. Quand on compare ce petit livre d'une seule coulée, plongeant dans le mystère des êtres, aux exercices trop appliqués de certains vainqueurs à peu de frais, on aurait quelque raison de s'étonner, voire de s'indigner, si l'on ne se rappelait pas aussitôt que les moeurs littéraires sont ce qu'elles sont, sous toutes les latitudes. Si la valeur était reconnue à son juste mérite, que deviendrait la nature humaine ?

Je me défends de crier au chef-d'oeuvre. Je lis un roman bien construit, élaboré avec une extrême économie de moyens extérieurs, entièrement établi sur les rapports subtils d'un couple. Il est toujours facile de raconter, en trente ou trois cents pages, les aventures extra-conjugales des époux ; la monotonie est liée au sujet. Mais ce n'est pas le cas d'Hélène et de Julien, également coupables et innocents, victimes tous deux d'un vertige intellectuel — beaucoup plus que sensuel — à la recherche d'un difficile, d'un impossible équilibre permanent.

SECRETARIAT DE LA PROVINCE

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE ET D'ART DRAMATIQUE

L'encouragement à la musique compte au nombre des fonctions principales du Secrétariat de la Province de Québec.

Aux subventions versées à certaines sociétés musicales, il a ajouté la création d'un Conservatoire de Musique et d'Art dramatique, avec section à Québec, où tous les avantages possibles sont offerts aux Canadiens de se perfectionner. •

Pour renseignements, s'adresser au Directeur du **Conservatoire de Musique et d'Art dramatique**, 1700, rue Saint-Denis, Montréal, ou à la Section de Québec, **30, Avenue St-Denis**, Québec.

OMER CÔTÉ, c.r.,
Secrétaire de la Province

Meilleurs voeux

ALEX BREMNER, LIMITED

Matériaux de construction

1040, rue BLEURY MONTRÉAL
Maison fondée en 1872

Hommages
aux diplômés de
l'Université de Montréal

DAMIEN BOILEAU, Limitée

Entrepreneurs généraux des travaux
du nouvel édifice de
L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

705, BEAUMONT - CR. 4181
M O N T R É A L

La marque de qualité

Depuis 1910

Compagnie C. A. Dunham

Limitée

1523 Chemin Davenport, Toronto

Succursales d'un océan à l'autre

Aux E. U. : C. A. Dunham Company, Chicago, 6

En Angleterre : C. A. Dunham Co. Ltd., Londres

MANUFACTURIERS

des systèmes et des accessoires



Chauffage "Vari-vac" Différentiel - Radiateurs-convecteurs
Radiateurs de plinthes - Radiateurs-convecteurs à ailettes
Pompes à vide - Pompes de condensation - Aérothermes
horizontaux - Aérothermes verticaux - Aérothermes-
cabinets - Purgeurs - Soupapes de radiateurs
Soupapes de réduction.

ARMAND SICOTTE & FILS LIMITÉE

Ingénieurs-Constructeurs

950, SHERBROOKE EST
MONTRÉAL

On verra par ces quelques lignes de préface à quelle hauteur le romancier situe le débat : "De tous les engagements qu'un homme puisse prendre, il n'en est aucun qui *l'engage* aussi complètement que le mariage. Lier sa vie à celle d'un seul être, c'est porter sur l'avenir le jugement le plus téméraire ; c'est endosser une responsabilité dont nul n'est sûr de pouvoir l'assumer jusqu'au bout, à savoir jusqu'à la mort, et que viennent rendre plus pesante, à mesure que le temps passe, les habitudes prises en commun et ce bien par définition indivis : les enfants".

Tout le roman s'écoule en deux jours et il ne s'y passe rigoureusement rien, en apparence à tout le moins. Hélène et Julien sont installés à la campagne avec leurs deux jeunes fils. Une seule autre comparse, Mme Perse, mère de la jeune femme, qui viendra passer quelques heures avec eux, mais dont le rôle sera tout à fait secondaire et accessoire. Le drame se noue au sein du couple. Admettons au départ qu'ils s'aiment et c'est l'exacte vérité. Mais ils s'interrogent trop sur leur amour et ajoutons qu'ils disposent de trop de loisirs pour ratiociner, pour subtiliser à l'infini sur leurs sentiments et leurs impressions. Avant tout, ils sont trop exigeants de la vie, qui n'est pas synonyme du paradis perdu. D'où la tristesse de leur amour, je dirais plutôt l'ombre légère qui ternit son éclat et leur fait regretter les rutilances passées.

On concevra qu'il serait ridicule de tenter un résumé d'une pareille oeuvre, faite de demi-teintes et de méandres sans cesse interrompus et repris. Il n'y a rien de simple dans les sentiments humains ; les ramener à la netteté d'un tableau synoptique est vaine besogne de cuistre. Bernard Pingaud est peut-être appelé à prendre la succession abandonnée de Jacques Chardonne comme peintre de la vie conjugale ; mine riche qui ne risque pas de s'épuiser. Mais ici l'affrontement est plus complexe, puisque les enfants ne sont pas exclus, qu'ils exercent même une action, si discrète ou tacite qu'elle paraisse. L'écrivain est maître de sa langue ; il écrit dans la tonalité tendre, un peu étouffée, qui donne tant de prix aux livres de François de Roux, à *Brune* plus particulièrement. Pingaud est un jeune dont la carrière nous réservera de fécondes surprises.

Sous une apparence assez enjouée et d'un ton parfois frivole, voici un roman désespéré. Je n'inscris pas ce désespoir au compte de l'auteur, Michel Braspart, l'un des bons écrivains de la jeune génération. Il a voulu décrire un moment de l'âme française et il a choisi de jeter ses regards au fond de l'abîme (*La mauvais carte*). L'occupation a figé les réflexes normaux, les trafics de la libération ont défiguré le visage clair de l'honneur, l'arrivisme a étouffé la voix de la conscience. Les estaminets sont devenus des lieux publics, une bourse nouveau genre, une chambre de compensation pour les opérations les plus inavouables. Nous voici dans un bar : " Dans ce lieu autrefois abandonné, je voyais des acteurs, des journalistes, des hommes d'affaires, et surtout, me semblait-il, de ces gens bavards, nerveux, importants, de ces nomades qui vivent entre les Champs-Élysées, la Bourse et les ministères, et qui n'ont aucune autre profession que celle de faire payer leurs conseils et leurs entremises. Autour de moi on fondait des journaux, des agences d'information, des maisons d'importation-exportation (import-export, disaient-ils). On débloquait des bons-matières, on vendait des bons d'essence, on téléphonait au ministère du Ravitaillement, on prenait l'avion pour Londres, on fumait des Lucky-Strike, avec un entrain qui donnent le vertige. Quelle volière ! Le garçon du bar servait de factotum à cet état-major de l'industrie et du commerce, et servait d'entremetteur à ces entremetteurs". Comment s'étonner que tant de jeunes Français aient songé à s'expatrier, que plusieurs l'aient fait !

Vallon rentre à Paris après des années dans un camp de prisonniers. Il ne retrouve par la couleur des objets et la résonance des âmes. Tant de choses ont changé ! Il est difficile de combler l'hiatus et de ressouder l'anneau brisé. Il avait un amour, il avait une amitié. Que sont-ils devenus ? Kath n'a pas versé de larmes amères, elle s'est rapidement accommodée de la situation. Aujourd'hui, de concert avec un Italien systématiquement du côté des vainqueurs, quels qu'ils soient, elle dirige un commerce de meubles de style. Elle revoit Vallon sans émoi et celui-ci se demande même s'il l'a jamais aimée. Le lecteur parierait pour la négative.

Et il y a Merlin, l'ami d'enfance. Plus exactement, il n'y a plus Merlin, car il est mort aux derniers jours de la guerre. Pendant l'occupation, il a fait du théâtre. Sans aucune inclination politique, il s'inscrit à la Milice. Pourquoi ? "Pour m'en louer ou m'en accuser, on me croira convaincu

d'idées européennes, ennemi décidé des Anglais ou du général de Gaulle. Ou bien on dira : un pauvre sire, qui a manqué sa vie. Ou bien on pensera que j'aimais une femme et qu'elle ne m'aimait pas. Rien de tout cela, chers amis : mais le dégoût, la simple et lourde fatigue de vivre dans un monde sans fête, sans amitié, sans honneur. Je cherche des regards et ne vois plus que des ombres".

Avec des éléments aussi riches, aussi profonds, Braspart a-t-il réussi son roman ? Je ne le crois pas. Il l'a entrevu, il ne l'a pas atteint. Quelques morceaux sont particulièrement réussis, mais l'ensemble manque de solidité. L'écriture est d'une qualité plus que convenable, avec parfois des éclairs et des bonheurs d'expression qui évoquent la féerie giralducienne, et aussi sa tendresse mouillée. Mais cela ne dure pas. Le dessin n'est pas net, l'auteur hésite sur les voies où s'engager. A son crédit, notons qu'il possède d'une façon exceptionnelle le tour adroit des transitions. Mais il s'est arrêté à mi-chemin : il n'a pas découvert son univers romanesque.

* * *

Certains romans possèdent, dès leur publication, une valeur, une signification permanentes. C'est qu'ils plongent très profond dans l'humain et dépassent les différences secondaires d'époque ou de milieu. La nostalgie délicate et désespérée qui baigne *Dominique*, les déchirements d'*Adolphe*, les entrelacs de l'amour et de l'ambition dans *Le Rouge et le Noir*, la volte-face chronologique effectuée dans *A la recherche du temps perdu* demeureront intelligibles à l'homme de l'an 2000, — s'il existe encore... Il y a en effet un poids de vérité humaine qui ne s'efface jamais. En revanche, d'autres romans tirent leur intérêt du fait qu'ils fournissent des documents, souvent précieux, sur une période déterminée de l'histoire. Ce sont des livres-témoins où les soucis spécifiques de l'art ou de la pensée sont relégués au second plan.

C'est le cas de ce roman d'Yves Gibeau. *Et la fête continue* nous plonge dans le tragique quotidien des lendemains de la libération, à Marseille. Nous touchons du doigt aux misères d'être désaxés et incapables de retrouver leur assiette normale. Misères physiques : la faim tenaillant les estomacs, la recherche incessante d'un emploi toujours provisoire et à peine rémunéré ; misères morales aussi, les plus dures à supporter, la lente décomposition de l'être s'opérant de dégradation en dégradation. Stéphane est le triste héros d'une basse odyssée. Au fond de son abjection, il ne parvient pas à abdiquer

et c'est ce qui lui confère une manière de grandeur. Il se livre à toutes sortes de négoce dont il éprouve la honte, sans parvenir toutefois à se salir. C'est un fétu de paille balayé au vent mauvais. Les trafics du marché noir, il semble bien que ce fût là la seule façon de subsister dans ces mois de démente collective. Ce sont des traits qui marquent durement une époque et la jugent.

Ceux qui n'ont pas connu l'impérieuse nécessité de la faim pourront en obtenir au moins une connaissance intellectuelle en suivant à la piste les démarches de Stéphane. Ils constateront ce qu'est sa présence obsédante et comme elle incline les êtres. Elle se fait complice de toutes les ruses. Devant elle, rien ne peut résister. La bête se refuse à mourir et pour arracher un morceau de pain — un sursis de vie — il n'est aucune compromission à laquelle elle se refuserait.

Un climat étouffant, sans aucun doute. Sous ce firmament fermé, une seule échappée : la pureté inentamée de Nathalie, une soeur de cette touchante Bérénice dans ce beau roman d'Aragon. Elle ne joue pas à la femme forte, mais elle est toute droite, elle traverse des eaux boueuses sans se souiller. Elle est le courage de Stéphane et sa chance de rédemption. En sera-t-il digne ? La misère l'entraînera à rouler jusqu'au fond de l'infamie, jusqu'au jour où reparaitra le clair visage bouleversant de Nathalie. Mais il est trop tard : les jeux sont faits. Stéphane ne sera pas sauvé.

Et la fête continue est un roman d'une troublante gravité. Il pose des problèmes qui ne sont pas résolus. Il apporte surtout une lumière crue sur l'état de démoralisation d'un peuple étourdi par ses malheurs et à qui il aura fallu un certains temps pour effectuer sa remontée à la surface des eaux agitées. L'auteur écrit sans complaisance et son trait va souvent loin dans la cruauté.

R. D.

PARIS À MONTRÉAL

Restaurant

CHAMPS-ÉLYSÉES

Cuisine Française de Renommée mondiale

HOTEL BERKELEY

André Bertheau

Propriétaire

1188 ouest, rue Sherbrooke

Tél. MA. 7351

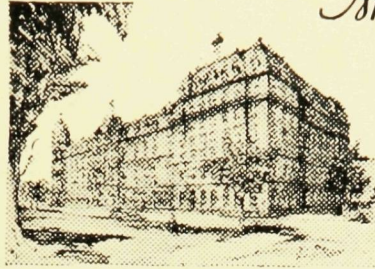
N. E. Verge

Gérant

Montréal

HOTEL
Windsor
CARRÉ DOMINION

Montréal



AT. 1545

CHARLES LALONDE

EPICIER - BOUCHER

Epiceries - Fruits et viandes de choix

Membre des Epiceries Richelieu

5279, GATINEAU

MAquette 0421-9963

CAFE MARTIN, LIMITEE

Léo Dandurand, prés.

Le plus chic restaurant français à Montréal

Sea Food Bar — Salons privés

1521, rue de la Montagne

J. PROVENCAL ENRG.

BOIS - CHARBON - HUILE

342 De Castelnau — CA. 1221

WELSH, BUCKWHEAT,
UNE SPECIALITE

Rod. Corbeil & Fils

Limitée

CHARBON ET HUILE A CHAUFFAGE

BRULEURS AUTOMATIQUES

5161 PAPINEAU — AM. 2101*
MONTREAL

Joseph A. Tougas

ENRG.

Bois, Charbon, Huile à Chauffage

Spécialité :

Retailles plancher de bois franc

329 rue Murray

WI. 1204-6722

COURTIERS ET SPECIALISTES

EN DOUANES

EXPEDITEURS - ENTREPOSEURS

AGENTS DISTRIBUTEURS

TRANSPORT

ST-ARNAUD & BERGEVIN Ltée

118, rue St-Pierre

Montréal

LABORATOIRE DESAUTELS,
Limitée

Produits pharmaceutiques spécialisés

●
M O N T R É A L
C A N A D A

avec les hommages de

POULENC Limitée
spécialités thérapeutiques



204, Place Youville, MONTRÉAL

HOMMAGES

du

LABORATOIRE
NADEAU

Limitée Montréal

Hervé Nadeau, président



PAR MON HUBLLOT

3 juin. — Charmante soirée avec un industriel belge, désireux d'établir dans notre province une succursale de ses entreprises européennes. Esprit ouvert, il dépasse largement les considérations de son métier. Ainsi, s'il comprend volontiers les raisons qui ont motivé l'attitude du roi Léopold, en revanche il brosse un tableau précis du climat psychologique expliquant l'hostilité d'une partie de la population. Les prisonniers dans leurs stalags sont irrités à la pensée que leur souverain, éloigné de leurs souffrances quotidiennes, songe alors à épouser une belle fille dont la famille a pactisé avec l'ennemi. L'élément passionnel intervient toujours dans les préoccupations politiques ; il faudrait que la nature humaine fût autre pour qu'il n'en soit pas ainsi. — Ce jeune homme me demande à brûle-pourpoint : Quelles sont les notes caractéristiques de la jeune fille canadienne-française . . . Hé, comment répondre sensément à une pareille question sans y avoir mûrement réfléchi ! J'ai confessé certaines opinions personnelles que je ne transcrirai pas ici, car pourquoi susciter de stériles polémiques ?

4 juin. — Rencontré par hasard Y. T. Ses livres ne m'enchantent pas, mais l'homme est attachant. Par son goût de la vie, par son assurance, par sa volonté de bâtir une oeuvre, par sa confiance en l'avenir. Il déborde de projets. Il en a peut-être trop et je redoute l'éparpillement, la voie de la facilité. Il lui faudrait une discipline plus rigoureuse, mais il est incapable de se plier à une règle, même à celle qu'il s'imposerait à lui-même. À peine un livre est-il ébauché qu'il songe déjà au prochain. Le courant le pousse toujours de l'avant. Avec cela, des rechutes dont il remonte bien vite, avec une ardeur renouvelée. C'est l'un de nos plus riches tempéraments d'écrivain. Je le voudrais plus appliqué, plus soucieux de perfection formelle ; mais allez donc exiger du Niagara qu'il roule ses eaux avec sérénité !

5 juin. — Longuement causé, à déjeuner, des conditions matérielles de l'acteur à Montréal. Nous comptons d'excellents interprètes. Il n'y a à peu près pas de scènes où ils puissent cultiver leur talent et donner leur mesure. Ils se rabattent sur la radio qui les use et les dégoûte. Même cette prostitution

ne leur assure pas un gagne-pain convenable : des revenus de 26 semaines sont insuffisants pour vivre 52 semaines. Et toujours l'aléa, l'incertitude, la crainte du lendemain. Dans les couloirs d'un poste de radio, je croise une très belle artiste, rentrée récemment de Paris et qui possède des dons indéniables de comédienne. Elle m'annonce comme une victoire qu'elle jouera cet été sur une scène de faubourg, dans d'infâmes mélodrames. Je m'étonne un peu. Elle me répond, avec un sourire triste et doux : "Il faut manger, il faut vivre !" Ce n'est pas elle qu'il faut blâmer.

7 juin. — Le français comme on le parle : un conférencier, qui se veut important, expose avec onction les grandes lignes d'un projet dont il est le parrain. Pour bien faire saisir à ses auditeurs attentifs les difficultés matérielles qui ont réduit l'ampleur de l'initiative initiale, il explique : "Faute de manque d'espace . . ." N'est-ce pas joli ? Ajoutons que le monsieur qui le présentait, après avoir évoqué le curriculum vitae de l'invité, avait déclaré qu'il avait poursuivi des études "sommaires" de droit. On est avocat ou on ne l'est pas . . .

13 juin. — Au "400", Pierre Tisseyre réunit pour la première fois cette année les membres du jury qui devront décerner en septembre le prix du Cercle du Livre de France. Seuls René Garneau, Jean-Pierre Houle et Dostaler O'Leary n'ont pu se rendre à l'appel. Un déjeuner rapide et charmant, au cours duquel la besogne est expédiée. Sur vingt manuscrits, moins de dix demeurent dans la course ; même parmi ces derniers, ce sont souvent des scrupules de conscience qui les retiennent en lice. Je serais bien étonné si cette année les finalistes étaient plus de deux. Et il est possible que le vainqueur soit supérieur à celui de l'année précédente. La discussion se déroule sans la moindre âpreté : nous en sommes encore aux préliminaires ! Malgré son uniforme militaire, Paul L'Anglais est très conciliant. Le spirituel Père Gay n'oserait se servir de son costume religieux comme d'un argument. Jean-Charles Bonenfant, le Québécois disert, conserve un enthousiasme prudent et scrupuleux. Jean Béraud lui-même, qui a souvent la dent longue, prépare soigneusement son opinion, Gilles Marcotte démontre par son exemple que la sagesse s'allie à une certaine désinvolture attachante. Mmes Germaine Guévremont et Lucette Robert prennent leurs responsabilités au sérieux, avec le sourire. Nous saurons mieux où nous allons, dès juillet.

15 juin. — Reçu une longue lettre d'un ami français, le baron de W., rentré à Paris après trois années de séjour au Canada. J'en détache ici un passage révélateur : "À Paris, un des premiers spectacles où je suis allé fut celui du théâtre des Trois-Baudets où on donnait le 1,500e de "Sans issue", de Pierre Dac. Figurez-vous qu'on a réussi à y intégrer votre compatriote Félix Leclerc. Comment peut-on associer Leclerc à Pierre Dac ! Ça c'est un monde ! Leclerc remporte un succès du tonnerre. Bien que le spectacle fut d'un bout à l'autre génial comme tout ce que fait Pierre Dac, je dois reconnaître que c'est l'intermède de Leclerc qui a recueilli le plus d'applaudissements (et quatre rappels) de la soirée. Ce succès est très mérité. Chaque dimanche soir il y a un quart d'heure Leclerc sur la chaîne parisienne et ceci me fait songer que nul n'est prophète en sa demeure, car semble-t-il les auditeurs de la chaîne parisienne goûtent plus Leclerc que ne le faisaient ceux de CBF. Quitte à passer à vos yeux pour un colonialiste impénitent, je dois avouer que l'annexion de Félix Leclerc par la France est une excellente chose. Jamais par contre la France ne songera à annexer "Un homme et son péché", une autre des interminables histoires des pays d'en haut. Ça, par exemple, c'est trop moche. Leclerc par contre, c'est de tout premier ordre". J'aime reproduire ce témoignage favorable à Leclerc. Naguère, j'ai pu être sévère, mais juste, du moins je m'en flatte, pour ses livres. On peut être excellent chansonnier sans être un écrivain très doué.

20 juin. — La censure du cinéma est sans doute nécessaire. Ses champions ne perdraient rien en conservant le souci du français et en évitant le ridicule. Je lis dans un journal très pieux : "Les films ne doivent pas seulement n'être pas mauvais, mais être positivement bons, éducateurs et éleveurs". Cet "élevateur" ne laisse-t-il pas perplexe ?

21 juin. — Gilles Lefebvre est conférencier au club Richelieu. C'est un jeune homme, une trentaine d'années tout au plus. La musique l'habite. Mais ce n'est pas un romantique échevelé ; son exposé est clair, lucide, dynamique. Il définit le programme des Jeunesses musicales du Canada. J'avoue mon ignorance en ce domaine comme en beaucoup d'autres. Mais l'idée me paraît heureuse. Il est excellent de former des auditoires pour nos musiciens ; c'est-à-dire des jeunes gens pleins d'enthousiasme et de flamme qui n'iront pas aux

concerts par snobisme, comme beaucoup de leurs aînés, mais mûs par une nécessité intérieure, parce qu'ils auront appris les rudiments de la musique, qu'ils sauront reconnaître le timbre des instruments, qu'ils auront été initiés aux oeuvres des maîtres. Voilà un élément de culture humaniste indispensable à la vie d'un peuple. L'apport de ces Jeunesses musicales ne peut nous être indifférent. Et l'on procède à une intelligente décentralisation : il n'y en a pas que pour Montréal et Québec ! Partout dans la province des groupes se forment pour honorer et comprendre la musique.

23 juin. — L'Accueil franco-canadien offre un grand cocktail, grâce à l'accueil sympathique de l'abbé Fernique, directeur de Stanislas. Ce samedi après-midi lourd d'un orage prochain, nous sommes nombreux à fraterniser, Français et Canadiens. L'ambassadeur Hubert Guérin, d'une impeccable courtoisie, a tenu à se déplacer pour souligner tout l'intérêt qu'il prend à cette initiative destinée à resserrer des liens qui ne seront jamais trop étroits, tant qu'ils se tendront dans un esprit d'amitié et de respect réciproque. L'Accueil doit avoir un dynamisme particulier, puisqu'à l'appel de Jean-Marc Léger, qui a eu l'idée et qui se dépense pour qu'elle prenne corps, de jolies jeunes femmes prêtent leur concours gracieux. Qu'on me permette une opinion personnelle : que la France est facile à vivre au Canada, quand ses représentants s'appellent Hubert Guérin, Ernest Triat ou Pierre Gabard ! Cela nous repose des politiciens et des partisans. En ces dernières années, nous avons presque oublié que le tact est une vertu française. Nous le savons maintenant.

24 juin. — Il n'y a pas une place libre au banquet national organisé par la Société Saint-Jean-Baptiste. La tradition se maintient, et la chaleur aussi. Cette année, le conférencier, c'est Jean Bruchési qui, comme le vin, se bonifie en vieillissant. Le mot est déplacé, il vieillit si peu et son demi-siècle ne lui pèse pas lourd. Avec le sourire, il sait dire d'opportunes vérités. C'est un patriote à mon gré : sans étroitesse, sans esprit de système, sans fanatisme, mais inspiré par une fidélité élargie aux nécessités d'aujourd'hui. Voilà un Canadien dont nous avons raison d'être fiers : il ne distille pas l'amertume, parce que sachant l'exigence du combat, il n'en mésestime pas le prix. Sa carrière intellectuelle en fournit le plus éloquent témoignage. Bruchési est beaucoup applaudi, et c'est justice. Sa jeune fille Anne n'est pas la dernière à témoigner de sa joie. Elle aussi serait prête à dire : Mon père avait raison !

2 juillet. — Chacun célèbre à sa façon la fête du Canada. Le principal et vice-chancelier de l'Université McGill, un homme cultivé et distingué, se trouvait ce jour-là à Londres. Il a prononcé une causerie au CANADA CLUB, en présence de notre vice-roi et du haut-commissaire canadien au Royaume-Uni. Le conférencier a abordé le problème de l'immigration ; il souhaite qu'elle soit massive et britannique. Attitude raciste et nullement canadienne. C'est son droit, bien entendu, comme c'est le mien de dénoncer avec énergie — disons plus simplement de regretter — cette conception erronée de l'avenir canadien. Ce qui inquiète au fond M. James et les membres de sa famille spirituelle, c'est que la population de notre pays compte moins de cinquante pour cent de descendants britanniques, le reste étant formé de Canadiens de langue française et de ceux qu'on groupe sous l'étiquette commode et générique de Néo-Canadiens. Voilà le mal ! Pour "que le Canada continue de marcher à la tête des autres nations du Commonwealth", il est indispensable de convaincre les citoyens du Royaume-Uni à venir renforcer les cadres de leurs frères de sang chez nous. A-t-on démontré que c'est l'avantage du Canada de se lier toujours plus au Commonwealth ? A-t-on démontré que cette place capitale, s'il la détient actuellement, il ne peut la conserver que par un apport anglo-saxon ? Forte dose de naïveté ou immense orgueil chez M. James quand il s'écrie : "Il serait à l'avantage du Canada et du monde entier si le bastion nord des peuples de l'Ouest était commandé par des hommes et des femmes venant d'une race qui a monté une garde vigilante durant ces jours sombres où ces îles ont été le seul refuge de la liberté humaine" ! Nous sommes dans un monde où la ferveur n'est pas la soeur de la lucidité . . . La Grande-Bretagne est-elle donc le seul refuge de la liberté humaine ? Ne rétrécissons pas abusivement le concept de liberté. Amusons-nous franchement quand M. James, non content de louer l'habileté des futurs immigrants britanniques, estime que le Canada a un urgent besoin de la "spiritualité anglaise". Quelques définitions seraient bienvenues, qui permettent de nous rendre compte des valeurs spirituelles spécifiquement anglaises. Certes, le réformisme protestant, en insistant sur une attitude matérialiste devant la vie, a favorisé l'expansion économique et financière de l'Angleterre. Ce n'est pas négligeable, mais où découvrir la moindre trace de spiritualité ? À cet égard, nous estimons que la Grande-Bretagne n'a rien donné au monde. Cherchons ailleurs, en France, en Italie, pour découvrir ces grandes idées généreuses et fécondes qui confèrent son prix à une civilisation humaine. M. James, répé-

tons-le, est un homme charmant. Le climat londonien aurait-il chauffé à blanc son enthousiasme ?

5 juillet. — On a annoncé il y a quelques heures la venue au Canada, en octobre prochain, de l'héritière présomptive du trône britannique, Elisabeth, et de son mari, le prince anglo-grec Philippe. Une nouvelle crise de loyalisme se prépare. Les journaux multiplient les photographies du jeune couple, dont on s'applique à faire l'image exemplaire du bonheur conjugal. Je veux bien que leur ménage soit heureux ; en fait, j'y suis tout aussi indifférent qu'ils le sont à ma vie personnelle. Mais je me souviens de 1939, de la visite des parents, Georges le sixième et son épouse, l'autre Elisabeth, l'Écossaise. Quelques mois plus tard, le Canada décidait librement de suivre les ordres de Londres et d'entrer dans la bagarre. Dans ce domaine, l'histoire se répète souvent. Le parfum de la jeune princesse n'aura-t-il pas un remugle d'Abadan ? Sans doute est-ce très laid d'entretenir de telles craintes ! Mais je ne me reconnais, comme républicain, aucun devoir de loyalisme envers la famille royale d'une nation étrangère. Je m'explique que l'Anglo-Canadien, sentimental à ses heures, se laisse prendre à tout ce cérémonial ; comment comprendre que des Canadiens français, que leurs journaux, se trémoussent d'aise à la pensée que ces commis-voyageurs et propagandistes du gouvernement anglais vont circuler dans nos provinces pour battre le rappel et galvaniser les fidélités traditionnelles ! Sommes-nous mûrs pour la liberté ?

6 juillet. — La chute d'un escalier extérieur cause la mort d'un homme. Le fait est malheureux, mais banal. Que non ! L'incident s'est passé au Gaiety, une scène de burlesque où s'exhibent des dames qui seraient insuffisamment vêtues pour les rigueurs de notre climat et pour la vertu farouche des gens qui, comme moi, n'y ont jamais mis les pieds. En apprenant l'accident, Lili Saint-Cyr, blonde déesse de ces lieux, se serait écriée : "Mince alors ! Voilà un homme tombé de haut . . . J'en ai encore la peau de poule !"

9 juillet. — Je contourne le rond-point faisant face au ball d'honneur de l'Université, en compagnie d'un Frère, inscrit aux cours d'été des Lettres. Nous nous arrêtons quelques instants à regarder les ouvriers démolir le peron de pierre, consolider les briques autour des fenêtres. Mon compagnon me dit : "On le voit bien, l'Université travaille . . ." Avec un sourire pudique . . . Sans commentaire, comme il se doit.

21 juillet. — Est-ce un signe de vieillesse prématurée? Face au lac Saint-Louis, dans mon ermitage campagnard ombragé d'ormes bientôt octogénaires, je relis beaucoup plus que je lis. Ma petite étagère ne contient pas de nouveautés, sauf celles dont il faut rendre compte au jour le jour. Je retrouve avec joie Colette toujours pétulante et jeune, Mauriac dont l'envoûtement est perdurable, Julien Green l'admirable, même Maurois dont un snobisme à rebours veut nous convaincre qu'il n'est qu'un fabricant médiocre. Il y a aussi Montesquieu et Diderot, à potasser à des fins d'enseignement (l'enseignement a du bon!) Qu'il fait bon s'écarter d'une actualité trépidante et se replonger dans des oeuvres complètes, dans le fleuve où s'est coulée une inspiration faite du meilleur et du pire dont se compose un destin d'homme! Viendra vite l'automne et les tâches de dispersion... Enfants bruyants et piailleurs, vous orchestrez les souvenirs encore chauds de Claudine aux cheveux frisés et à la nuque rase, le drame intime de la pauvre Elisabeth Gornac, l'éternel pendule entre l'Odile et l'Isabelle dont nous recherchons la double et impossible trace jumelée, les pages graves où l'écrivain note les efforts quotidiens de la création artistique... Et les oiseaux s'envolent et ils n'en sauront rien...

20 juillet. — Reçu la dernière livraison d'une revue honorable et digne. On m'avait demandé un texte. Surprise de découvrir qu'on retient seulement trois paragraphes, pour faire face, de toute évidence, aux nécessités de la mise en page. Inutile d'ajouter qu'ainsi tronqué, le topo n'a plus aucune signification. Curieuse façon de procéder. Les collaborateurs de l'ACTION UNIVERSITAIRE n'ont pas à redouter un tel sans-gêne. Un refus? D'accord. Une acceptation? mais intégrale et respectueuse de l'auteur. Chacun son éthique comme chacun sa vérité...

21 juillet. — Grand plaisir à faire la connaissance d'un homme charmant: Louis-Philippe Audet. Il a publié quelques ouvrages sérieux et nullement ennuyeux (il vaut toujours mieux de préciser). Surtout le début d'une vaste étude sur l'enseignement dans la province de Québec qui comprendra, m'apprend-il, huit volumes environ. C'est du courage, ou je ne m'y connais pas (la seconde branche de l'alternative est très plausible). Audet possède

un regard d'une droiture attachante, on sent chez lui la probité, égayée d'un sourire facile. Je sens bien qu'à discuter des mérites respectifs du chanoine Groulx et de l'abbé Mabeux, on finirait par ne pas s'entendre, mais je choisis prudemment la tangente. Il est toujours difficile de discuter sans passion et comme il est désagréable de se poser comme une sorte d'antagoniste, dès une première rencontre ! J'admire surtout chez Audet l'honnêteté de l'esprit, qui n'avance rien qu'il ne puisse démontrer. Ce n'est pas si fréquent. Je me fais à moi-même l'engagement de toujours lire les livres qu'il publiera à l'avenir.

24 juillet. — Beaucoup de gens s'esquintent à définir l'essence du roman ; la très érudite Claude-Edmonde Magny a publié là-dessus des propos fort savants et métaphysiques à souhait. On a dit et répété que le roman était devenu le genre littéraire le plus imprécis et le plus extensible. On ne peut lui assigner des frontières définies ; toutes les techniques sont recevables pourvu que les résultats soient satisfaisants. Un romancier peut avoir des idées ou n'en posséder point ; il peut se maintenir à la périphérie des êtres et se contenter d'enregistrer les moindres secousses sismiques de leurs sensibilités, il peut au contraire plonger dans les épaisseurs de la conscience. Rien ne lui est interdit, son aire est plus vaste qu'elle ne l'a jamais été auparavant. Né de l'épopée qui charriait les éléments les plus disparates dans son cours tumultueux, on dirait que le roman, par des chemins détournés, revient à ses origines et s'efforce de broser pour nos contemporains la fresque épique d'une époque haute en couleurs d'incendie. Il n'est pas question de retenir le roman à thèse, qui n'est qu'un récit soucieux d'édification, visant à la représentation exemplaire et infaillible de quelques idées chères à l'auteur ; la volonté de démonstration est trop évidente pour ne pas mettre les lecteurs en garde contre une tentative d'effraction intellectuelle. Mais notre siècle aura connu beaucoup de romanciers dont l'oeuvre aura constitué un témoignage et le fruit d'une expérience personnelle et douloureuse. Des exemples ? On peut évoquer le Français Zola, le Russe Gorki et l'Américain Sinclair pour saisir l'appui que leurs oeuvres d'un dessin souvent brouillé a apporté aux revendications des masses laborieuses. Je préfère toutefois retenir des cas plus récents dépassant les cadres d'une seule catégorie sociale, si importante qu'elle soit, pour embrasser l'universel. En écrivant LA CONDITION HUMAINE, André Malraux a donné une chronique saisissante de certains épisodes de la révolution

chinoise à laquelle il a participé, mais il a aussi enseigné la valeur de la dignité humaine aux prises avec les monstres. LE ZÉRO ET L'INFINI de Koestler nous ouvre des horizons extrêmement émouvants sur la technique diabolique des procès moscovites, mais nous y découvrons aussi que l'imposture de la révolution marxiste a acculé des hommes à préférer la mort à une vie qui ne serait plus qu'un insupportable mensonge. Avec 1984, Orwell trace une image anticipée de ce que serait (ou sera ?) l'existence humaine dans un univers totalitaire, mais ce qui retient davantage, c'est qu'il montre ses créatures complètement déshumanisées et devenues impuissantes à découvrir la signification de leur passage sur cette terre. Comme nous sommes loin de l'anecdote contée pour elle-même, se suffisant à elle-même ! Nous atteignons aux profondeurs d'une expérience où le récit des événements n'a plus qu'une valeur secondaire et comme superficielle. Le drame est AILLEURS. C'est pourquoi d'aucuns en viennent à juger sévèrement les romans d'analyse psychologique refermés sur un couple, ces romans leur paraissant coupés de toute association humaine et de fades survivances de ces périodes de l'histoire où il était encore loisible d'écouter dans le silence et dans la nuit le battement d'un seul cœur en détresse. Faut-il conclure que l'homme ne nous intéresse plus que livré à la coalition des forces mauvaises ? Je n'y puis consentir. J'estime que l'on entend encore cet appel venu du fond des âges où l'homme des plateaux solitaires descendait vers la plaine à la recherche du regard ébloui d'un être à lui seul accordé.

31 juillet. — Déjeuner traditionnel de la Saint-Ignace dans le réfectoire des élèves à Sainte-Marie. Nombreux convives et atmosphère cordiale, sous la boulette — barrette serait plus juste — du Révérend Père Joseph Paré, le préfet d'hier devenu le recteur d'aujourd'hui. A la table d'honneur, il y a notamment le chanoine Deniger, un "ancien" honoris causa ! Avant le repas, il s'approche pour me dire que cette réunion devrait alimenter ma chronique : c'est fait ! A ma droite, un militaire-diplomate abondant en anecdotes vécues. L'une d'entre elles mérite d'être rapportée, je la crois inédite. La scène se passe au Caire, pendant la guerre. Un grand dîner réunit les dignitaires de la coalition alliée. Le premier ministre d'Egypte, homme disert et avantageux, célèbre à l'envi ses propres mérites et ses nombreux succès. Winston Churchill commence de s'impatienter. — Dites-moi, cher ami, à quoi attribuez-vous

l'éclat remarquable de votre carrière ? L'interpellé ne se laisse pas désarçonner par cette interrogation ironique. — C'est bien simple, monsieur le premier ministre, j'ai toujours pris ma conscience comme guide. — Ne croyez-vous pas, de répondre cruellement Churchill, que vous auriez dû parfois la prendre comme votre petite amie ? . . . Tout cela échangé en un excellent français.

3 août. — Un conseiller municipal rentre d'un séjour en Europe. Ses impressions sur la capitale française se résument brièvement : Paris manque de peinture ! Est-il orfèvre, ce monsieur Josse ? J'évoque malgré moi ce bon curé de campagne de mon enfance qui avait passé quelques semaines en Floride. À son retour, à ceux qui l'interrogeaient sur ces vacances, il répondait : Les oranges sont plus grosses que par ici et je recevais LA PRESSE tous les jours. Les voyages forment la jeunesse. Montaigne voulait qu'on lime sa cervelle à celle d'autrui. Son enseignement ne s'est pas perdu . . .

6 août. — Dans un article récent, Adolphe Boschot cite un texte de Sainte-Beuve. Daté de 1828, il est emprunté à son étude sur Corneille, insérée dans les PORTRAITS LITTÉRAIRES. Je le recopie ici, estimant qu'il n'a perdu en rien de son actualité et de sa pertinence : "En fait de critique et d'histoire littéraire, il n'est point, ce me semble, de lecture plus récréante, plus délectable, et à la fois plus féconde en enseignements de toute espèce, que les biographies bien faites des grands hommes : non pas des biographies minces et sèches, des notices exigües . . . mais de larges, copieuses, et parfois même diffuses histoires de l'homme et de ses oeuvres : entrer en son auteur, s'y installer, le produire sous ses aspects divers ; le faire vivre . . . le suivre en son intérieur et dans ses moeurs domestiques aussi avant que l'on peut ; le rattacher par tous les côtés à cette terre, à cette existence réelle, à ces habitudes de chaque jour, dont les grands hommes ne dépendent pas moins que nous autres, fond véritable sur lequel ils ont pied, d'où ils partent pour s'élever quelque temps, et où ils retombent sans cesse".

Cette page porte une condamnation anticipée de la vogue des biographies qui sévit entre les deux guerres. Des collections lancèrent sur le marché une accumulation de portraits de grands hommes, qu'ils fussent militaires, poli-

tiques, écrivains ou aventuriers. Les amoureuses, comme il se doit, obtinrent aisément la cote d'amour, surtout si leurs liaisons avaient été illégitimes et tumultueuses. Des polygraphes se ménagèrent des rentes confortables, sans compter les revenants-bons d'une vanité vite flattée. Il est bien entendu qu'un individu de culture et d'information moyennes et qui sait écrire peut sans trop de mal publier une biographie annuelle. Hier, Cléopâtre, aujourd'hui, Napoléon, demain, le grand lama ! Il va de soi cependant qu'une véritable biographie, c'est-à-dire celle qui éclaire de l'intérieur la vie profonde d'un personnage, ne se satisfait pas de ces travaux d'artisan industriel. Il y faut bien davantage. Il y faut surtout une connaissance, disons exhauitive même si le mot est d'une langue douteuse, de la période historique et aussi une méditation lente qui seule permet de saisir en une synthèse toujours approximative les mille et un traits imprévisibles dont se compose un être humain.

Je pense bien que la controverse de la biographie romancée, à laquelle Maurois a consacré une série d'entretiens qu'il serait bien étonnant de retrouver dans ses oeuvres complètes, ne passionne plus personne. On s'entend généralement pour reconnaître comme il est périlleux de prêter aux hommes des propos qu'ils n'ont pas tenus même s'il nous paraît logique qu'ils aient dû les tenir, d'expliquer leurs décisions par des réflexions secrètes qu'ils ont pu se faire à eux-même, mais qu'ils n'ont jamais consignées par écrit ni répétées à quelque confident. L'inconvénient, dans cette formule, c'est que la biographie pâtit au bénéfice du roman ; au demeurant, le roman lui-même n'est jamais excellent, parce que l'auteur est gêné par certains faits précis et trop connus pour qu'il les passe sous silence ou les interprète à sa façon subjective. Ce qui ne signifie pas, bien sûr, qu'une biographie doive être rébarbative et encombrée de notes infra-marginales ! Nous n'aimons pas assister aux préparatifs du mets qu'on doit nous offrir et sentir le remugle de la cuisine ! Un historien sûr, doublé d'un artiste, parvient à concilier ce qui paraît inconciliable : grâce à Madelin, le destin d'un Talleyrand ou d'un Fouché nous passionne et le monarchiste Bainville nous donne un Napoléon d'une étonnante vitalité.

Cette conception aérée de la biographie demeure encore peu répandue dans notre pays. Nous avons de bons historiens qui craindraient de se rabaisser en s'attachant à broser le portrait d'un seul grand bonhomme ; d'autre part, il y a des récits populaires qui ne peuvent retenir un esprit sérieux, sou-

baitant trouver pâture à sa réflexion. Les difficultés sont immenses, reconnaissons-le. Nos gens sont chatouilleux et peu enclins à faciliter la tâche du biographe, en lui ouvrant les archives de famille. Surtout, pas d'histoires ! À ce régime, on se contente des dates, des déclarations officielles, des discours, le tout truffé de quelques couplets platement laudateurs. Et nous avons des biographies officielles ! La vie, la vérité dans tout cela ?

13 août. — Le notaire V. M. pend la crémaillère dans sa nouvelle résidence ; décor charmant, au pied de l'Université. "Je n'aurai qu'à tendre l'oreille pour suivre les cours", me confie-t-il narquoisement. De belles reliures, qu'il manipule avec un soin paternel ! Quelle agilité d'esprit ! Quelle gaieté de bon aloi ! Je ne me lasse pas d'admirer cette inattaquable jeunesse. Possède-t-il un secret ? Peut-être bien ; je ne lui en ai pas demandé. S'il existe, ce secret, je le crois composé d'un optimisme inaltérable, d'un goût profond du travail, d'une curiosité sans cesse en éveil pour les être et pour les choses, d'un enthousiasme toujours renaissant pour tout ce que la vie peut nous offrir. J'ai déjà croisé des vieillards moroses ou résignés, je n'en ai jamais vu un qui fût aussi rayonnant. Un vieillard, cet homme infatigable ? S'il m'entendait ! . . . Il aura quatre-vingt-six ans après demain.

14 août. — Nous doutons fort qu'un homme public puisse réussir à débaptiser un événement historique par le simple fait d'une déclaration ou d'une décision administrative. Nous doutons encore davantage qu'il y ait un grand intérêt à substituer le mot de soulèvement à celui de rébellion pour désigner la tentative désespérée de Louis Riel et de ses métis. Les faits sont en général bien connus et nous ne croyons pas qu'ils soient aujourd'hui de nature à troubler profondément l'opinion canadienne. Ils ne provoquent assurément aucun soulèvement passionnel ! Personne n'entend proclamer que Riel fut un homme équilibré et sage, mais tout le monde reconnaît que dans l'ensemble sa cause était juste, même s'il a eu recours à des moyens qui l'étaient moins, et que les autorités fédérales du temps se sont prêtées, par lâcheté ou par souci électoral, à une espèce d'assassinat judiciaire. "On a tué mon frère

Riel . . .” ! Conformément à leur conception de l'équité, les Canadiens français ont éprouvé une profonde sympathie pour ce malheureux et conservent sa mémoire, sans toutefois le transformer en un héros d'épopée. Après cela qu'on parle de rébellion ou de soulèvement, la question n'offre plus qu'un attrait académique.

R. D.